Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Gaston Leroux

MISTER FLOW

(1927)

Table des matières

I

Mon audace et mon bonheur dans les jeux les plus redoutables (voir code pénal…) m'ont valu l'admiration universelle. Cependant, mon cas, s'il n'était à s'évanouir d'épouvante, serait tout à fait bouffon, et, parmi toutes les tempêtes qu'il a soulevées, je songe à la tempête de rires qui m'accueillerait si l'on savait toute la vérité.

(*Extrait des confessions de L'Homme aux cent visages.)*

Ô vous, mes jeunes confrères du barreau, qui fréquentez encore les conférences « Colonne », lirez-vous jamais ces pages où je retrace ma véridique histoire qui est bien la plus inouïe qui se puisse concevoir ? Je le souhaite pour vous, car elle est instructive… Mais vous ne la connaîtrez, je l'espère bien, qu'après ma mort, qui est la moindre catastrophe qui me guette… Hélas ! je sens derrière ma porte l'effroyable aventure prête à me ressaisir dans son ahurissant tourbillon, à m'arracher à cette courte station où je m'essaie à vivre sous mon dernier masque (le cent unième), celui de l'honnête homme… Justes dieux ! ne m'avez-vous accordé qu'une étape dans cette course à l'abîme ?…

(Du même.)

Ici, l'auteur, ou, pour mieux dire, le compilateur, celui enfin qui a eu la singulière chance de posséder d'une façon toute passagère les papiers secrets de l'Homme aux cent un visages *(qui n'est pas mort)*, prend sur lui de supprimer deux ou trois pages de considérations philosophiques parfaitement inutiles sur la fragilité des destinées humaines et sur le peu d'importance de l'*Intention* en face de *l'Événement*.

Rentrons vite au palais avec le « cher maître ». Je vous livre son manuscrit…

* * *

Renvoi après vacations… Renvoi après vacations.

Une fois de plus, le vieux palais de Saint-Louis se vide… Encore une année écoulée. La troisième depuis que j'ai prêté serment, depuis que je me suis, pour la première fois, approché de la barre avec la même dévotion que, plus jeune encore, je m'étais approché de la Sainte Table et peut-être avec plus de crainte.

Ne me fallait-il pas, une fois de plus, renoncer au Démon, à ses pompes et à ses œuvres ? Résumons : renoncer, pour des années, à *l'argent* qui est tout, surtout pour un jeune homme qui n'a rien et qui a été élevé assez mollement dans cette bonne société bourgeoise de la France d'il y a vingt ans, la plus aimable de l'univers.

J'avais de l'esprit, des manières, du penchant à l'étude pourvu qu'elle me parût agréable. Tout ceci pouvait me mener à bien, si mon père ne se fût ruiné, du jour au lendemain, dans une entreprise dont il conçut tant de chagrin qu'il en mourut au bout de l'an. Ma mère, d'origine anglaise, qui l'avait toujours beaucoup aimé, ne lui survécut point et je restai sans un sou avec mon grade de docteur en droit, une répugnance invincible pour les grimoires et une éloquence assez naturelle dans les sujets qui ne demandent nul effort. Je ne doutai point que la politique me réussît. Mais, en attendant, comment vivre ?… Un jeune maître doit être à son aise, faire un long stage chez l'avoué ou dans un cabinet renommé et surtout ne point « faire d'affaires ». Défense aussi de les chercher. « Soyons dignes. » Ces messieurs du Conseil ont raison. Le Privilège ne vaut que par les garanties qu'il donne aux clients. À moi de choisir une autre profession. Mais je n'ai que mon bavardage. Qui en veut ?…

Mes besoins m'ont enlevé toute timidité, et ma conscience, au régime de la faim, a perdu quelque peu de sa vertu et de sa tendresse. Les Méditations sur les vraies et les fausses idées de la Justice sont d'une belle lecture, et elles ne manqueront point de me servir quand je serai garde des Sceaux. En attendant, j'ai raclé, avant-hier, cent francs à une marchande des quatre-saisons qui avait eu une explication, assez orageuse, avec un gardien de la paix. Je ne lui ai point volé son argent, car je l'ai à peu près tirée d'affaire. Le malheur pour moi est qu'il m'a fallu donner cinquante francs au « gagiste » du palais qui avait examiné sa feuille au coin d'un couloir et lui avait demandé si elle n'avait pas d'avocat. Justement, je passais, comme par hasard. Un signe discret. L'illustre maître écoutait cette femme en peine. Provision… honoraires à verser d'avance… « Les règlements de notre Ordre, madame, nous interdisent d'ester en justice… Merci pour le fafiot… » Certains « gagistes » sont d'une rapacité !… Et puis, dangereux !… C'est un coup à passer devant le Conseil de l'ordre !

J'ai encore quinze francs au fond de ma poche et mes clefs… Mes pas font un bruit honteux dans les couloirs vides.

Ces vacances sont immenses. On croit qu'elles n'ont que deux mois : elles en ont quatre. Elles commencent avant les « vacations » et durent longtemps après. On renvoie les affaires dès la fin juin. Au mois de juillet, un grand avocat se diminue s'il se montre en robe dans les couloirs. À la fin de ce même mois, on l'y voit en veston. Il montre déjà sa tenue de campagne. Il va partir. Il part. Il ne reste plus que ses secrétaires pour demander quelques remises qu'on ne lui refuse jamais. Un avocat qui fait encore son métier à cette époque est un croquant.

Je suis un croquant. J'ai ma robe. Je ne la quitte pas. On ne voit qu'elle de la galerie de Harlay aux couloirs de la correctionnelle. Peut-être quelqu'un en aura-t-il besoin pour

vingt francs, pour dix francs, pour cent sous ! Je fais pitié, même aux gardes du palais qui tournent la tête.

Je pénètre dans les chambres correctionnelles des vacations. Elles ne sont plus que deux où l'on expédie, en cinq sec, de petits délits de rien du tout, de petites affaires où il n'est besoin ni d'interrogatoire, ni de témoignages, ni de plaidoiries, ni de jugements longuement motivés. Pour ces petites affaires, il y a de petits avocats qui se lèvent, soulèvent leur toque, s'inclinent et disent : « Je demande l'indulgence du tribunal ! » Ils sont désignés « d'office ».

Moi aussi, je me suis inscrit « d'office » pendant les vacances. Cela me fait penser que j'ai reçu deux ou trois feuilles ce matin.

Allons faire un tour au parquet ; il y fait frais. Je demanderai communication des dossiers. Je bavarderai avec les employés. Quelquefois, on trouve un bon tuyau par là… Mais on est tellement surveillé, dénoncé… Le meilleur encore est de graisser la patte aux gardiens-chefs des prisons quand on veut se faire valoir auprès d'un criminel, d'un vrai ! Hélas ! la première mise me manque, et puis nous ne sommes pas dans la saison !… Avec les bonnes sœurs à Saint-Lazare, un ostensoir un peu là ne faisait pas mal non plus dans le tableau ! Mais tout cela, ça n'a jamais été pour moi. Je suis zéro et il me faut tout.

Quelles pauvres choses on me passe au greffe ! Le dossier le plus important, écoutez cela ! C'est celui qui a le plus de chance de mettre en valeur ma haute éloquence : « Vol et abus de confiance » : un domestique qui a volé une épingle de cravate à son maître. L'homme ne nie pas. Il a été pris sur le fait ; un imbécile par-dessus le marché. Il s'appelle Charles Durin.

Et voilà !

Et pourtant, il y a des coups de couteau ! Ils ne sont jamais pour moi ! Des crimes magnifiques, des escroqueries étourdissantes ! Jamais époque judiciaire n'a été plus fertile en miracles. Ouvrez un journal. De la première à la dernière colonne (dernière heure mise à part et publicité), ça n'est qu'exploits d'apaches du grand monde ! Car les autres n'existent plus… Ils ont déserté les bouges et remisé leurs casquettes. Ils ont appris à danser et s'habillent place Vendôme. Et qu'est-ce qu'on voit comme danse de colliers de perles !… comme nettoyage de bijouteries ! Et dans les banques, dans les grandes maisons d'affaires, les lauréats de l'École de commerce, ce qu'ils s'offrent comme comptabilité !… Des millions disparus aux courses ! Un employé à dix-huit mille fait la pige au « mutuel » sur le « carnet » des books ! Et les grandes dames qui épousent les gigolos ! Et les gigolos qui étranglent les grandes dames entre deux jazz ! La police n'a plus assez d'inspecteurs, les inspecteurs n'ont plus assez de menottes. Mais moi ? Rien… Épingle de cravate !… Charles Durin, domestique, vol et abus de confiance… Ah ! ce n'est pas encore celui-là dont on verra la photo dans les journaux, au-dessus de celle de son avocat !…

Allons tout de même lui faire une petite visite. Je vais demander au juge un permis de communiquer…

Eh bien, j'en reviens. Ça n'a pas été long !… Une tête d'idiot, pas même. La plus parfaite insignifiance. Il regrette… Il ne savait pas ce qu'il faisait… « Ça lui a pris comme ça », paraît-il, de vouloir chiper cette épingle de cravate. Il m'a demandé s'il n'y avait pas une maladie pour ces choses-là ?… Il a fallu que je lui dise le nom de la maladie. Il s'est mis à chialer… « Ah ! la guillotine ! La guillotine pour mon kleptomane ! »

J'ai entendu des vieux parler avec une émotion attendrissante de leurs années de Quartier latin, lorsque la vie s'ouvrait devant eux, riche d'espoirs. Je les ai interrogés ; certains n'étaient guère, à cette époque, plus dignes d'envie que moi et ne savaient point davantage où diriger leurs pas. Quand

ils parlent de ces heures de basse inquiétude comme s'ils les regrettaient, je suis persuadé qu'ils mentent.

Je ne connais point de supplice plus cruel que celui de se sentir capable de tout, sans savoir exactement de quoi, et de ne pouvoir s'accrocher à rien. Journées abominables. Rentrées du soir écœurantes dans les deux pauvres pièces qui, au coin de la rue des Bernardins, constituent le domicile du « cher maître ». Je me jette tout habillé sur mon lit, dégoûté de tous et en particulier de moi-même.

Le bruit d'une machine à écrire, dans l'appartement d'à côté. Ce sont deux sœurs qui vivent là : Nathalie et Clotilde. Nathalie est sténo-dactylo, pas très jolie. Elle travaille pour les agences de la rue Henner. Copies dramatiques. Clotilde suit les cours de l'école de droit. Elle s'est déjà fait inscrire au barreau. Il ne nous manquait plus que ça : les femmes ! Une confiance prodigieuse en elle-même, dans son travail, dans sa persévérance. Elle vous dit carrément : j'arriverai. En attendant, pour vivre, elle fait de la copie, elle aussi, pour messieurs les auteurs. Et c'est honnête ! Quelle époque ! Elles ont un frère que je connais, qui est danseur au Cambridge, et qui va épouser une vieille dame. Il y a eu une scène, l'autre jour. Elles l'ont fichu à la porte. Le frère a raison. Surtout s'il tue la vieille dame et me prend pour avocat. Je sens que je le ferai acquitter…

Ce matin, j'ai reçu un mot de mon client. Il demande à me voir cet après-midi. Encore un qui ne s'en fait pas ! En sortant de ma pension – c'est un vieil oncle qui la paie – je suis allé faire un tour au jardin du Luxembourg. Pas traîné. Les Reines de France me portent sur les nerfs, et j'ai pleuré en regardant les petits bateaux des gosses sur la pièce d'eau. Ah ! je voudrais aller aux bains de mer ! Je ne connais pas Deauville. Il me semble que je n'arriverai jamais à sortir du Quartier latin. Ah ! la rue Monsieur-le-Prince !… Comment ont-ils fait, les illustres ancêtres ? Je suis allé une fois chez Laveur. On m'a montré la place où Gambetta commençait à raconter des histoires autour

de son assiette à soupe. Gambetta !... que serait-il resté de cette outre d'éloquence s'il n'avait pas eu une occasion : l'Empire !... Maintenant, on veut un dictateur et on ne veut plus de discours... Qu'est-ce que je fais au monde ?...

Depuis deux jours la « Remington » s'est tue, de l'autre côté de mon mur. Ces demoiselles sont parties en vacances. C'est Mlle Clotilde qui m'a annoncé cette bonne nouvelle. Elles sont extraordinaires : elles s'offrent deux mois de congé tous les ans dans « leur villa de Lion-sur-Mer ». J'ai demandé à mon confrère en bas de soie-imitation de m'inviter. Elle m'a répondu en riant qu'il n'y avait qu'une chambre dans leur villa : « Je coucherai dans le salon ! » Mais il n'y a pas de salon dans leur villa, ni de salle à manger. Il n'y a que deux pièces. Et elle m'a sorti une photo de leur propriété, car cela leur appartient !... Une cabane qu'elles ont construite avec des caisses d'épicerie et du papier goudronné, dans un repli de la dune, avec un jardin potager, ma chère !... où il ne pousse que des coquilles de moules. Elles sont parties, folles de joie...

Moi, je suis resté à cirer mes chaussures. Aujourd'hui, je revois mon client. Interrogatoire chez le juge. Il se remet à chialer. C'est une fontaine, ce bonhomme-là ! Le juge d'instruction a reçu une lettre du patron volé. C'est un monsieur très bien, un English, un baronnet qui, du fond de l'Écosse où il est retourné nourrir sa neurasthénie, trouve le temps de s'intéresser encore à sa fripouille de valet de chambre. Il supplie le juge d'avoir pitié d'un moment d'égarement, de sa part à lui, le baronnet. Il n'eût jamais dû déposer de plainte. C'est lui, le coupable ! Est-ce qu'il devait exposer son épingle de cravate à la convoitise de son domestique ? Il veut « sauver son âme ». Ah ! ces presbytériens ! À sa sortie de prison, il reprendra Durin à son service. S'il n'était retenu à Édimbourg par des affaires considérables, il eût déjà retraversé le « channel », mais il sera en France au mois d'octobre. Il demande à Durin de lui pardonner, et il lui envoie une Bible.

Le juge rigole. Durin a rouvert ses écluses. On traînera l'affaire jusqu'au mois d'octobre. Le baronnet viendra réclamer son homme. On le lui rendra avec six mois de prison et sursis (première condamnation). L'avocat n'aura même pas à se lever : « Affaire entendue, maître. »… Je f… le camp en claquant la porte.

Le lendemain, encore une lettre de Durin. La barbe ! Je décachette : « Maître, je voudrais vous dire un petit mot pour vos honoraires. »

On ne connaît pas son cœur. J'aime Durin. Je cours. Je voudrais être déjà en sa présence ; je ne peux plus me passer de lui !… Il m'a été envoyé par la Providence dont il est, en ce moment, le plus utile accessoire. Je trouve un autre Durin. Il ne pleure plus. Je ne le reconnais plus. Il a l'air intelligent. Il me prie de m'asseoir. Que dis-je ? il m'ordonne de prendre place devant lui. Et c'est moi qui ai l'air de recevoir mon avocat dans sa prison. Il met au net ma petite affaire : ça n'est pas long. « Monsieur, j'ai eu tort de ne pas vous parler d'honoraires tout de suite. Vous seriez venu plus tôt à mon appel. » J'interromps, très intimidé : « Je suis désigné d'office. Il ne saurait être question d'honoraires.

– Tu blagues, Charles ! Mettons qu'il ne soit question que de ma reconnaissance pour le petit service que je vais vous demander.

– De quoi s'agit-il donc, monsieur ?

– J'ai lu dans vos yeux que vous vous ennuyiez à Paris et que vous ne seriez pas autrement fâché d'aller faire un petit tour à Deauville ! »

Je sursaute. Il sourit. Il ne sait pas combien il tombe juste. C'en est accablant. Il regarde mes chaussures et il cesse de

sourire. Le voilà attendri de pitié. Connaissant sa facilité pour les larmes, je coupe court, rouge jusqu'aux oreilles :

« Monsieur, j'adore Paris, l'été ! » Il hausse les épaules : « Alors, ne parlons plus de rien. » Je sue à grosses gouttes. Je sens que j'ai perdu tout droit à sa *reconnaissance*, je sens aussi que si la conversation ne s'arrête pas là, elle va aller très loin, la conversation. Plus loin, beaucoup plus loin que les règlements de l'Ordre ne le permettent. Cet homme a un service à me demander, un service que moi, son avocat, je n'ai pas le droit de lui rendre. Je n'ai plus qu'à me sauver…

« Mille francs ! » dit l'homme. Je râle : « mille francs, pour quoi faire ? » « Pour aller à Deauville.

– Décidément, vous y tenez !

– Oui ! j'ai là-bas, en ce moment, une amie… une amie très bien… une femme du monde ! Mon Dieu, monsieur, vous êtes mon avocat, c'est-à-dire mon confesseur, je peux tout vous dire.

– Tout !

– Cette femme du monde a eu des faiblesses pour moi…

– Mes compliments !

– Depuis qu'elle me sait arrêté, elle doit être dans les transes.

– Dame ! si elle vous aime.

– Je ne doute pas de son amour, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai des lettres d'elle, des lettres assez compromettantes, des photos, quelques-unes assez intimes, car je suis photographe à mes heures et j'ai le sentiment de l'art. Si

ces documents tombent entre des mains étrangères ou, plus simplement, dans le dossier de l'enquête, cette femme est perdue… Dans ma détresse, je ne pense qu'à elle. Il s'agit de lui reporter tout cela, monsieur, dans le plus grand mystère. Le voulez-vous ? »

Je regardais mon homme en dessous. « Savez-vous que vous agissez là comme un vrai gentleman ?

– Mon cher maître, si j'avais voulu la faire « chanter », je ne me serais pas adressé à vous !

– Merci. » Nous nous sommes compris. « Quand partez-vous ?

– Quand j'aurai les lettres et les photos.

– Naturellement, je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pas tout cela dans ma poche… Cette personne et moi, nous nous rencontrions dans un petit entresol de la rue Chalgrin, près de l'avenue du Bois.

– Je connais, quartier chic. Cette dame faisait bien les choses…

– Pour qui me prenez-vous ? répond Durin. Je suis là-bas chez moi. J'en ai seul la clef. Je vais vous la donner. Entresol porte à droite. *On ne parle pas au concierge*. Mais s'il vous questionnait, ce qui m'étonnerait bien de sa part, vous diriez que vous êtes envoyé par M. Van Housen, lequel vous a confié la clef. Vous voyez comme c'est simple !

– Après ?

– Après, vous raflerez dans l'appartement et dans les tiroirs ce que vous y trouverez, photos et papiers, vous glisserez le tout

dans votre serviette et demain vous me l'apporterez ici. J'en ferai le tri et vous donnerai le paquet que vous devrez porter à Deauville.

– C'est tout ?

– Non ! » Et il sortit de la doublure de son veston deux petites clefs qui tenaient dans le creux de sa main. « Celle-ci est la clef de l'appartement, celle-là ouvre le divan du petit salon. Comprenez. Vous soulevez la frange du divan, tâtez jusqu'à ce que vous ayez senti l'emplacement d'une serrure. Ouvrez. À l'intérieur du divan, vous trouverez un sac de voyage assez coquet. C'est un cadeau auquel je tiens beaucoup.

– Décidément, vous êtes un don Juan, monsieur mon client !

– Vous ne croyez pas si bien dire. Ce sac est plein de souvenirs qu'il serait cruel, pour bien des familles, de gaspiller. Heureusement que j'ai le secret de sa fermeture et que j'ai pensé à vous pour me garder le précieux objet jusqu'au jour de ma sortie de prison.

– Ah ! par exemple ! Vous avez compté que je transporterais chez moi… Mais vous ne savez pas ce que vous me demandez là ? Vous voulez donc briser ma carrière ? Les règlements de l'Ordre sont formels. »

À ces mots, il éclata de rire.

« Elle est belle votre carrière ! »

Il avait une figure à gifles et regardait à nouveau mes chaussures.

« Elle vaut la vôtre ! m'écriai-je.

– Je ne me plains pas de la mienne ! Écoutez, faites ce que je vous dis. Personne ne le saura. Vous aurez rendu service à bien du monde… et vous aurez gagné deux mille francs… »

Oh ! ce Durin ! il avait encore une fois changé de physionomie… le Durin des deux mille n'était plus le Durin des mille… Il avait quelque chose de plus… comment dirais-je ? enfin de plus irrésistible.

« Cent louis ! ajouta-t-il très froidement, que vous toucherez ce soir. » Il ne regardait plus mes chaussures. Il semblait déjà penser à autre chose. « Eh bien ? fit-il tout à coup, comme s'il se ressouvenait que j'étais là.

– Eh bien, comment les toucherai-je ?

– Vous avez besoin de vous faire faire la barbe, mon cher maître ! Allez donc chez Gloria, au coin de la rue Vivienne. Vous demanderez Victor. Vous lui donnerez ce petit papier et deux francs de pourboire, et lui, il vous donnera deux mille francs. Et maintenant, à demain, à la même heure, et ne pensez plus à vos « règlements » que pour vous dire que si vous les avez violés, c'est pour l'honneur des dames ! »

Je suis sorti de là avec les clefs et un morceau de papier où étaient tracées quelques lignes dans lesquelles je ne démêlai bien que ces deux mots : « Cent louis. »

Pour le moment, ils me suffisent, je ne veux pas réfléchir. Joseph de Maistre a dit : « L'un se marie, l'autre donne une bataille, un troisième bâtit, sans penser le moins du monde qu'il ne verra pas ses enfants, qu'il n'entendra pas le *Te Deum* et qu'il ne logera jamais chez lui. N'importe ! tout marche et c'est assez ! » Moi aussi, je marche… je marche vers la rue Vivienne.

Magasin de coiffeur à la mode. Victor est très demandé. Je dois attendre. Enfin, voici mon tour. Je lui glisse mon papier. Il le lit :

« Entendu », dit-il, et il me passe un peignoir.

« Nous allons faire tomber tout ça !

– Hein ? tout ça, c'est ma barbe.

– Je vous assure que ça ne se porte plus ! » Je veux faire quelques objections ; il ricane et me souffle dans le cou :

« Ordre du *patron* ! »

Je laisse faire, anéanti. Il paraît que M. Victor et moi nous avons maintenant le même patron. Je me relève avec une figure neuve. Victor m'a laissé, sous le nez, une petite brosse à la Charlot. Mes confrères ne me reconnaîtraient plus. Et je ne m'en réjouis pas. J'ai l'air de m'être déguisé pour faire un coup ! Est-ce que ce n'est pas ainsi que la chose se présente ? Si ça tourne mal, s'il y a un accroc, je ne puis auprès du Conseil plaider l'inconscience. Ayant consenti à ce masque, je me laisse engager dans *la bande*. Quelle bande ? Ah ! ça, est-ce que je n'ai pas le droit, *comme tout le monde*, de me faire raser ?

J'ai vidé mes poches et donné les quarante sous de pourboire. Victor sort son portefeuille et me donne ostensiblement les deux mille francs.

« Je crois que ça fait le compte. Ne m'envoyez pas trop tard les ordres pour Deauville. J'irai au Grand Prix. Vous me trouverez à ma place habituelle. »

Il me reconduit jusqu'à la porte.

« Allez vous nipper ! »

Victor travaille chez les books. Il a une clientèle très riche, des gens de Bourse. Je lui fais honte, avec mes guenilles.

Deux mille francs ! Deux mille francs !… Il me semble que je vais pouvoir acheter tout Paris. En attendant, je m'offre une paire de souliers. Et puis, j'entre dans un grand magasin des boulevards. J'ai une taille mannequin. Il y a du « tout-fait » là-dedans qui m'ira comme un gant. Deux heures plus tard, je suis devant mon armoire à glace en extase devant une poupée de vitrine. « Oh ! le charmant petit jeune homme », méconnaissable mais tout à fait ridicule.

Et maintenant, costumé, je vais jouer mon rôle ? Voici l'heure. Et voici la rue Chalgrin. Le soir est tombé. Je me glisse sous la voûte de l'immeuble et je passe comme une ombre devant la loge du concierge. Escalier désert. Quelques marches. La porte à droite. Ma main tremble sur la clef. Deux tours. C'est fait. J'entre et je m'enferme. Je halète. Plein noir. Quelques secondes de repos où je n'entends que mon cœur qui bat à gros coups sourds. Je frotte une allumette. Je n'ose pas tourner le commutateur. Dans la première pièce, sur une petite table-bureau, j'aperçois dans un plumier un bout de bougie à côté d'un bâton de cire à cacheter. C'est tout ce qu'il me faut. Et je m'abats sur un fauteuil, les membres ballants.

Pourtant je ne suis ni un voleur ni un cambrioleur. Je suis ici sur la prière du locataire. *En toute conscience* on n'a rien à me dire. Même devant le bâtonnier, je pourrais encore plastronner : « Entendu, monsieur le bâtonnier, il y a les règlements ; mais à côté de l'avocat, il y a l'homme, l'honnête homme qui est venu ici pour sauver l'honneur d'une mère de famille ! »… Gratuitement, j'accorde à cette femme des enfants. Enfin, elle pourrait en avoir. Mon rôle en devient plus attendrissant, plus héroïque. Au fond, quand on songe à ce que je risque, c'est sublime ce que je fais là ! Alors, redresse-toi,

maître Rose (ce nom de fleur m'appartient), et achève les gestes nécessaires.

Vingt minutes après, j'étais paré. Photos et papiers dans ma serviette, le sac de voyage à la main (un peu lourd le coquet petit sac de voyage), je refermais la porte et je filais, non certes comme un héros fier du devoir accompli, mais comme quelqu'un qui eût donné vingt-cinq louis sur les cinquante qui lui restaient pour n'être aperçu de personne et surtout pour faire taire cette insupportable voix qui lui sonnait aux oreilles cet affreux carillon : « *Tu en es ! Tu en es ! Tu en es !* de la bande de van Housen ! Si, après cela, le *patron* n'est pas content de toi ! »

Mais la Providence veille, la Divine. Et je réintègre mon taudis de la rue des Bernardins sans que personne puisse se vanter de m'avoir rencontré ; à bout de forces, hissant à mon quatrième étage le damné petit sac de voyage. Et je me suis endormi d'un sommeil de plomb.

Le lendemain matin, les petits oiseaux chantaient dans les arbres devant Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Je poussai ma fenêtre. Un franc soleil éclairait les morceaux de ma mascarade. Je me plongeai la tête dans la cuvette et je me mis à réfléchir. Il était temps.

Hier, mon garçon, je crois que tu as fait l'imbécile. À la suite de cette petite histoire tu vas être accablé sous des calamités sans nombre ; déchiré par mille ennemis, privé de ta liberté, accusé de rapine et peut-être de complicité de chantage. Pour sortir honorablement de tout ceci, va donc bravement te jeter aux genoux de ton bâtonnier !

On ne devrait jamais réfléchir dans la vie, parce que cela ne sert à rien. Je pense, maintenant, que c'est seulement au moment où j'irai me jeter aux genoux de mon bâtonnier que mes ennuis commenceraient, car, à cette heure, il n'en est point

question. Je suis habillé de neuf. J'ai encore mille francs dans ma poche qui ne doivent rien à personne, je me conduis en galant homme et je vais faire un petit voyage à Deauville pendant lequel je me promets bien d'oublier toutes les misères du Quartier latin !

Et je devrais renoncer à tout cela, parce qu'en dépit des règlements j'ai transporté chez moi un sac que personne ne verra jamais ! Durin avait raison ; ce n'est pas chez son avocat que l'on ira chercher ses affaires ! Allons, habillons-nous !... Redevenons homme du monde.

Et maintenant, je vais enfermer le sac au fond de ma malle, et il n'en sera plus question !

Je le soulève : il me paraît encore plus lourd que la veille du fait que la peur ne m'aide plus.

Tout de même, il doit y avoir là-dedans, autre chose que des objets de toilette et des lettres de femmes ! Je voudrais bien savoir. Pourquoi ?... Mais pour mon malheur ! L'homme n'est décidément satisfait que lorsqu'il se consume de tristesse et d'amertume. Le destin, qui n'est pas méchant, mais taquin, lui ouvre une voie joyeuse. Il n'a qu'à la suivre. Mais une petite boîte se trouve sur son chemin. Et il quittera tout pour ouvrir la petite boîte. Nous savons ce qu'il en sort. C'est ainsi depuis Épiméthée. Imaginez que je n'aie pas ouvert le petit sac défendu ; il ne me serait peut-être rien arrivé d'autre qu'une aventure amusante, du moins je me plais à le croire. Une partie de plaisir en marge de mes devoirs d'avocat, tels que les a rédigés maître Cresson. Tandis que maintenant... oh ! maintenant !...

C'est trop bête aussi, pourquoi Durin avait-il oublié de faire jouer la fermeture secrète ? Je n'ai eu qu'à faire sauter les petites pattes retenant la toile kaki, autour de ce lourd sac carré, dont elle garantissait le riche maroquin. Là, j'eus affaire à une

fermeture ordinaire. J'appuyai sur le bouton central en tirant les charnières de cuivre. Je fus tout étonné de voir que cela s'ouvrait, mais plus stupéfait encore d'apercevoir une admirable trousse de cambrioleur !…

Peste, ma chère ! quel luxe ! Du nickel, de l'argent et un travail ! De vrais objets d'art. Des pinces de toutes les grandeurs, des scies, des poinçons, des espèces de tire-bouchons dont je pressentais l'usage dans le forage des portes, des leviers, des pieds-de-biche, différents mécanismes inconnus, les uns fins comme des ressorts de montre et enfermés dans des vases de cristal. Et puis tout un attirail pharmaceutique, de l'ouate hydrophile, du chloroforme et autres parfumeries. Ah ! l'animal ! Et voilà ce qu'il me faisait garder chez moi !

Maintenant je riais de son audace, car cette plaisanterie avait assez duré, et j'allais y mettre fin.

Ayant soulevé un dernier compartiment, je trouvai un dossier assez épais que je jetai sur mon bureau ! Enfin, je vais tout savoir !

Tout ! Tu sais tout ! Les photographies que tu as trouvées, là-dedans, ne sont point des images de femmes, mais sous tous ses profils, dans tous ses rôles, dans ses multiples transformations, tu viens de voir l'homme qui fait courir toutes les polices du monde depuis dix ans ! dont les aventures incroyables ont défrayé les chroniques des deux hémisphères et que l'on a enterré solennellement dans « les dernières heures » relatant le naufrage du *Britannic* en face d'Halifax ! *C'est l'Homme aux cent visages !* dont le dernier est Durin… Durin arrêté comme domestique pour avoir volé une épingle de cravate à son maître… Sir Archibald Skarlett, baronnet ex-gouverneur des provinces du Tibet, Durin, client de maître Rose, avocat à la cour d'appel de Paris !…

J’étais foudroyé de joie. Depuis vingt-quatre heures, je passe par des émotions ! D’abord, courons à la Conciergerie. Il faut que je voie Durin… Dans tout cela, je ne sais pas quel est son vrai nom ! Mais il va me dire, il faut qu’il me dise tout maintenant ! Il faut que l’on s’explique. Son affaire est très grave !… S’il s’imagine, ce garçon, qu’il va longtemps tromper la police, la justice. Déjà le juge d’instruction s’est douté de quelque chose en laissant traîner l’affaire ! La presse va s’émouvoir, certainement. J’y veillerai, *je connais le petit Ruskin, du « Réveil des Gaules »*. Ça n’est pas un enfant… un bout de conversation avec lui et il aura vite flairé dans mon client *l’Homme aux cent visages*. Il faut tout prévoir ! Ah ! pour une affaire, voilà une affaire ! Enfin !…

Je descends mon escalier, avec mon précieux sac. J’ai le bonheur de ne rencontrer personne. Je hèle un taxi… Je retrouve mon Durin aussi calme que je suis agité !

« Merci, je sais que c’est fait ! Vous m’apportez les photos, les lettres…

– Oui, éclatai-je, et je vais reporter la valise chez votre ami Van Housen !… »

Il lève la tête. J’aperçois une figure féroce. « Pourquoi ?

– Parce que j’ai vu ce qu’il y a dedans ! Une autre fois, vous la refermerez ! » Il s’assied :

« Inutile de reporter la valise ! Elle est très bien où elle est. Vous pensez bien que j’ai pris mes précautions pour qu’on ne la reporte plus là-bas. *Elle était trop compromettante !*

– Hein ?… » Il souriait. Je l’aurais volontiers étranglé. « Durin, lui jetai-je, il ne faut pas jouer au plus malin avec moi ! Vous n’avez rien à y gagner. Je ne vous cacherai pas plus

longtemps que, pour tout le monde, votre affaire est beaucoup moins claire que vous ne pensez ! Je sais qu'il y a un supplément d'enquête. On ne tardera pas à découvrir votre véritable personnalité. On saura que *L'Homme aux cent visages*, celui que les Anglais appellent l'illustre *Mister Flow*, n'est pas mort ! Mais je plaiderai pour vous et je vous sauverai !…

– Non, monsieur, non !… Vous plaiderez pour Durin, domestique. N'imaginez pas une seconde que l'illustre Mister Flow choisira, pour le défendre, un petit stagiaire obscur, maître Rose ! Il lui faudra un ancien bâtonnier, comme maître Henri Robert, ou un garde des Sceaux, comme maître de Monzie, ou un ancien ministre : maître André Hesse, ou un ancien président de la République, comme maître Millerand. Je vois, mon petit ami, que cela vous peine beaucoup. Moi aussi. C'est pourquoi il faut souhaiter, pour l'heureuse continuité de nos relations, que l'illustre Mister Flow ne cesse pas de faire le mort… ce qui vous permettra de garder ma clientèle et mon sac… et ce charmant petit complet qui vous sied à ravir. Tous mes compliments, mon cher maître, je vois que vous n'avez pas perdu votre temps. Sans compter que Victor est un artiste ! On ne vous reconnaît plus. À Deauville, je vous prédis quelques succès auprès des dames ! »

Il se gaussait cyniquement de moi. Je levai, décidé à en finir :

« Je ne plaiderai, déclarai-je sur le ton de ma dignité reconquise, ni pour l'illustre Mister Flow, ni surtout pour ce grand niais de Durin qui est incapable de soulever une épingle de cravate à son maître sans se faire pincer comme un écolier. On s'est fait beaucoup d'illusions sur *l'Homme aux cent visages*. Je ne lui en connais qu'un. Il ne m'a pas ébloui. Dans deux heures, monsieur, vous aurez votre argent, quoi qu'il puisse m'arriver ! »

Et je le regarde sans peur. Le sort en est jeté.

Il sourit. Je crois même, ma parole, qu'il s'amuse.

« Ne faites donc pas l'enfant, dit-il. J'avoue que Durin, même pour un stagiaire, n'est pas un client reluisant. Que voulez-vous ? Les plus grands capitaines ont eu leurs défaillances. L'orgueil les perd. La difficulté les tente. Ils se croient tout permis. Ce petit bijou, à la cravate de Sir Archibald, n'avait d'autre valeur à mes yeux que le plaisir qu'il me procurait, dans le moment que je l'en privais, au nez du baronnet lui-même et de dix de ses amis, qui ne se sont aperçus de rien, je vous le jure ! Mais je suis d'un naturel généreux et j'eus le tort de faire cadeau de l'objet à la femme de chambre d'une amie de la lady qui avait eu des bontés pour moi. C'était une honnête fille. Elle m'a dénoncé. Quelle leçon ! On apprend à tout âge… Mais laissons cela qui n'aura que l'intérêt le plus passager au moment de ma comparution en correctionnelle… Où est le sac aux outils ?

– Votre valise ? Elle m'attend dans un taxi.

– Vous allez la reporter rue Chalgrin ?

– Oui !

– Non ! je vous ai dit que j'avais pris mes précautions. Vous n'avez pas encore lu les gazettes ?

– Ma foi, je vous avouerai…

– Eh bien, lisez. » Et il me sortit une feuille du matin même (édition spéciale). Il me signalait un entrefilet, en dernière heure : RÉSURRECTION DU CÉLÈBRE MISTER FLOW. *L'Homme aux cent visages n'est pas mort !* Je sursautai. « Lisez ! Lisez ! » Je lus. Je lus pour mon épouvante :

Que les nombreux admirateurs de l'illustre Flow (l'homme que la police ne peut pas plus saisir, ou retenir, qu'on ne retient une poignée d'eau) se consolent. Il a échappé au naufrage du Britannic, *et il est revenu en France continuer la série de ses exploits. Attendons-nous à quelque nouveau cambriolage sensationnel ou à l'un de ces scandales mondains qu'il a le génie de susciter pour la grande joie de ceux qui ne s'y trouvent point mêlés. Les services de la Sûreté avaient été récemment avertis que Mister Flow, plus vivant et plus en forme que jamais, se trouvait à Paris. Hier matin, la police savait qu'il se faisait appeler Van Housen, venant d'Amsterdam, et qu'on l'avait vu dans quelques lieux de plaisir. À midi, elle faisait une descente dans un palace des Champs-Élysées, où, après avoir réglé sa note, il avait laissé une malle et où il n'avait pas reparu depuis trois semaines. On ne trouva, dans cette malle, que du linge et quelques effets.*

Tard dans la nuit, la Sûreté était avertie qu'un nommé Van Housen avait loué un petit pied-à-terre dans une maison meublée de la rue Chalgrin. Au petit jour, elle faisait une descente dans cet hôtel et se faisait ouvrir par le concierge l'appartement de l'indésirable locataire que l'on n'avait pas revu depuis quinze jours.

« Pour moi, vous ne trouverez rien, déclara le concierge. Un de ses amis que j'ai vu quelquefois avec lui est venu hier soir. Il avait la clef de l'appartement et il en est sorti avec un sac-valise qui paraissait très lourd. »

Van Housen devait se savoir pisté, et il avait certainement chargé son ami de ramasser dans l'appartement tout ce qu'il pouvait y avoir de compromettant.

« Un fait qui m'a paru bizarre, signala encore le concierge, c'est que cet ami qui portait jusqu'alors toute sa barbe s'est fait raser, n'ayant conservé qu'une petite moustache à la Charlot. »

Il ne fait point de doute qu'il s'agit là d'un complice. Pour accomplir une besogne qui pouvait n'être point de tout repos, celui-ci avait jugé bon de modifier sa physionomie. Mais le concierge a déclaré formellement qu'il ne l'en avait pas moins reconnu, et qu'il le reconnaîtrait à l'occasion !

Le journal tomba de mes mains qui tremblaient.

« Remettez-vous, me dit Durin, de plus en plus calme. Votre pâleur m'inquiète.

– Je suis perdu ! C'est sur vos instructions que le concierge a fait une pareille déclaration ?

– Il n'y a pas de quoi s'évanouir ! *Je ne vous abandonnerai pas !*

– Misérable ! murmurai-je dans un gémissement.

– Quel gosse ! Voyons, soyez un peu sérieux, mon cher maître. Au fond, tout cela n'est pas bien grave. Évidemment ce monstre de concierge a menti. Il ne vous a jamais vu avec votre barbe et vous n'êtes venu qu'une fois chez moi pour en sortir avec ce damné sac ! Telle est la vérité !... Mais le malheur est que personne ne croirait plus à cette vérité-là ! Votre transformation vous accuse et votre petite moustache à la Charlot vous accable ! Vous voyez bien que vous ne pouvez plus retourner chez cet abominable Van Housen !

– Ni chez moi ! Ni nulle part !... On peut m'arrêter en sortant d'ici !

– Taratata ! quelle imagination ! Le concierge de la prison vous a-t-il reconnu ?...Le greffier ? pas davantage ! Il timbre les laissez-passer sans se préoccuper de la figure des stagiaires. Un

stagiaire désigné d'office, cela a si peu d'importance !... Est-ce à moi de vous l'apprendre ?...

– Ah ! je voudrais être loin !...

– À Deauville !...

– Bandit !

– Vous en trouverez souvent des bandits qui vous donnent deux mille francs, pour vous offrir un petit voyage au bord de la mer, qui vous nippent de pied en cap et qui vous procurent, par-dessus le marché, l'occasion de sauver l'honneur des dames... Quoi qu'il en soit, je ne vous demande pas une reconnaissance éperdue, mais simplement de tenir vos engagements en échange de mes bienfaits. J'admets que vous éprouviez quelque répugnance, à cause de cette maudite petite moustache, à vous montrer à votre concierge et à vos amis, et même à des indifférents qui auraient pu lire le petit filet de ce matin. Rassurez-vous. J'y ai pensé. Vous allez revoir Victor. Il vous attend, non chez Gloria, mais chez lui, cette fois. Vous avez un taxi ? Profitez-en ! 5 *bis,* rue Notre-Dame-des-Victoires. Au troisième, première porte à droite. Ah ! encore une question. Savez-vous l'anglais...

– Comme ma langue maternelle.

– Parfait ! cela nous facilite bien des choses. Quand vous sortirez de chez lui, vous ne vous reconnaîtrez plus vous même. Et, en route pour Deauville ! Vous ferez ma commission. Puis vous irez villégiaturer trois semaines dans un coin des environs, le temps de laisser repousser votre barbe... Vous revenez de vacances, vous plaidez pour moi, je reprends la clef des champs. Et vous ne me revoyez plus !... Ça vous fera plaisir ? Ingrat !

– Mais votre sac ! m'écriai-je. Que voulez-vous que je fasse de votre sac ? Tant que je le traînerai avec moi…

– Mon cher, je vais mettre fin à vos tourments. Partez avec lui. Je vais vous donner la clef qui le ferme. *Lady Helena*, en remerciement du grand service que nous lui rendons, ne verra aucun inconvénient à le garder par devers elle, jusqu'à ma libération.

– Je lui dirai qu'il est à vous ?…

– Je n'en doute pas ! et je ne m'y oppose point.

– Je vous rapporterai la clef ?

– Je l'espère… quand votre barbe aura repoussé.

– Tout cela peut être terminé ce soir même, soupirai-je. L'adresse de cette dame ?

– *Lady Helena* est la vertueuse épouse de Sir Archibald Skarlett, baronnet. Un beau nom, *Lady Helena Skarlett*… *« Scarlet »*, la femme fatale !… comme disent les Américains : la femme *vamp !*… (vampire)… Cela ne vous fait pas rêver ?

– La femme de votre patron.

– … Vous l'avez dit ! Elle est descendue au Royal.

– Mais quand je voudrai être reçu, qui ferai-je annoncer ?

– *Mister Prim*, s'il vous plaît ! (J.A.L. Prim), John, Arthur, Lawrence, pour la servir. Un joli nom aussi, en vérité, et tout à fait honorable. Vous trouverez dans le dossier 25, tout au fond de mon sac, des cartes qui vous ouvriront toutes les portes. Et

maintenant, passez-moi, je vous prie, les petits papiers que vous avez cambriolés hier chez cet affreux Van Housen ! »

Docile, j'ouvris ma serviette. Je n'avais même pas l'idée de lui résister. Et puis le pouvais-je ? Ce Durin me tenait mieux qu'avec des menottes. Je ne pensais qu'à une chose : ce soir même, j'en aurais fini avec cette horrible aventure !

Durin eut vite fait de trier dans le tas de photos et de lettres. Il en conserva quelques-unes qu'il enfouit dans sa poche, fit un paquet du reste qu'il ficela solidement et qu'il cacheta d'un sceau bizarre, large comme un ancien décime, qu'il dissimulait dans le creux de sa main. Un bout de cire, deux allumettes ; le tout fut fait avec une décision, une rapidité surprenantes, après un coup d'œil jeté au judas de la porte, où l'on ne vient jamais du reste, tant que l'avocat n'appelle pas.

Pendant qu'il procédait à cette ultime opération, je le regardais. Il me semblait que je le voyais pour la première fois. Il ne jouait plus la comédie. Il ne « composait » plus. Le véritable Mister Flow apparaissait soudain à mon regard effaré. Où était-il le niais Durin ? Son front semblait s'être élargi, ses yeux brûlaient d'intelligence. Un sourire redoutable plissait sa lèvre désabusée et sèche. Une denture solide, féroce. Avec cela, un ovale du visage allongé, quasi aristocratique, une mâchoire inquiétante qui se terminait par un menton trop fin. Un nez spirituel aux narines fragiles. Rien de bestial. C'était pire. Cette figure tenait du drame et de la farce, appartenait à un pitre distingué ou à un assassin rigolo, et peut-être à un sadique.

Le secret de la vie de cet homme pouvait tenir, tout entier, dans la volupté de se savoir redouté, avec admiration, et de ne rien négliger pour ajouter à sa gloire, car enfin, depuis longtemps, il devait être riche, et, s'il ne l'était pas, quelle admirable confiance en lui-même, sûr qu'il était du trésor public !

Je le quittai, avec humilité, comme un pauvre homme qui garde pour lui toute la honte de son impuissante fureur.

En vérité, j'aurais fait pitié à un condamné à mort ! J'avais retrouvé toute ma vertu, pour la regretter !... Je pensais à mon bouge de la rue des Bernardins comme au paradis perdu, et le taxi au fond duquel je m'étais jeté, me conduisait chez Victor !...

J'avais le damné sac entre les jambes... La vue d'un agent qui fit stopper ma voiture au coin de la rue de Rivoli me chavira. Enfin, voilà la rue Notre-Dame-des-Victoires. Je règle mon taxi. La rapidité avec laquelle je grimpe les trois étages en traînant mon encombrant fardeau n'a d'égale que celle avec laquelle j'ai quitté, la veille, la rue Chalgrin.

Victor m'attend. Cette communication directe entre un détenu et ses amis du dehors n'est point pour m'étonner. La fréquentation des prisons nous en apprend bien d'autres. En voyant mon petit bagage, Victor me complimente :

« Joli sac, monsieur !

– Vous le connaissez ?

– Nullement. Votre question, monsieur, est oiseuse et peut-être imprudente. Je vois ce sac pour la première fois. J'en admire la sobre et solide élégance. Quoi de plus naturel !... Je ne sors du naturel que pour faire les têtes. On ne saurait le reprocher à un coiffeur... Je joue aussi aux courses... pour les autres... Je n'ai jamais eu d'ennuis parce qu'avec moi tout se passe toujours correctement. Asseyez-vous, monsieur !... Monsieur est venu, je crois, pour le numéro 25 ?

– Il paraît, Victor !... » Je vois tomber avec satisfaction ma moustache à la Charlot. Puis Victor m'élargit le front, me dégarnit les tempes, cheveux passés au siccatif qui en modifie

légèrement la teinte. Raie sur le côté. Enfin, j'apprends à faire une cicatrice qui part du cuir chevelu pour rejoindre l'arcade sourcilière gauche. « Je me suis battu en duel ?

– Monsieur m'en demande trop long... Monsieur emportera cette petite boîte ; Monsieur fera cela aussi bien que moi. Et maintenant, laissez-moi vous offrir deux joues enflammées par la haine du régime sec. Parfait ! vous voilà très *black and white !* Et maintenant, cette jolie paire de lunettes. Ça fait partie de la fourniture qui s'achète "avec la tête". »

Quand c'est fini, je ne puis m'empêcher de rire devant la glace, malgré le tragique de la situation. « Je ne vais plus oser boire que du whisky ou du gin !

– Monsieur a tout du *jolly good fellow !* exprime Victor. Non, ne vous occupez pas de l'addition. Je mettrai ça sur la note "du patron" ! »

Dans le taxi qui me conduit à la gare Saint-Lazare, je ne ris plus ! Ce Victor m'embête avec « son patron » !... J'ouvre le sac pour chercher *mes cartes de visite*. Dans le dossier 25, je trouve tout ce qu'il me faut, non seulement des cartes de visite, mais encore des papiers, une notice sur mon pedigree, un aperçu de mon existence passée, de mes voyages, des détails sur une rencontre que j'eus, il y a deux ans à Milan, avec Sir Archibald Skarlett, qui, justement, cherchait un valet de chambre, *et à qui je recommandai Durin*, enfin, des passeports avec ma photographie ! C'est moi, tout craché ! J'admire...

II

Entre Vernon et Lisieux, j'ai été pris d'une colère singulièrement grotesque. J'étais seul dans mon compartiment, affalé dans un coin, me refusant à penser, anéanti, redoutant par-dessus tout de sortir de cette sorte de léthargie où j'avais trouvé lâchement un refuge passager. Et voilà que tout à coup je fis explosion : « Eh bien, es-tu content ? Tu y vas, à Deauville !... »

Et je me bourrai de coups, comme un enfant, en m'injuriant comme un charretier. Ma rage stupide était comparable à celle de cette sotte fille qui, dans un conte de Perrault, pouvant formuler des vœux qui eussent fait sa fortune, avait désiré une aune de boudin, l'avait vue descendre par la cheminée, puis sauter à son nez, et avait épuisé son destin en souhaitant d'être, sur-le-champ, débarrassé de cette encombrante charcuterie.

J'allais à Deauville, mais que n'aurais-je donné pour en être déjà revenu ! Qu'est-ce que me réservait ce damné M. Prim ? En vérité, je le connaissais si peu ! Quant à maître Antonin Rose, il ne pouvait plus en être question, du moins pour le moment !... J'avais vendu « mon moi » contre un visage, le cent unième de l'illustre Mister Flow ! Ma personnalité se réduisait désormais à n'être qu'un portrait de plus dans sa collection, une simple épreuve retouchée ! Et encore je devais veiller à ne pas trop l'abîmer dans mon désespoir...

Dans une glace, je constate que ma cicatrice n'a pas trop souffert de ma gesticulation ridicule. Je suis plus brique cuite que jamais ! Mon haleine doit être d'une fraîcheur d'alcool à 90... Encore une colère comme celle-ci et je serai très *pick me up !* Cette façade me donne dix ans de plus.

Deauville ! Je descends, derrière mes lunettes, raide comme un gentleman qui n'a pas lâché les tabourets de bar depuis huit

jours et j'injurie copieusement, dans un anglais de *cockney,* un gamin qui, à la sortie, veut me prendre de force ma valise.

Je monte dans l'autobus du Royal. Pas de chambre, naturellement ; nous sommes à la veille des courses. Je demande si Lady Skarlett est chez elle et je prie qu'on lui fasse parvenir mon bristol, d'urgence. Cinq minutes plus tard, on vient me chercher et je suis un faquin solennel sans avoir lâché mon sac. Ahurissement du maître d'hôtel. On veut me débarrasser de mon fardeau, je grogne. Je dois avoir une figure redoutable : on n'insiste pas.

Un luxueux appartement, au rez-de-chaussée ; grandes portes-fenêtres ouvertes sur les parterres fleuris. Du reste, des fleurs, il y en a partout. Ce salon en est plein et des plus rares, des orchidées à faire rougir un singe ! Une femme de chambre des plus coquettes me fait entrer dans un boudoir. Nom d'un rat ! Lady Helena doit laisser quelque chose derrière elle comme « sillage embaumé » !...

Les parfums, surtout les moins timides, ceux qui avouent audacieusement leur dessein de viol, m'ont toujours bouleversé. Je ne sais déjà plus ce que je fais là ni surtout ce que je vais faire... Un rôle pareil, c'est au-dessus de mes moyens... Je vais me trahir tout de suite... Elle est jolie, Lady Helena ! très jolie !... J'ai vu son portrait dans la collection Durin... Si j'avais été moins bassement inquiet, je me serais certainement attardé à la contemplation de certains détails... Je me rappelle, par exemple, que ses seins, ses seins nus... car il y avait des photos d'une intimité... Je sens que, lorsqu'elle va être là, je vais bégayer, que mes gestes vont être ridicules ou odieux... Est-ce que je sais, moi, comment on parle à une lady !... à une lady qui couche avec son domestique !... On peut se croire tout permis et alors !... alors ce que l'on peut se faire remettre à sa place !... Ça doit se donner comme une reine, une femme comme ça !... ou vous chasser comme une impératrice !...

On n'a plus qu'à s'en aller à quatre pattes !… Si je fuyais. tout simplement ?

Après tout, moi, je suis un honnête homme ! Ce n'est pas parce qu'une suite fatale de circonstances m'a imposé une trogne fleurie de délirant *good fellow* et jeté dans les jambes un nécessaire de cambrioleur pour que je continue à jouer un rôle auquel ni mes antécédents ni une solide éducation familiale ni ma profession, j'ose le dire, ne m'ont préparé. Jusqu'alors, quand je me suis assis sur les bancs de la correctionnelle et même de la cour d'assises (oh ! si peu !) ça n'a jamais été sur celui des coquins. Mon devoir est de les défendre, tout juste, mais de là à me déguiser pour faire leurs commissions !…

Au surplus, elle est faite, la commission de Durin ! Et elle vaut bien cent louis, ma parole ! je ne la referais plus pour dix mille ! Hum !… Dix mille louis !… Il vaut mieux ne pas y réfléchir !… Eh bien, non ! La moustache à la Charlot m'a fait passer un trop mauvais quart d'heure… Maintenant, adieu Durin ! Nous sommes quittes !…

Je n'ai qu'à laisser le sac, l'enveloppe… et je me lève pour saluer Lady Helena…

Elle est en pyjama. Elle sort du bain. Bigre !… des culottes lamées d'argent, habillant des jambes ! Des bras nus sortent du tissu métallique qui se gonfle sur une poitrine d'airain doré, laquelle se cache à peine. Cette châsse va à cette déesse impudique d'Orient parée pour le music-hall. Car enfin, elle ne dort pas là-dedans !

Une beauté comme on n'en rencontre que chez les juives, des yeux immenses d'une volupté tranquille et permanente, une bouche toute petite : une tache de sang. Pour le reste, je vous renvoie au Cantique des cantiques. J'en ai la respiration coupée.

Elle est restée sur le seuil, souriant, me regardant, semblant attendre quelque chose… Et puis, comme je ne bouge pas, c'est tout juste si elle ne me saute pas au cou : « Oh ! *darling !* »… et elle me saisit les mains en me regardant avec ravissement. Elle semble toujours attendre cette chose qui ne vient pas ! Moi, je lui baise les mains, ahuri. Alors, elle éclate d'un rire fou qui me consterne :

« *By Jove !* quel drôle d'homme vous faites, Mister Prim ! Je suis très, très heureuse de vous voir, en vérité !… Vous n'avez pas beaucoup changé depuis deux ans !… Et je vois que vous soignez toujours cette chère cicatrice ! Comme je vous comprends ! *Such a horrible scar ! Oh ! I beg your pardon !…* Vous avez changé un peu !… Vous étiez un peu plus… comment dirais-je ?… un peu moins en couleur, *yes ! Oh ! I am delighted to see you !… Excuse me !…* »

Elle me fait asseoir tout près d'elle (trop près), son babil continue.

« Ce cher baronnet sera désolé de vous avoir manqué à Deauville ! Il est dans sa propriété d'Écosse ! Il m'écrit tous les jours pour me recommander la lecture de la Bible. *Oh ! that Bible !* Vous savez qu'il m'a fait quitter la religion catholique ! Je pouvais faire cela pour lui, le très cher ! Catholique, protestante, qu'est-ce que cela ? C'est toujours notre chère religion en Jésus ! »

Elle lève un doigt menaçant :

« Surtout, que l'on ne dise pas que je suis juive !… j'ai horreur !… Mon arrière grand-père était… je vous ai dit déjà, je crois, oui, juif roumain, pauvre vieux cher homme ! mais depuis deux générations, nous sommes tous sauvés dans les bras de Jésus. Sans cela, le baronnet ne m'aurait jamais épousée, *of course not !…* Il faut que l'on sache cela !… Ici, vous le répéterez partout !… Je vous serai obligée, voulez-vous ? *yes !* Ah !… je

voulais vous dire encore, Mister Prim…, vous êtes habillé drôlement, aujourd'hui !… très *koh-kass*… on dit, je crois… pourquoi ce petit costioume ?… C'est à vous, cette valise ?… »

Je vais me venger, d'un coup, de tout mon émoi. Je vais la foudroyer. Et je lance :

« Non ! c'est à Durin !…

– Durin !… *who's that,* Durin ?

– Le dernier valet de chambre de votre mari !

– Aoh ! Achille !

– Il s'appelle Achille ?

– Nous les appelons toujours Achille ! C'est plus commode, oui, vraiment ! Et pourquoi vous apportez la valise d'Achille ? »

Je la regardai bien en face. « *Take off your glasses*. Enlevez vos lunettes, je vous prie… Vous avez de si beaux yeux, Lawrence !… » Je croyais la troubler, c'est moi qui ne sais plus où me mettre. Je me recule un peu, mais c'est elle qui m'enlève mes lunettes (encore un moment bien dur à passer) ! Heureusement, elle me regardait à peine et était devenue très grave, subitement : « Lawrence ! laissez-moi vous appeler Lawrence, comme lorsque nous étions à Milan, voulez-vous ? Vous nous avez recommandé un très méchant faquin, Lawrence !…

– Je sais !

– Mon mari a été plein de bontés pour lui… Et il lui a volé, bêtement, si bêtement ! un bijou ridicule… Mon mari lui pardonne, mais, moi, je ne lui pardonne pas, *no ! Never !* »

Mon embarras grandit : « Je ne sais comment, Durin...

– Achille !

– Oui, Achille... a su que j'étais de passage à Paris... il m'a fait tenir par son avocat un pli qu'il m'a chargé de vous remettre. L'homme de loi a insisté sur l'extrême urgence qu'il y avait à vous faire tenir, en main propre, ce paquet... (je sors la grosse enveloppe que je laisse sur une table) et j'ai dû me charger, en même temps, de cette valise qu'il confie à vos soins...

– Oh ! *Vous parlez à travers votre chapeau.* Quelle histoire, en vérité ! »

Cette fois, le rire de Lady Helena sonna faux... « *You'll excuse me,* Mister Prim ? » D'un coup de ciseaux, elle ouvre le paquet. Hâtivement, elle y jette un coup d'œil. Aussitôt : « *Oh ! yes,* je vois ce que c'est !... *Poor* Achille ! Voilà une affaire sans aucune importance !... Parlons d'autre chose, voulez-vous ?... D'abord, nous dînons ensemble, ce soir ?... *It's yes, is'nt it ?*

– Et la valise ? insistai-je...

– Eh bien, *my dear,* la valise !... je la garde, c'est entendu... puisque mon mari, quoi que j'aie pu lui dire, s'obstine à vouloir reprendre ce domestique qui lui a écrit des lettres d'un grand et tout à fait faux désespoir, et qui lui jouera encore quelque méchant tour avant qu'il soit longtemps, je jure...

– Milady, déclarai-je, s'il ne dépend que de moi, il s'en séparera. J'ai été trompé, moi aussi, et je ne regretterai jamais assez...

– *My dear* Lawrence, nous dînons ensemble, ce soir. Le baronnet vous invite. *Yes, he does.* Il est en Écosse, mais il nous a laissé sa table aux Ambassadeurs… Où êtes-vous descendu ? *Here ?* Au Normandy, peut-être ?…

– Excusez-moi, Milady… mais je dois reprendre le train, ce soir.

– *That's impossible !*… alors, vous n'êtes venu que pour Achille ? »

Cette fois, elle ne rit plus. Elle paraît furieuse, singulièrement… et voilà qu'elle parle ! qu'elle parle !… Que dit-elle ?… Ma foi, je n'en sais trop rien ! Étonnement ? Colère ? Dépit ? Inquiétude ? Indignation ? Rancune ? Soupçon de voir ! son indigne secret lui échapper ? Honte d'une aussi grossière turpitude pénétrée par un ami du baronnet ? C'est peut-être cela et autre chose, mais elle exprime cela en tant de langues diverses et qui me sont inconnues, dans un tel mélange d'idiomes, dans un si fulgurant sabir, que je n'y comprends goutte.

Quant à moi, je ne sais où me fourrer. Finalement, elle vient vers moi. Elle me brûle de son haleine, de tout son parfum, de sa chair de faunesse, de la flamme irritée de ses yeux…

« Ah ! vous avez bien changé, *Mister Prim* ! de toutes les façons !… No ! No ! ce n'est pas vous !…. Je ne vous reconnais plus ! »

Elle ne me reconnaît plus ! Très dangereux cela ! Je balbutie : « J'ai demandé une chambre… L'hôtel est plein ! »

Voilà tout ce que j'ai trouvé.

Déjà elle sonne. Elle demande le directeur. Elle exige une chambre pour moi, tout de suite. Et je vois bien qu'on n'a rien à lui refuser. Je ne sais pas qui l'on va expulser, mais je coucherai au Royal ce soir. Et ce ne sera pas pour rien ! Une chambre à six cents francs ! J'espère qu'on la mettra sur la note du baronnet : « Je vais faire transporter les bagages de Monsieur, fait l'homme obséquieux.

– Mais je n'ai pas de bagage ! Je n'ai eu que le temps de sauter dans le train et je ne pensais venir que pour quelques heures… »

Stupéfaction amusée de Lady Helena : « Alors, vous n'avez pas de *tuxedo* ? Oui, ce qu'ils s'obstinent à appeler smoking en France ? Ah ! *dear ! dear !* Oh ! cela est grand ! Quelle histoire !… Mary ! vous ferez porter un des *tuxedos* du baronnet dans l'appartement de Mr. Prim ! Et du linge ! Et tout ce qu'il lui faut !… *Dear,* je vous donne Mary, elle vous habillera comme votre mère. *Yes, baby !* Le baronnet prétend qu'il n'y a qu'elle qui réussisse son nœud de cravate. Vous avez même taille avec le baronnet. *Right oh it's O.K. !* »

Là-dessus, le maître d'hôtel déclare qu'il va envoyer chercher mon sac de toilette.

« *No ! No ! No !* Ceci est pour moi ! Mary, ce sac dans ma chambre ! » Et Helena rit, rit : « *Oh ! poor old dear !* Il est venu, sans une brosse à dents ! »

On nous laisse seuls, une seconde… Elle jette ses mains à mes épaules : « *Come on,* Lawrence ! Vous n'avez pas pensé que je vous laisserais partir comme cela ? »

J'ai cru que je n'avais qu'à cueillir le bouton de rose de sa bouche, mais elle m'a repoussé, nerveusement… « Laissez-moi m'habiller. À neuf heures, aux Ambassadeurs ! *Bye ! Bye !* »

Et elle me flanqua à la porte.

Bon Dieu, non ! Je ne vais pas partir comme cela ! Ah ! bien, ce Lawrence ! tous mes compliments, mon cher… Mais faut-il que je lui ressemble ! Durin savait évidemment ce qu'il faisait en me vouant au n° 25, et je sais bien qu'elle ne l'a pas vu depuis deux ans, le « n° 25 »… Tout de même, je ne saurais douter qu'ils se sont connus de bien près. Et rien ne m'a trahi, rien !… pas même le son de ma voix… Il est vrai encore que j'ai sorti un mélange de français et d'anglais assez confus. Mon succès me rassure à la fois et m'inquiète…

Au fond, je ferais bien de filer !… Je reste.

Les heures qui vont venir promettent d'être trop intéressantes et je ne suis inquiet que parce que *je sais*, mais elle, puisqu'elle ne se doute de rien !… Elle se souvient d'un caprice, voilà tout ! c'est une femme à ne plus se soucier de rien le lendemain matin. Où a-t-elle été chercher son parfum ? J'en suis encore étourdi… et il me manque déjà !…

Parlait le *tuxedo* du patron ! Le pantalon un peu court, mais sans excès. Et pas de bedon, le baronnet ! Un gilet *schall*… et une lingerie !… Un plastron, une cuirasse ! et une perle ! si l'illustre Mister Flow la voyait ! *Right oh,* Mary !…

Je sors les petits ingrédients de Victor pour la façade et la cicatrice. Tout cela colle comme du vrai ! Comme dit Lady Helena : « Quelle histoare ! quelle histoare !… »

Vrai, je m'amuse !… Je sens que je suis à la hauteur !… ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps !… Et cette chambre, cette salle de bain… je n'ai plus aucun remords, aucun ! Des remords de quoi ? J'ai rendu service à une femme. J'ai peut-être sauvé l'honneur d'une famille ! Je l'ai déjà dit, mais je ne saurais trop me le répéter…

Me voilà paré, et comment ! J'ouvre ma fenêtre… elle aussi donne sur la mer, sur les pelouses fleuries. Je n'ai qu'à me pencher pour apercevoir l'appartement d'Helena…

La mer, au loin, la mer qu'on ne voit jamais à Deauville (vieux cliché), fait une barre laiteuse à l'horizon et m'envoie son haleine réconfortante et douce. Il me semble que je respire pour la première fois, que je n'ai commencé vraiment à vivre que depuis cette minute qui m'a mis le masque d'un autre sur le visage, le vêtement d'un autre sur les épaules et ce billet de mille francs, que mes doigts froissent, dans ma poche.

Un déguisement ? Allons donc ! je ne suis vraiment moi-même que maintenant ! je suis né pour vivre riche, heureux, aimé des femmes… La preuve en est que je mourais de consomption dans le cadre étriqué d'une existence où un sort odieux et aveugle, surtout, m'avait jeté ! Cette aventure, qui a commencé par être ridicule, peut être l'origine d'une fortune fabuleuse. Déjà, je n'admets plus que je puisse retomber dans mon trou, réintégrer la nuit de ma cave ! La chance vient ! Pourquoi n'en pas profiter ? À moi de réaliser ce conte de fées !

Une femme m'aime ! Une femme du monde, une vraie lady !… En tout cas, si elle ne m'aime pas encore, elle m'aimera demain ; j'en fais mon affaire. Cette nuit, mes bras se refermeront sur elle. Sois audacieux, alors ! *Cours ton risque*… Si tu sais t'y prendre, cette Helena peut te sortir de la mouise ! J'ignore comment l'aimait Lawrence. Mais je lui montrerai ce que c'est qu'un ermite de vingt-quatre ans de la rue des Bernardins qui a préféré vivre chaste que de prostituer sa jeunesse aux bonniches en bas de soie des dancings du Quartier latin… Allons ! une cigarette, et que la fête commence !…

Quand je traverse le hall, je me sens plus d'assurance au cœur qu'un fils d'Amérique, héritier du Roi du Cochon, que Fortunio allant roucouler sa chanson sous la fenêtre de sa

maîtresse et même que le prince de Galles poussant les portes enchantées de la vie…

Et vite, au Casino ! Personne dans la grande salle d'entrée. Puis, une large galerie à peu près déserte. Je ne veux rien demander à personne. Ce serait me diminuer. Cependant, cette solitude m'étonne. Sur la gauche, la salle des Ambassadeurs… J'entre, suivi ou plutôt arrêté par les maîtres d'hôtel…

« Il n'y a plus une table libre, monsieur ! »

Et cependant il n'y a pas un client. On dîne tard, à Deauville. Il est près de neuf heures…

« La table de Lady Skarlett ?…

– Là-bas, monsieur… Mais Lady Helena ne dîne pas avant neuf heures et demie ! »

Il a dit Lady Helena. C'est « leur Lady Helena ». Je profite de cette adoration. Lady Helena, déjà, me protège. Le faquin est à mes ordres. Je ne l'écoute plus. Raide comme la justice, je ressors sans ajouter un mot. J'ai le genre, tout de suite, je le sens.

C'est inné, ces manières-là. Ma mère était une demoiselle de Dardan, d'une très vieille, très vieille famille, alliée aux Dardan de Montfort. Ruinée à plate couture, naturellement, quand elle a consenti à épouser mon père. À propos, ça ne ferait pas mal, sur mes cartes. Maître Antonin Rose de Dardan de Montfort. En attendant, mon vieux, le bristol qui est dans ton portefeuille te fait Prim : Prim, tout sec ! Jusqu'alors, je ne m'en plains pas !…

Tiens ! si j'allais faire un petit tour au baccara ? La salle est justement en face… Sois sincère… tu ne penses qu'à cela ! Ton billet de mille francs te démange ! Un peu de chance, hein ? Cela

ferait bien dans le paysage !... Allons ! allons ! tu dois tout tenter, ce soir ! La fortune te pousse, vas-y donc !

J'y vais... Cent quatre-vingts francs d'entrée, c'est chérot pour tes cinquante louis... Tristesse de fin de partie... À cette heure, tout le monde s'habille pour le dîner. Il n'y a plus que quelques enragés, quelques décavés, quelques vieilles rombières qui s'accrochent au sabot comme des naufragés au radeau de la Méduse. Je m'assieds, avec un air d'ennui parfait, à une table à trois louis le départ. Ils sont là, cinq qui défendent leur dernière pécune avec une parcimonie touchante. La main est à quinze louis et personne n'en veut. Elle passe devant moi. Je l'arrête et je donne. On m'abat huit. Ça commence bien ! Je retourne mes cartes. Neuf !...

Et deux abattages qui suivent. Je suis maître de cette piètre partie. On ne me fait plus que quelques louis... Je continue à ramasser. La table se vide. Je reste avec un banco de quarante louis sans contrepartie aucune...

Le croupier va suspendre la partie... Tout à coup, j'entends : banco ! De nouveaux arrivants, quelques femmes en grande toilette. Avant d'aller dîner, on vient faire un petit tour... En somme, j'ai passé six fois. Je devrais m'en aller. Mais, c'est plus fort que moi : je donne et je gagne... Et je donne encore le banco suivant, et je gagne toujours ! J'ai sept mille francs environ de bénef ! Une main à mon épaule et la voix d'Helena : « Oh ! *darling !* vous, à cette table purée ! (elle dit piourée). » Au fait elle a raison ! Je me lève, raflant mes jetons d'un geste désabusé. Pourboire princier au croupier et au changeur. *Come on.* « Allons dîner », me dit-elle...

Je la regarde. Un éblouissement. D'abord, tout le buste entièrement en peau, jusqu'à la pointe des seins et toute cette chair dorée sortant d'un étroit et long calice de taffetas noir brodé de strass, en arabesques étincelantes. Très simple, mais là-dessus des perles, des joyaux pour des millions. Au cou, un

collier qu'il m'est impossible d'évaluer… Dix, quinze, vingt millions ? Aux oreilles, de prodigieux pendentifs d'émeraudes. Aux bras, des anneaux d'esclavage, comme Salomon n'en a peut-être pas vu à la reine de Saba.

Elle m'a pris le bras. Tout le monde nous regarde. Et des chuchotements : « C'est Lady Helena ! C'est Lady Helena ! mais avec qui donc est-elle ? »

Ce n'est pas moi qui vous le dirai, braves gens ! Lady Helena me présentera toujours trop ! Enfin, elle est avec quelqu'un qui a huit mille francs dans sa poche et une femme de vingt millions à son bras !

Après, on verra bien !… Je me sens prêt à crever d'orgueil. On m'envie. Ah ! si mes confrères pouvaient me voir passer !… « Renvoi après vacations ! » Faites, Seigneur ! qu'elles durent les vacations ! Je n'ai plus aucun goût pour mon métier, moi ! Je veux faire des affaires… de grandes affaires… des affaires mondiales !… Lady Helena me donnera un coup de sa belle épaule… Et le jour n'est peut-être pas loin où l'on ne se demandera plus, quand je passerai avec Helena à mon bras : « Qui donc est ce monsieur ? » On dira : « Comment ! vous ne le connaissez pas ?… C'est le célèbre X… (oui, mettons X…) qui brasse tant d'affaires avec l'Amérique, ou avec le Japon, ou avec la Chine, ou même avec les Soviets (ça commence à être bien porté). Il a perdu trois millions, hier, au « Privé » ! Ô rêve ! rêve ! c'est ton parfum qui me grise, exaltante Helena !

À la sortie, dans la galerie qui nous sépare des Ambassadeurs, un géant hindou tout enturbanné, ceinturé de soie écarlate retenant les armes les plus singulières, s'incline, comme devant un temple, et nous emboîte le pas.

« *Oh ! hang it !* La barbe ! fait Helena. C'est mon domestique. Le baronnet a toujours peur qu'on me vole mon collier.

– Et il ne vous quitte pas ?

– Quand j'ai mes bijoux !

– Il vous fait peut-être aussi surveiller. Est-il jaloux ?

– Très ! Il m'aime tant, le très cher ! Il faut pardonner, mais j'ai fait arrangement avec Mary pour Fathi. Elle m'en débarrasse. Oui ! Il est en amour avec… »

Miousic !… le restaurant est à peu près plein. Toutes les têtes se tournent vers nous. Des saluts, des gentlemen qui se lèvent au passage. Baisemains. Sept couverts à notre table. Les convives sont déjà là et nous attendent en vidant une bouteille de porto ou en buvant des cocktails. Joyeux accueil. Présentations : quatre hommes, deux femmes. Un Canadien, qui possède une province et des mines d'or au Klondyke, Sa Grâce le duc de Wister, un Aga-Khan quelconque qui se prétend Dieu chez les Hindous, un sportsman dont le nom m'échappe, un journaliste américain que tout le monde appelle Harry, qui connaît tout le monde et qui, entre deux plats et entre deux danses, va bavarder à toutes les tables.

Citroën ni Hennessy ne lui échappent, pas plus que Lord Roth qui a une concession de terrains diamantifères à quelques journées du Cap, ni le maharajah de Kapurthala, ni Marthe Chenal, ni Maria Lévy, si drôle avec son smoking bleu sur une robe de pétales de roses. À toutes les tables, il semble avoir son verre… Et il ne cesse de prendre des notes. Il boit comme un trou ; il travaille comme un nègre et s'amuse comme un dieu. Il gagne un argent fou avec ses correspondances pleines des inventions les plus extravagantes, des potins les plus stupides. Aucun esprit, mais il est un peu là ! Quand il parle français, il tutoie Helena. Et il peut tout dire. Cette reine a son fou.

J'ai dit : deux femmes. Elles sont décolletées jusqu'aux lombes. Et jolies ! Mrs. Burlington (la trentaine ou la quarantaine, on ne saura jamais même dans dix ans) et l'air d'un bébé qui ne boirait que du lait. C'est effrayant ce qu'elle absorbe ! Et mince, et délicate, et fragile ! Et des yeux d'une clarté ! Une vraie sentimentale. La femme du plus grand quincaillier du Massachusetts. A du penchant pour Harry. L'autre, une ancienne artiste, une danseuse annamite que Lady Helena a connue aux Indes et qui a fait un beau mariage avec un directeur d'assurances de Bombay. C'est une très jolie petite chose qui ne boit que de l'eau, qui semble ne rien entendre, ne rien comprendre, ne rien voir, d'étranges yeux de verre vert et des ongles d'or. Je suis à la droite de Lady Helena. Elle fait un très grand honneur au champagne extra-dry. Elle tient tête à Mrs. Burlington.

Harry nous raconte le dernier scandale de la plage : une terrible prise de bec entre Miss Lillian Burk et Mrs. Merril, à propos d'un maillot d'écailles d'argent de vingt mille francs offert par cette honorable présidente de la Ligue des femmes tatouées à la petite Nikita, une danseuse cambodgienne, venue de Whitechapel. Le maillot avait été commandé par Miss Burk qui l'avait trouvé trop cher. Mrs. Merril, mise au courant, avait fait l'affaire tout de suite. Fureur de Miss Burk qui avait rencontré sa rivale dans la cabine de Nikita. La querelle continuait sur la plage, jusque dans la lame où elles arrachaient le maillot sur la peau nue de Nikita qui ne prononçait pas un mot et qui, dégagée de tout atour, brassait sur le large. On l'attendait à la sortie, comme vous pensez bien. On fut volé. Elle eut deux peignoirs apportés décemment par ces dames. Sur les planches, le gros Mr. Merril fumait sa pipe, jovial, racontant que sa femme voulait lui tatouer sur les poignets des versets de la Bible.

Pendant ce récit, j'imaginai que Lady Helena regardait avec une singulière insistance l'ex-petite danseuse annamite qui était assise en face de moi et qui avait tourné vers l'amphitryonne sa petite tête précieuse et énigmatique. Mais on ne sait jamais avec

Helena, cette magicienne. Elle est le centre rayonnant d'une volupté latente. Ses yeux immenses fixent n'importe quoi et n'importe qui avec la même inquiétante tranquillité dans le bonheur, dans le bonheur de tout.

J'ai à peine dit quelques mots, soudain passif dans sa présence, dans son parfum, dans l'air qu'elle expire et que je respire. Mon cœur et mon sang obéissent au rythme qui soulève, près de moi, ses deux seins cuivrés, qui font trembler d'impatience les paumes de mes mains recourbées comme des coupes avides. Et je sens soudain sur mon pied la pointe de son soulier d'argent. Est-ce un hasard ? Je veux savoir, je déplace mon pied, mais on insiste.

Je dois rougir sous mon rouge. J'éclate d'orgueil et Helena éclate de rire en me regardant. Se moque-t-elle de moi ? Après tout, c'est bien possible ! Non ! elle a reconquis son Lawrence et elle souligne sa victoire. Il semble que le jazz n'attendait que l'entrée des Dolly Sisters pour que le *battery-man* devienne subitement fou. Un jazz déchaîné. Les nègres glapissent au-dessus de leurs banjos. Un peu de charleston dégarnit les tables. Helena s'est levée. Tous les convives aussi, d'un même mouvement.

Mais c'est avec moi qu'elle veut danser ! Moi qui n'ai jamais esquissé un pas de tango, moi qui ignore le shimmy !... et le charleston !... « Excusez-moi, fis-je, j'ai fait une chute de cheval récemment et la danse m'est momentanément interdite ! »

Elle ne paraît pas contente, Lady Helena !

« *What a pity !* », fait-elle et elle se laisse prendre la taille par le jeune duc de Wister, auquel elle réserve désormais tous ses sourires. Je n'existe plus ! Je ne sentirai plus la pointe de son soulier... Ce Lawrence devait être un parfait danseur ! Et il avait raison ! Je commence à comprendre que si l'on veut réussir dans la vie, aujourd'hui, réussir à tout, il faut d'abord

savoir danser (je suis mûr, je fais pleuvoir des vérités premières). Un ingénieur, un médecin, un homme d'affaires et même un basochien qui ne sait pas danser, est condamné d'avance à la plus obscure médiocrité (phrases de primaire). Primaire et désarmé ! C'est la faute des programmes ! Buvons ! Il n'est jamais trop tard pour s'instruire ! En attendant, je vais essayer d'être spirituel. Avec quelques histoires marseillaises, accommodées au goût anglais, je parviens à faire rire l'honorable société, qui n'a rien compris. Seule, Helena ne rit pas. Je suis furieux.

Du reste, on ne m'écoute plus. Il n'y a plus de conversation possible avec les danses. Il n'y a même plus de dîner. Et, comme les numéros vont commencer, Helena prend le bras de Mina (le petit nom d'amitié qu'Helena donne à l'ex-danseuse annamite) et l'entraîne : « Allons jouer ! » Nous suivons tous, moi maussade.

D'abord, je ne tiens pas à perdre mon argent. Trop précieux, mes huit mille ! Depuis que cette femme s'est détournée de moi, me voilà retombé à une mentalité de rond-de-cuir. Qu'en feras-tu de tes huit mille francs, idiot ? Tu veux acheter un chalet démontable pour tes vieux jours ? Un sursaut, heureusement, et c'est le salut ! Je jette tout ce que j'ai, d'un coup, sur le tapis. La chance qui me retrouve digne d'elle me double ma mise ! Et me voilà reparti, le cerveau embrasé par des idées de viol… La fortune, Helena, je veux tout avoir !

Que s'est-il passé ? Comment s'est accompli ce miracle ? Quelle voix secrète me guide ? Qui me pousse d'une table à l'autre, les mains pleines de billets, de jetons ? C'est moi qui ai dit : banco ?… C'est moi qui prends cette main ? Je gagne, je reprends, je regagne ! Mes poches sont pleines. Et me voici sur le seuil du « Privé ». En ai-je assez entendu parler de cette salle ! Et des fortunes qui s'y perdent, s'y refont en quelques minutes. Une hésitation avant de pénétrer dans le sanctuaire où les femmes ne sont pas admises. Or, maintenant, je voudrais

revoir Helena. Je me retourne, mais je ne l'aperçois pas dans cette cohue. Dommage ! je sens que je suis dans une minute où rien ne me résiste. L'habit d'un millionnaire me donne toutes les chances et toutes les audaces…

Heures brûlantes ! Le vent de folie de la grande semaine commence à souffler ce soir et soulève dans son tourbillon les grands papiers bleus et les lourdes plaques. Les femmes, dans les toilettes qui les dénudent, n'ont plus un sourire pour les hommes. Un restant de coquetterie, pas même… un geste impulsif – l'habitude – pour se poudrer devant la petite glace, se passer le bâton de rouge sur les lèvres entre deux bancos… À la grande table du chemin de fer, les plaques de dix mille, empilées devant les joueurs, disparaissent ici, reparaissent là, comptées et recomptées par les femmes – fortune éphémère – tandis que ces messieurs, fumant des cigares énormes, affectent de jouer pour le seul plaisir de remplir les cagnottes.

La voix du croupier qui répète : « Deux mille louis au banco ! »

« Banco ! » C'est la voix d'Helena. Elle perd et je vois Sa Jeune Grâce le duc de Wister jeter les quarante mille francs au croupier comme il donnerait un shilling à un pauvre… Alors, ils ne se quittent plus ? Et Lawrence, oublié ! Nous allons voir !…

Non ! Non ! ce ne sera pas pour rien que j'aurai mis ce soir le cent unième visage de l'illustre Mister Flow et revêtu le smoking, pardon : le *tuxedo* de Sir Archibald ! Et maintenant, le « Privé ». La banque est fameuse. Déjà on cite des chiffres. La caisse a avancé dix millions à ces décavés tout en or. Le Roi du Café a perdu trois millions. Sir John Watery en a gagné cinq dans une seule banque. Le petit José (José Ramos, courtage des rhums de Cuba), qui avait gagné six millions en trois jours, les a reperdus entre cinq et sept. Il est revenu se refaire après dîner. La caisse lui a avancé, sur sa signature, deux millions. Il a essayé un dernier tapage. On a consenti à lui avancer encore cinq cent

mille à la condition qu'il trouverait un endosseur. Il l'a trouvé. Avec ces cinq cent mille, il a refait ses six millions, puis il les a reperdus, plus les cinq cent mille, naturellement. Et maintenant, il est au bar, où on ne lui fera pas crédit d'un sandwich, car nul n'ignore que le petit José est très au-dessous de ses affaires.

J'entends tout cela, en regardant la partie. J'ai des bavards dans le dos, dont un me crache dans le cou. Je m'essuie, stoïque. La conversation est intéressante. Ce sont deux bijoutiers qui se renseignent. La situation des joueurs leur donne des indications sérieuses pour leurs opérations du lendemain. Sur la table, ce sont des centaines de mille francs que la palette du croupier étale avant de payer, entre chaque coup. Il semble qu'il n'y ait qu'à se baisser pour en prendre. Le banquier a une déveine folle. C'est Z…, le Grec milliardaire.

J'ignore ce que je peux bien avoir dans mes poches, mais j'ai dans la main trois plaques de dix mille qui me brûlent. Et impossible d'approcher !

Enfin, je parviens à me glisser et à les jeter sur la table. Je gagne, laisse porter et je ramène cent vingt mille. Puis, je ne risque plus que deux plaques. Je perds mes vingt mille et je me sauve avec mes dix plaques dans la main.

À la porte du « Privé » je me trouve en face d'Helena : « Ah ! vous voilà, *dear,* je me demandais où vous étiez passé !… Donnez quelques petites choses pour jouer !… » Et elle me prend mes dix plaques. Je la regarde partir avec mes cent mille francs. J'ai un peu chaud. Je me dirige vers le bar. Là, joyeuse réunion autour d'Harry qui m'accueille avec des transports et passe un petit insigne bleu à ma boutonnière.

Aussitôt, des acclamations, des hurrahs que les valets de pied, accourus, font taire… (ne troublons pas les joueurs), et les verres se lèvent. On me fait boire je ne sais plus quel mélange

multicolore. Je dois avoir une figure très sympathique à ces messieurs. Il y en a un qui m'embrasse comme un frère, en me déclarant que je suis la plus aimable *Bar-fly, mouche de bar,* qu'il ait rencontrée de sa vie et que je ferai honneur à la corporation !… Il paraît que je fais partie maintenant des *Blue-Bottle-Flies !* Enfin de l'I.B.F., *l'International Bar-Flies* qui étend son empire dans tous les lieux *in the world…* et les cocktails commencent, depuis le *kiss-me-quick* (baise-moi vite) jusqu'au *love's dream* (rêve d'amour) cependant qu'Harry m'apprend le catéchisme de ma nouvelle religion et m'instruit des devoirs qui m'incombent.

Sachez donc que l'I.B.F. est une organisation secrète et fraternelle, consacrée à la grandeur et à la décadence des buveurs sérieux ; que tout membre arrivant à une *trap* à cinq heures du matin et capable de jouer à l'Ukélélé sans répétition est éligible à vie, que tout membre frappant du menton la « barre » du comptoir, en cas de chute, est suspendu pour dix jours ; que les tapes sur le dos après six verres doivent être tempérées d'un peu de douceur. Se souvenir aussi, au cours des démonstrations, que certains membres ont de fausses dents. Ceux qui commencent à larmoyer au sujet de « la meilleure petite femme du monde qui est restée à les attendre chez eux » devront payer une tournée.

Assurément, cette petite instruction ne se serait point terminée là, mais elle fut interrompue par Lady Helena qui me toucha l'épaule et que je suivis malgré les protestations les plus véhémentes. Elle était souriante, mais ses mains vides, dont les doigts s'agitaient d'une façon assez significative, me renseignaient sur le sort de mes cent mille francs. « Je vais me débarrasser de Fathi, me dit-elle. Vous me rejoindrez sur la terrasse. »

À la caisse, je vidai mes poches, j'étais encore plus riche que je ne l'espérais. Tout compte fait, je rangeai soixante-dix mille francs dans mon portefeuille. Les billets, le champagne, les

cocktails et mes cent mille francs si galamment abandonnés aux doigts d'une aimable lady (au fond, je ne doute pas qu'elle me les rende) m'ont mis dans des dispositions assez combatives. Je m'imagine que je vais diriger l'aventure.

Pauvre Lawrence ! Je ne l'ai pas plus tôt sentie à mon bras, la belle noble dame, et si proche de mon flanc, je n'ai pas plus tôt senti le mouvement de sa jambe contre la mienne que je m'avoue vaincu sans réserve. Plus une idée. Plus une réflexion. Pas même le « me les rendra-t-elle ? » qui a commencé à me hanter ! La nuit est noire, comme sa robe, et je ne vois que son soulier d'argent à côté du mien. Tout ce qui m'entoure n'existe plus, les pelouses, la plage, la mer, vers laquelle nous descendons, dans cette solitude obscure, l'odeur du vent d'ouest, il n'y a plus rien qu'elle et son parfum. Elle m'emmène où elle veut. Il n'y a même plus d'étoiles au ciel, plus qu'elle et moi sur la terre et sur ces planches, derrière la nuit plus opaque des cabines.

Nous ne nous sommes pas dit un mot. Et, tout à coup, je lui prends la tête dans mes deux mains et je lui colle ma bouche sur les lèvres… Elle se dégage et s'enfuit, toujours en silence.

Je cours derrière elle, mais je l'ai perdue. On ne voit pas à dix pas. Je la cherche à tâtons, dans les ténèbres. Elle est partie, vers la mer, que j'entends. Je l'appelle : « Helena ! Helena ! » Rien ne me répond…

Je cours comme un fou, je rencontre la lame doucement expirante et qui me mouille les chevilles. Je reviens sur mes pas, je les mêle… Et soudain, je trébuche contre un corps : c'est elle ! Et je m'écroule à mon tour. Je la roule dans mes bras. Ses lèvres me rendent goulûment ma morsure, les seins tant attendus sont ma proie. Et j'ai cette lady, dans sa robe de gala, avec la violence et le saccage d'un portefaix qui prend une fille sur les dalles d'un port, derrière un chargement de cacahuètes.

Étrange lit d'amour qu'elle a choisi là. Elle m'y tient prisonnier comme si elle ne voulait plus me lâcher, jamais. Mais mon étreinte est aussi prolongée que son insatiable désir. C'est la lame qui nous chasse ; j'ai pu penser un moment qu'elle voulait que nous nous aimions jusque dans la mer. Quand elle se relève, elle dit simplement : « Oh ! que c'est joli ! *Is'nt it ?* »

C'est sa façon de remercier, paraît-il, et de témoigner sa satisfaction. Elle secoue sa robe.

Je la reconduis devant le casino, où nous trouvons son auto. Elle m'y fait monter. Elle me dit : « Lawrence, cher Lawrence, je vous attends cette nuit !

– Ah ! bien, ça va ! *Right oh !* » Elle ajoute encore : « Par la fenêtre ! » Enfin, comme l'auto s'arrête devant la porte de l'hôtel : « Lawrence, je vous adore ! » Dans le vestibule, je lui baise la main, très cérémonieusement, puis je regagne ma chambre. *Hell and Maria !* comme jure Helena, dans les moments d'abandon, je devrais être heureux de ma soirée ! Mes affaires vont bien ! Tout marche à souhait. Avec ma chance, je n'ai qu'à puiser là-bas, dans ma grande maison. Si j'avais voulu, ce soir, ou plutôt si j'avais pu, je n'aurais pas été quasi anéanti par un gain aussi minime. Je suis parti du « Privé » d'une façon ridicule, comme si j'avais volé, comme si j'avais les gendarmes à mes trousses. Et c'était le moment de « ponter » et ferme ! Un quart d'heure de cette veine, et c'était peut-être un million que j'enlevais ! Est-ce qu'on sait jamais ? On a vu des choses plus rares, au jeu ! *Je n'avais pas épuisé la déveine* de l'armateur grec. Car c'est cela, uniquement cela, qu'il faut jouer, la déveine des autres ! Elle est plus visible que la flamme qui s'est allumée sur la tête des apôtres… C'est le seul système. Je m'y tiendrai désormais jusqu'au bout !

Système d'un renseignement sûr et de tout repos. Me voilà bien tranquille pour demain et les jours qui suivent. Et l'amour ? Pas banale, mon aventure avec Lady Helena ! Dans

mes rêves les plus fous, avais-je imaginé de posséder une telle femme dans de pareilles conditions ? Moi, petit avocat stagiaire, qui, hier encore, « faisais les couloirs », j'ai bousculé sur la grève une reine de beauté qui a ses entrées à Buckingham Palace ! Et elle ne doit pas le regretter !

Alors, alors, pourquoi ma joie n'est-elle pas complète ? qu'est-ce qu'il lui manque ? Helena ne vient-elle pas encore de me dire : « Je vous adore ! » et elle m'attend... Oui, elle m'attend, mais elle ne m'a pas dit : « Je vous adore ! », elle m'a dit : « Je vous adore, Lawrence ! »

Eh bien, je suis jaloux de Lawrence ! quel homme était-ce donc, ce Lawrence (posons nettement la question : quel homme est-ce donc ce Mister Flow ?), pour que, sortant de mes bras, Helena n'ait qu'un soupir de reconnaissance pour l'ami retrouvé ? Je croyais l'étonner. Elle n'a pas paru étonnée du tout ! J'en serais inquiet si j'étais moins vexé. Triste fou ! Tu devrais te réjouir. Plus tu seras Lawrence, *en toute occasion,* plus tu auras ta partie gagnée !...

Est-ce bien sûr ? C'est ce que j'ai rêvé de jouer une autre partie que celle-là, moi ! Allons ! maître Rose, la nuit n'est point terminée ! Si tu crois que la victoire est encore en suspens, profite des dernières heures qui te restent avant l'aurore et triomphe ! joue ton va-tout ! qu'elle s'écrie encore, mais cette fois, dans un râle suprême : « *Je ne vous reconnais plus, Lawrence !...* »

J'ouvre ma fenêtre sur la terrasse. Un rai de lumière glisse sur ma gauche, entre deux rideaux mal joints. C'est là !... j'enjambe les balustres.

Ô ! nuit de jeunesse ! nuit d'escalade !... Déguisé comme un voleur, je cours à l'amour comme à un crime ! Mais les obstacles ordinaires de la vie n'existent plus pour moi. Je suis hors de tout et hors de moi-même. Je ne suis plus qu'une force et qu'un désir

indomptables… On m’attend. Je plonge dans l’odeur chaude de ton parfum et tu me reçois dans tes bras avides, Helena, ma bien-aimée !…

Mettez-vous à ma place, à mon âge, au centre de cette aventure fabuleuse qui me roule dans les ténèbres comme cette femme me roule dans son lit et je vous défie d’en parler sans un peu de romantisme. Tout cela aurait l’air très châteaux en Espagne si je n’avais à la cheville le bracelet très réel qui me rive à la chaîne des forçats. Cela commence par une échelle de soie et cela va peut-être se terminer, demain, tout à l’heure, par un départ à l’île de Ré !

Nuit de volupté à fond de terreur ! Il y a des moments où je comprends que l’on étrangle la femme qu’on aime. Elle gémit, mais elle ne se plaint pas. Elle ne dit plus : « Ah ! que c’est joli, *my dear !* » Peut-être a-t-elle compris que je l’eusse tuée. Peut-être comprend-elle que je suis près de la tuer. Cela ne me déplaît pas qu’elle ait la terreur de cela. Cela entre dans mon plan : son amour et son épouvante ! Et peut-être aussi que cela ne lui déplaît pas non plus ! C’est une femme qui ne doit pas avoir peur de la mort, surtout quand elle s’accompagne de la plus violente caresse. Ô ! Helena ! jusqu’au fond de quel abîme sommes-nous descendus tous les deux, accrochés l’un à l’autre, et déchirés l’un par l’autre ? Celui qui voit dans la nuit éternelle ne saurait dire si nous voulons nous séparer ou nous réunir. Mais, tu ne remonteras pas sans moi !

Ta chair ne gémit plus, je n’entends plus ton souffle… Après tout, tu es peut-être bien morte !… Je tire un rideau. Les premiers rayons du jour… Tu dors comme une enfant repue… Ta lèvre qui saigne sourit. Des perles roses roulent sur tes seins, sur tes bras crucifiés, et moi, je dois être beau, avec mon visage de buveur de vin et toute la pommade glacée de l’honorable J. A. L. Prim ! J’aime mieux ne pas voir ça !… J’entre dans la salle de bain. Je plonge toute cette magnifique marmelade dans le lavabo, savonnage, serviette-éponge. Devant la glace, un bel

adolescent de vingt ans, au teint de jeune fille. Pas plus de poils sur les joues qu'Helena aux aisselles… Tout de même, un peu de poudre de riz, de sa poudre à elle, le cher démon. J'ouvre la fenêtre, d'un geste à conquérir le monde… Quelle belle journée ! quelle fraîcheur ! et, là-bas, le doux soupir de la mer dorée par l'astre radieux qui monte derrière nous. Le soleil d'Austerlitz ! Fais donner la garde, mon Empereur !… Je rentre dans la chambre, j'appelle le jour à mon secours, le jour qui, peut-être, va me tuer… Et, quand les rideaux ont glissé, je me suis penché vers elle, éclairé par la pleine lumière… et je l'ai appelée à son tour, du fond de son sommeil ou de son rêve que nourrit encore la volupté. Elle a ouvert les yeux, ses yeux immenses, ses yeux aux paupières lourdes et noires de tant d'amours défuntes.

Elle m'a fixé un temps, un temps très court, qui m'a paru effroyablement long. Et, comme elle se taisait, qu'elle paraissait ne rien comprendre à ce qui lui arrivait, ni pourquoi ce jeune inconnu la dévisageait dans son repos, je me suis penché davantage, tout près, tout près de sa bouche pour y étouffer, sous la mienne, le cri qui allait en jaillir : « Regarde, lui dis-je, regarde, Helena… Ce n'est pas Lawrence qui est là !… Il n'y a plus de Lawrence… Apprends le nom de celui qui t'aime et connais son vrai visage !… Je suis… »

Mais, elle me ferma la bouche d'une main lasse en murmurant :

« *Oh ! I know, I know,* je sais !… *Ne jouez pas la chèvre qui a le vertige !…* »

Et elle se rendormit.

III

Je pus rentrer chez moi par le même chemin qui m'avait servi à l'aller, sans éveiller l'attention de personne. Je me déshabillai hâtivement, jetant au hasard les frusques de Sir Archibald et je tombai sur mon lit. J'étais incapable de penser. Devais-je me réjouir, devais-je m'inquiéter de ce : « Je sais ! » qui était bien la dernière parole que j'attendais de la bouche d'Helena ? Mon aventure m'échappait de plus en plus. Voilà ce que je pouvais constater. Cela me suffisait pour le moment et je m'endormis comme une brute.

Il était deux heures quand on frappa à ma porte. Je n'ouvris pas. Lady Skarlett me faisait savoir que, dans une heure, elle m'emmènerait faire une promenade dans son auto. Je n'avais pas de temps à perdre pour redevenir Mr. J. A. L. Prim. Cela m'était maintenant plus pénible que tout. J'avais hâte de me retrouver moi-même avec mes soixante-dix mille francs, ma chance au jeu et mon amour. Mais, il y avait les autres et le personnel de l'hôtel !…

Ça n'allait pas durer longtemps, heureusement, cette singulière mascarade !… Helena m'aiderait à en sortir. Mais comment avait-elle pu savoir que… Ah ! j'avais hâte de la revoir ! On en avait des choses à se dire, tous les deux !…

Un garçon de chambre vint me prévenir que j'étais attendu. Je trouvai Lady Helena sur le seuil du vestibule, bavardant avec Harry et un inconnu, dans une ravissante toilette-redingote beige et coiffée d'une cloche de Bangkok.

Harry fut le premier à m'apercevoir et poussa des cris d'orfraie parce que je ne portais pas son petit insigne bleu. « Et notre petit bouton ? *My dear Blue-Bottle-Fly,* vous serez à l'amende, ce soir, d'une tournée de bambous-cocktails, s'il vous plaît ! » Mais Helena m'entraînant tout de suite me poussa dans sa « Voisin » conduite intérieure.

Elle conduisait elle-même. J'étais à ses côtés : « Regardez ici, mon chéri. En vérité, vous êtes fou, *you are mad,* vous montrer avec une tête pareille !... Ce n'est pas cela du tout, *no !... not Lawrence at all !* Et la cicatrice. La chérie petite cicatrice ! Elle ne passe pas derrière l'oreille ! Il faut que vous sachiez ! Je vous apprendrai. Vous avez votre petite mixtion ?...

– Helena, je ne veux plus être Lawrence, jamais !...

– *Of course.* Je comprends cela ! Je comprends cela entièrement bien, chéri ! À cela aussi, nous travaillerons tous les deux !...

– Il faut que vous me disiez, Helena, comment vous saviez... mais, savez-vous bien qui je suis ?...

– *Naturally, my dear !* vous êtes l'honorable « barriste » Maître Rose ! Et comment va votre client, voudriez-vous me le dire ?

– Vous vous intéressez donc bien à lui ?... » Elle jura un *oh hell !* parce qu'un chauffard maladroit, dans une embardée, avait frôlé son garde-boue... Je la regardai. Elle conduisait avec une sûreté, une décision, une heureuse audace effrayante. Son regard était fermé, dur. Plus de volupté dans ces yeux-là. Où était la langueur d'hier ? Elle me paraissait tous nerfs tendus et ce n'était point, certes, parce qu'elle était au volant qu'elle avait pris cet aspect-là.

Quelle prodigieuse énigme était cette femme !... Elle savait tout de moi, j'ignorais tout d'elle, en dehors de son tempérament, qui avait dû lui faire voir du pays. Je fus bien étonné quand elle me dit, sans tourner la tête : « *Dear,* vous ne m'avez pas embrassée !... *Venez sur,* embrassez-moi vivement. » Et elle me tendit ses lèvres sans ralentir son allure. Je ne me

livrai à aucune fantaisie. Elle dut me trouver froid : « Votre petit nom, je vous prie ?

– Antonin !…

– C'est vilain. Je ne veux pas Antonin. Il va avec votre petit costioume. Nous allons à Rouen, pour vos habits !… Assurément, vous ne pouvez rester comme cela, *no !*… J'ai honte pour vous ; laissez faire ! Cela m'amuse énormément ! Vous êtes une poupée ! *a pretty puppet !* Je vous appellerai, dans le baiser, Rudy !…

– Évidemment, Rudy, c'est plus joli !…

– *Yes !* Et c'est plus facile aussi !… » J'étais horriblement vexé. « C'est une manie, dis-je, vous appelez tous vos domestiques Achille… Vous appelez, sans doute, tous… » Je m'arrêtai, épouvanté de ce que j'allais dire, mais elle éclata de rire… « Très drôle ! Oh ! Vous êtes un tel régal, *my dear !* » Même en riant, même en m'embrassant, son regard restait dur, dur !… Qu'avait-elle ? « C'est Durin, fis-je après quelques minutes de silence, qui vous a dit que vous recevriez la visite de son avocat !…

– *Yes !*…

– Et il vous avait prévenue que je me présenterais avec le visage de Mr. Prim ?

– *Nope !*… Je pense qu'il ne savait pas encore comment vous alliez venir. Mais je savais que vous ne pouviez venir me voir officiellement, vos règlements d'Ordre, je crois, s'y opposant. « Ne soyez pas surprise, m'a-t-il écrit, et attendez-vous à la visite d'un ami. » Il a même ajouté : « Il est charmant ce jeune homme ! » *Yes !* il a écrit cela, je vous montrerai la lettre. Je l'ai reçue hier matin. Mais je ne pensais plus à cela,

non, quand on m’a passé la carte de Mr. Prim ! Ce bon vieil ami d’il y a deux ans !… J’étais heureuse, *of course*. Mais je m’attendais de sa part à plus… plus d’expansion ! Lawrence est un expansif, très ! Et vous étiez si embarrassé, si drôle dans votre petit ridicule costioume… je vous regardais… et puis votre choix !… je me suis dit : « Voici le petit avocat, cela est lui. » Je vous trouvais très gentil malgré votre figure de steak sous-cuit ! Oui, *under done ! Just imaging !* Un déguisement pareil !… Il faut savoir le porter, sans une faute ! Et vous étiez plein de fautes ! et si drôle ! Quelle plaisanterie ! Mais, consolez-vous, cher !… Ne faites pas cette bobine ! Au bout de dix minutes, c’eût été même résultat. On peut donner le change en passant, *quickly, quickly*, vite ! Mais un homme qui a été si expansif ne peut tromper longtemps une femme comme moi, ni aucune autre, qui a connu les mêmes… les mêmes sentiments. *Don’t you think so, Rudy dear ?*

– Cependant, il y a des génies du travestissement, Lady Helena.

– *Venez sur*, Rudy ! Appelez-moi Helena. *I prefer ! Of course* il y a des génies, pour le cinéma !

– Où avez-vous connu Mr. Prim ?

– À Milan. C’est Sir Archibald qui me l’a présenté…

– Vous l’aviez vu avant ?…

– Jamais !…

– Et combien de temps, à Milan ?

– Six semaines, je crois.

– Il n’a pas perdu son temps !

– *No !*

– Vous ne m'avez pas compris, Helena ! Je dis qu'il n'a pas perdu son temps, car il a trouvé le moyen de faire entrer Durin à votre service… Et Durin, combien de temps l'avez-vous gardé ?

– *Well !* Deux ans !…

– Il vous approchait tous les jours ? » Je la dévorais des yeux. Impassible, elle s'occupait de sa « conduite » et ma question ne paraissait nullement la gêner…

« Tous les jours, mon Dieu, oui !… Je n'ai guère quitté Archibald, pendant ces deux ans !…

– Eh bien, Helena, apprenez que Mr. J. A. L. Prim, votre honorable Lawrence, votre très cher Lawrence et Durin ne font qu'un seul et même personnage !…

– *Really ?* Cela aussi est drôle, vous savez ! » Je ne pus retenir un mouvement d'impatience… « *Look out, dear,* vous allez me faire casser nos figures…

Pitié, *please,* pour ce pauvre Lawrence que j'aime, depuis hier seulement, de tout mon cœur !… » *Bone Deus !* mais quelle femme est-ce donc ?… Nous en avons trop dit… Bas les masques ! Tous les masques !…

« Helena ! je ne vous connaissais pas. Mais moi, son avocat, je connais Dunn. Et si j'ai accepté ce déguisement ridicule, c'était pour vous sauver ! pour vous sauver de Durin ! Vous ne savez pas qui est Durin !… Vous ne connaissez pas ce monstre !

– Aoh !… je ne choisirai jamais vous, maître Rose, pour avocat !

– Je vous conjure de cesser de plaisanter, Helena ! Vous pourriez chercher dans votre vie une heure plus grave que celle-ci, vous ne la trouveriez pas !… Écoutez ! Je comprends tout ! Et je suis surtout prêt à tout comprendre ! Le palais est une bonne école pour instruire la jeunesse, et déjà, à mon âge, on ne s'étonne plus de grand-chose. Enfin, l'aventure que je vis depuis trois jours m'a ouvert de singuliers horizons. Helena, ne m'en veuillez pas si je vous dis des choses. Mais votre salut l'exige… ne croyez pas une seconde que je me permets de vous juger !… De tous temps, les reines de beauté ont vécu au-dessus de la commune humanité et le rang de l'esclave qu'elles ont eu la passagère fantaisie d'élever jusqu'à elles peut déterminer l'étonnement des imbéciles. Rien ne saurait entamer votre majesté à mes yeux !

– Pas tant d'histoares ! Durin vous a dit… car, enfin, j'imagine que vous n'avez pas décacheté notre correspondance ?…

– Oui, Durin m'a dit… et c'est pour vous sauver l'honneur que je suis ici !

– *Oh ! thank you, little darling,* merci pour mon honneur !… Vous avez une façon très jolie de sauver l'honneur des dames. »

Et elle me donna encore ses lèvres… mais son baiser, aussi, était dur !…

« Je sens que je suis de plus en plus ridicule.

– Vous exagérez, cher, très cher Rudy.

(Encore un nom auquel il faudra que je me fasse… j'en change tellement depuis quelques jours que je m'y perds.)

– Si, très ridicule ! mais peut-être le serai-je moins tout à l'heure, quand vous saurez !

– Quand je saurai ? *what ?*

– Qui est Durin !

– Durin, petit chéri, c'est Achille !

– Durin est un bandit de droit commun, recherché par toutes les polices de la terre ! Ah ! vous ne plaisantez plus, Lady Helena ! Durin, ce n'est pas seulement Lawrence, ce n'est pas seulement Mr. Prim, Durin, c'est cent autres, sous le masque et sous le nom desquels il a traversé les deux continents comme un vagabond ! Durin, c'est l'homme aux cent visages ! C'est l'illustre Mister Flow !...

– *No ! really ?* vous êtes sûr de cela ? *Quite certain ?*

– Si vous en doutez, je vous donnerai la clef de cette valise qu'il vous prie de garder si précieusement jusqu'à sa libération et vous serez édifiée ! Vous y trouverez d'abord une merveilleuse trousse de cambrioleur et tous les dossiers concernant chacun de ses déguisements, chacune de ses personnalités. Vous en faut-il davantage ?

– Je suis suffoquée, petit chéri... tout à fait suffoquée !... Se peut-il vraiment que cette toute petite chose de Durin soit cette énorme chose de Mister Flow !... Cela est au-dessus de moi ! *What really !*... qui eût pensé cela ? *It is admirable !*

Simply magnificent !... Ce Durin devient très intéressant ! très ! très !... »

J'avais les poings fermés ! J'aurais voulu qu'elle les sentît sur son visage.

Ne sachant plus ce que je faisais, je lui criai d'arrêter. Nous étions en pleins champs. Elle s'arrêta, je me levai en lui jetant une injure. Elle me rattrapa de son bras autour du cou.

« Oh ! le petit chéri ! il est jaloux de Durin ! il est jaloux de Lawrence ! Mais, puisque vous savez que c'est le même ! qu'est-ce que cela peut faire à vous, je demande ?… Rudy !… Méchant Rudy !… vous seul, j'aime ! *Yes, I love you, you alone !* »

Et, cette fois, un baiser qui me fait retomber pantelant dans la voiture. Nous avons repris notre route. Je ne dis plus un mot, elle non plus… Je regarde ses petits pieds sur les pédales. Est-il au monde quelque chose de plus joli que deux adorables souliers de femme, découvrant un pied où transparaît la chair, sous le bas de soie fin, commandant d'un mouvement léger à ce monstre de fer, à ce dévorateur d'espace qu'est le moteur d'une auto de grand luxe !… Moi aussi je suis sous ces pieds-là et ils peuvent me faire courir loin et longtemps… d'autant qu'au-dessus du pied il y a la jambe ! Et quelles jambes, sous le bout de jupe étroite, enserrant les genoux… C'en est fait de moi ! Je suis un jouet pour cette femme… Le jouet d'une heure de ces petits pieds là. Que deviendrai-je quand ils s'en iront ailleurs ? Je deviens bête à pleurer. Ma parole, mes prunelles s'obscurcissent quand je pense à la toute petite chose que je suis… Ah ! je finis par comprendre qu'on ait de l'admiration pour Durin !… Je l'envie ce domestique. J'ai cru en détourner Helena avec horreur… Je n'ai peut-être fait que raviver son désir !… Et c'était cela, ma grande affaire !… Mon va-tout !… la terrible partie au bout de laquelle Helena, sauvée par moi et reconnaissante… Sombre idiot !… Bourgeois ! Regarde-toi en face de Mister Flow !… Tu dois bien l'amuser !…

Les petits pieds, les jambes !… Pour combien de temps encore ma caresse, le long de cette jambe ?…

Qu'est-ce qu'ils vont faire de moi, elle et Durin ?... Car, enfin, ils ont peut-être partie liée ensemble pour ce petit intermède-là !...

« Ah ! *Darling,* quelle est la matière ? Vous pleurez ?...

– Excusez-moi, Helena, je me sens si peu de chose entre vos mains... Tout à l'heure, je voulais partir, maintenant j'ai peur que vous me laissiez au bord de la route ! Où allons-nous ?

– À Rouen, faire de mon petit chéri un gentleman ! Voyons, petit amour joli, donne tes yeux sur mes lèvres... *Thank you...* J'aime tes larmes. Elles sont salées... Tu pleures comme une femme, ça me plaît !... Et maintenant contez-moi comment vous avez pris la figure de Lawrence... cela nous fera passer un bon moment, voulez-vous ? *Go on then !*

– Mais comment donc ! Je vous assure, Helena, que c'est encore plus drôle que tout ce que vous pouvez imaginer... Tenez-vous bien ! »

Et c'est avec un acharnement sadique que je dépèce mon aventure ! Je lui en sers tous les morceaux, saignants, chapitre par chapitre... Auteur Durin. Du beau travail. Un bel engrenage. Et je ne connais pas la fin !...

Elle rit ! Elle rit !

« Oh ! *this Durin ! this Durin !* »

Singulière mentalité ! Elle ne voit dans mon histoire qu'une farce parfaitement réussie. Le côté tragique de l'aventure lui échappe tout à fait. Se rend-elle compte de la situation inextricable où je me trouve ? Des risques que je cours ? *De l'accusation de complicité* à laquelle je ne pourrais échapper si

le Parquet apprenait jamais dans quelles conditions j'ai rendu les plus singuliers services à mon client ? Conçoit-elle qu'il suffit d'un mot de Durin pour que je sombre à jamais ? Et que me voilà, par cela même, *sa chose, pour le temps qu'il voudra ?...* Pour le temps qu'il lui plaira ? Non ! rien de tout ceci ne saurait l'intéresser. Une bonne farce ! Il en adviendra ce que les dieux voudront ! Elle aura bien ri !... « *This Durin !* »

Ce Durin lui a envoyé une poupée pour ses vacances, pour qu'elle s'ennuie moins de lui, peut-être, pendant qu'on le garde au frais dans sa cellule. Elle va habiller sa poupée !... Nous avons passé trois heures à Rouen. Elle m'a conduit où elle a voulu, chez le tailleur, chez le chausseur, chez le chemisier, dans dix magasins. Elle n'était jamais contente. Rien n'était trop beau. Je n'avais rien à dire. C'est elle qui commandait, discutait, essayait. Elle me tournait, me retournait... me faisait prendre des poses, choisissait les étoffes, palpait les tissus. Elle ne me consultait point. Elle disait : « Croyez-vous que cela *lui* aille ? » Pour le vêtement tout fait qui devait remplacer mon « ridicule petit costume », ce fut un drame. Elle exigeait des retouches impossibles à faire dans les deux heures. Et personne ne saura jamais ce qu'elle put dire de désagréable aux commis, aux directeurs, ni dans quelle langue !

Sur un signe, je dus lui passer une liasse de billets et elle réglait tout, après un contrôle exact, ramassant la monnaie dans son sac. Je crois que nous parcourûmes tout Rouen à la recherche de cravates. Son irritation, à la vue de celles qu'on lui exhibait, prenait des proportions inquiétantes : « Je ne veux pourtant pas aller en chercher rue de la Paix ; j'ai un « appontement » au Royal avec le petit Duc ! » Enfin elle mit la main sur des imitations de cachemire avec lesquelles Mary saurait me tailler quelque chose d'à peu près convenable : « À Deauville, ils n'ont que de la camelote pour la plage, pour joueurs de tennis... Je ne veux pas que vous ayez l'air gigolo, *you understand ?...* Ne vous occupez pas de la perle pour la cravate. J'en ai une de grande beauté. *Je dirai à Fathi de vous la prêter, mais il faudra la lui rendre tous les soirs !* »

Cette dernière phrase m'avait un peu bousculé. Elle s'en aperçut. Après une tasse de thé à l'hôtel d'Angleterre, comme nous étions sur le chemin du retour, et qu'elle me voyait gisant dans mon coin, encore tout étourdi, elle me dit :

« *Darling,* il ne faut pas vous étonner s'il faut rendre la magnifique épingle de cravate à Fathi tous les soirs. Vous n'avez pas remarqué, car il faisait une belle nuit d'amour noire, hier, que, lorsque je vous ai rejoint sur la terrasse, je n'avais plus mon collier. Je l'avais donné à Fathi, au vestiaire. Et la *maid, yes,* la dame de la toilette, avait décousu les bijoux de ma robe… Ainsi, Fathi nous a laissé la paix. C'est le règlement de Sir Archibald qui tient beaucoup aux bijoux qu'il m'a donnés. Tous les soirs, quand je vais au lit, Fathi m'attend pour mettre mes bijoux dans un coffret et il va dormir avec la boîte… C'est encore le règlement de Sir Archibald… et cela est très sage, *very very really,* par ce temps de voleurs. Je regrette tout de même parce que je voudrais tout vous donner, *yes, darling,* tout vous donner, parce que je vous aime !… »

En attendant, elle ne me parlait toujours point de mes cent mille francs et tout ce qu'elle me racontait ne parvenait pas à dissiper ma mélancolie.

« Pourquoi cette tristesse, puisque je vous aime ! Vous serez beau, Rudy *dear !* ce n'est pas Lawrence que j'ai habillé, *dear little puppet,* c'est Rudy ! Quittez cette figure de malheur, si vous voulez me faire plaisir… »

Sa physionomie, une fois encore, avait changé. Son profil n'avait plus cette dureté de métal qui m'avait surpris et inquiété en quittant Deauville. Ses yeux avaient retrouvé toute leur langueur ; l'eau trouble, qui les baignait d'une volupté si communicative, s'était répandue de nouveau à l'ombre des cils chargés d'un noir cosmétique, car les onguents et les fards semblaient avoir été inventés pour la parure de cette icône

rayonnant le désir. Elle voulut avoir ma tête sur son épaule et elle menait notre émoi lascif à quatre-vingt-dix à l'heure…

M'aime-t-elle vraiment ? J'ai tout pour le croire.

Arrivés au palace, son impatience attendit qu'elle ait fait réapparaître, sous les éponges, mon vrai visage : « C'est celui que j'aime, seul, celui-là ! » Et, quand nous fûmes un peu calmés, ce furent encore ses mains, tremblantes de luxure, qui me refirent les joues brûlées de gin de cet insupportable Mr. Prim !

Si je ne me trompe, cette comédie qui a commencé par l'amuser finit par l'exaspérer autant que moi. Je veux savoir. Elle me renvoie sans répondre : « Allez vous habiller !

Revenez me chercher à neuf heures et la demie. *Et surtout, ne jouez plus !* Allons, dépêchez-vous, *Look sharp !* Voici dix minutes que le duc attend dans le salon ! *Now,* ne me regardez pas ainsi ! Le duc s'en va ; il m'apporte ses hommages d'adieu. J'ai refusé de l'accompagner sur son yacht. Je tiens à ma réputation et je n'aime pas le duc, non, en vérité !… »

Mary me fait passer par une porte de service. Une demi-heure plus tard, je suis au casino et je joue. Et j'en sors sans un sou. Plus rien des soixante-dix mille de la veille. Ça n'a pas duré un quart d'heure ! et j'ai joué prudemment, ne faisant les bancos qu'au coup de trois. Je suis tombé sur un jour où tous les coups de trois réussissent pour le donneur… Eh bien, je n'avais pas pensé qu'une pareille chose fût possible. J'avais encore trouvé ce petit système-là pour gagner trente mille francs tous les jours. J'étais raisonnable. Au jeu, il ne faut pas être raisonnable.

Je sors de la salle sous le coup de cet incident inattendu. Il n'est que neuf heures. J'ai une hâte fébrile de revoir Helena. Je vais tout lui dire… Elle comprendra… Elle me rendra aussitôt mes cent mille francs !…

Neuf heures et quart, je suis dans son salon. J'attends cinq minutes et Mary m'introduit. Helena est prête. Elle m'adresse un sourire adorable : « Comment me trouvez-vous ? » Elle est à peu près nue dans une robe en mousseline rose fanée, brodée, en plusieurs tons de rose, gris, bleu et or, de motifs où les paillettes, le strass, les perles fines, les diamants, les verres de couleur forment les dessins les plus singuliers. À chaque mouvement, cette joaillerie chante le long de ses jambes gantées haut de soie chair que l'on aperçoit jusqu'aux cuisses dans les entre-deux… Un poème…

Dans ses cheveux noirs, un diadème avec une émeraude énorme. Et encore, naturellement, le fameux collier.

« Ceci vous plaît-il ? Je ne veux plus m'habiller que pour vous, amour chéri ! »

Mary est là. Helena ne se gêne pas devant elle. Je baise les mains de la noble dame ; elle laisse ses mains sous mes lèvres. Mon silence, mon baiser secret sont suffisamment éloquents. Elle me comprend : « Laissez-nous, Mary ! » Quand elle veut, rien n'est plus majestueux que son geste, sa parole. C'est une grande, très grande dame. Elle me dit : « Oh ! Par le chemin, je dois vous dire, j'ai écrit à Durin. Je lui ai dit que vous m'aviez tout raconté… et que nous avions bien ri de votre petite *histoare !* »

Ah ! elle m'ennuie ! elle m'ennuie avec sa façon de prononcer : votre petite *histoare !*… Et puis cette lady qui écrit au valet de chambre de son mari, dans sa prison… Tout de même, j'ai beau vouloir me mettre à la page, il y a des choses qui me dépassent !… Encore une fois, je suis précipité… Raccrochons-nous aux choses sérieuses.

« Helena, j'ai joué !… j'ai tout perdu. » Elle me regarde avec un véritable effroi… « *Really !* dit-elle, *nous en sommes là ?* Je

vous avais dit de ne pas jouer… Ah ! ce que je regrette *nos cent mille francs* d'hier !… »

Elle avait déjà son manteau sur les épaules. Elle le laissa tomber et rappela la femme de chambre : « Mary ! déshabillez-moi, je vous prie, je ne sors pas, ce soir ! Mr. Prim et moi, nous dînerons dans le salon. Avertissez le maître d'hôtel et Fathi. » Et quand nous sommes seuls : « Comprenez, chéri, *my little love,* que nous allons tout à fait manquer d'argent de poche… *why, yes !…* Je n'ai plus un sou, non plus, moi ! J'ai tapé tout le monde. Je ne trouverais pas cinq louis. Je dois déjà dix mille francs à Mary. Je sais bien qu'il y a le portier, mais, me sachant gênée, il a osé me faire de telles propositions de la part… Oh ! je peux bien vous le dire… Du petit Valentino… cinq cent mille, *little darling,* pour une nuit !… *Disgusting !* Pour qui me prend-on ? *I am a lady.* Non, décidément, le portier, je ne peux pas ! »

Je n'en croyais pas mes oreilles !

« Mais, saprelotte, Helena, télégraphiez à Sir Archibald !

– Il ne m'enverrait pas une *guinée*, pas un *shilling* !

– Il vous laisse sans argent !…

– Toujours ! Oh ! vous devez comprendre que je commence à en avoir assez. N'est-il pas vrai ?…

– Je ne comprends rien, Helena, absolument rien !

– Parce que vous n'avez pas l'habitude du monde, Rudy !… Les princes ! Les princesses… les grands de la terre n'ont pas besoin d'argent… Vous ne les voyez jamais payer. Cela regarde quelque domestique, *butler* ou autre… Pour moi, c'est Fathi qui règle toutes mes notes… Oh ! Sir Archibald est le plus généreux des hommes !… Je peux m'offrir toutes les fantaisies « except »

celle d'avoir six pence dans ma petite bourse !… Je ne pourrais donner un penny à un pauvre ! C'est Fathi qui le donne pour moi !…

– Eh bien, tapez Fathi !…

– *Silly !* Fathi est incorruptible !… Fathi ne connaît que sa consigne. Il doit tout régler, mais défense de me donner de l'argent de poche… Et défense de régler les petites dettes contractées pour l'argent prêté de la main à la main !

– Écoutez, c'est inimaginable ! Vous avez dû faire de grosses bêtises…

– Je m'ennuierais tant si je ne faisais pas de grosses bêtises, petit chéri !

– Sir Archibald, en agissant de la sorte, a voulu vous garantir contre le jeu…

– Peut-être, *darling*. Mais, pour cela, ou pour autre chose, que deviendrons-nous tous les deux ? *Nous allons avoir besoin de Fathi tout le temps, derrière nous, pour l'addition !*

Combien c'est triste, j'avais pensé que nous ferions des promenades tous les deux, dans les environs, comme des amoureux, des simples *lovers* au village, sur le penchant de la colline. Mais avec l'homme et son turban, nous serions tout à fait ridicules ! Et je dois tant à mon chauffeur… j'ai envie de pleurer, *darling !* »

À ce moment, Fathi fit son entrée, se courba jusqu'à terre et tendit un coffret dans lequel Helena déposa son collier, ses bracelets, tous ses bijoux, même ceux qui se trouvaient sur sa robe et que Mary décousait d'un coup de ciseaux, tandis que le gros Hindou les comptait méticuleusement. Puis ce fut le

diadème. Fathi referma le coffret et s’en alla, satisfait, après s’être courbé à nouveau avec les manifestations du plus grand respect.

J’avais remarqué qu’Helena n’avait pas de bagues. J’avais pensé à une coquetterie de plus, car ses mains nues étaient fort belles. Elle m’expliqua qu’Archibald avait consenti à ce qu’on lui laissât ses bagues et quelques anneaux de bras sans valeur excessive. Tout cela est parti, liquidé par elle, en quelques jours. Le jeu avait tout pris. Moi j’écoutais tout cela, dans un abrutissement parfait, pensant tout le temps à mes cent mille francs :

« Écoute, petit chéri, console-toi, *cheer up !* nous irons nous promener avec Fathi ! Prends ton tabac, tu fumeras une cigarette. »

IV

En ce qui la concernait, elle paraissait tout à fait consolée quand elle me rejoignit pour le dîner intime dans le petit salon où Fathi lui-même nous servit. Elle était nue sous un pyjama vert d'eau que nouait, très lâchement, une large ceinture orange.

Elle nous eut vite débarrassés de Fathi. Elle paraissait inquiète de mes réponses brèves et de la méchanceté de mon regard, aussi de mon peu d'appétit.

« *Deary,* je vois que vous n'êtes pas content. *Why ?* C'est moi qui devrais. Je vous avais dit de ne pas jouer !... »

Je fis un gros effort :

« Helena, cette fantasmagorie doit prendre fin... Je regrette qu'elle finisse si tôt, voilà tout ! Je vous dois de trop belles heures pour que vous doutiez que j'en garderai – et pour moi seul – l'ineffaçable souvenir... Helena, je vais partir ce soir... Arrangez-vous, avec Mary... Vendez-lui une de vos robes !... Vous mettrez le comble à vos bontés en me procurant vingt-cinq louis... »

Elle se retourna vers moi, brusquement, et me prit la tête entre ses doigts crispés :

« C'est vrai, *darling,* tu veux me quitter parce que je suis pauvre ?

– Je vais vous quitter pour ne pas devenir fou ! Vous ne vous rendez pas compte une seconde de la situation dans laquelle m'a placé Durin !... Et je sais que mon séjour ici ne fait que la compliquer... Helena, j'entrevois un abîme. S'il en est temps encore, Helena, chère Helena, laissez-moi en sortir !...

– Mais vous ne pensez qu'à vous ! Que vais-je devenir toute seule ? Je vous aime tant, cher, cher Rudy !... *I love you so much !...* Et qu'est-ce que dira Sir Archibald quand il saura que vous m'avez quittée si tôt ?... Je lui ai écrit que vous étiez heureusement arrivé et que vous consentiez... à être... comment on dit en Italie ?... *sigisbée ?...* enfin, mon flirt jusqu'à son retour ! Il a la plus grande confiance en vous, *darling !...* Naturellement, avant son retour, vous seriez parti, car, lui aussi, il verrait le mensonge de votre visage. Songez que nous avons passé six semaines ensemble... et puis il faut que vous plaidiez pour ce pauvre Durin !... Mais nous avons le temps ! Pourquoi précipiter les choses ?... Vous êtes vraiment tragique, cher... *Why ?* Tout s'arrange dans la vie, je vous assure !... Pour les robes, il ne faut pas y penser... vous ne connaissez rien du monde. Oh ! je vous dis, vous êtes un enfant, juste un simple baby !... Elles sont déjà toutes vendues... C'est une affaire faite depuis longtemps avec Mary et Fathi... Je ne puis, moi, Lady Skarlett, porter une robe plus de deux fois... *Now, I couldn't,* alors, j'en ai fait de l'argent... tout de suite... J'ai déjà même touché sur les robes de la saison prochaine... Mary est très bonne... mais elle ne peut faire plus. Je vous dis que je suis dans la dernière des misères, la reine des *paupers* (mendiants), ajouta-t-elle en riant de toutes ses dents éclatantes. Je suis *cassée*. Vous n'aurez pas le cœur, Rudy, de quitter une petite femme aussi misérable !... »

Et, câline comme une chatte d'appartement, cette lionne me mettait ses petites pattes redoutables sur la bouche pour m'empêcher de répondre, me baisait les paupières, me frôlait de toute sa chair odorante.

Du coin de sa serviette trempée dans le champagne, elle chassait encore l'image de l'autre et c'était moi, bien moi, qui roulais, pantelant, sur sa gorge d'airain brûlant. Inutile de dire que les jeux les plus sérieux succédèrent à ces menues tendresses.

Le cerveau vide, anéanti, je gisais entre ses bras comme une bête morte. Elle put croire que je dormais. Mensonge ! Entre mes cils mi-clos, je l'observais. Elle avait à nouveau ce regard dur, froid comme l'acier, ce regard brutal de ceux qui se préparent au combat, qui rassemblent avant de les extérioriser toutes les facultés dont ils espèrent la victoire, ce regard que je lui avais vu à plusieurs reprises, quand je l'avais retrouvée, après nos premières heures d'amour, dans l'auto qui nous conduisait à Rouen.

Elle vit tout à coup que je ne dormais pas… Elle se pencha sur moi, brusquement :

« Ah ! tu me regardes ?… Tu te demandes à quoi je pense ! Rudy, je vais te le dire !… toi aussi, tu vas me connaître sous mon vrai visage ! *Look here !* J'ai bien réfléchi depuis hier, depuis cette nuit ! La vie avec toi me plairait… La vie dont j'ai un tel dégoût que je me vautre sur elle comme sur un tapis de luxure dans une boîte à plaisir !… Et s'il n'y avait que le dégoût, mais il y a aussi l'ennui. *I am sick of it all,* je suis malade de tout ! Avec toi, je ne m'ennuierais pas. Tu es si jeune… et joli vraiment… et si bêta ! Durin t'a tenu par le bout du nez, il t'a eu sur un crochet… mais je t'apprendrai, et si tu veux, *nous aurons Durin, tous les deux !…*

– Oh ! fis-je en me redressant, car la conversation prenait un tour qui commençait à m'intéresser énormément…

– Tu dis, oh ? Quoi ?… Tu sais que c'est une dernière partie que celle que je vais te proposer là contre l'illustre Mister Flow. Tâte bien ton cœur. Te sens-tu de taille ?… »

Elle avait perdu son babil enfantin. Ses étranges formules, ses discours étaient directs et dans un français qui oubliait de se parer d'idiotismes étrangers.

« Dame ! Je ne sais pas. » Elle repartit à rire, puis, redevenant sérieuse : « Au fait, tu as raison d'hésiter ; peut-être vaut-il mieux que tu repartes et que tu ne penses plus à moi ; j'attendrai une autre occasion, voilà tout !

– Laquelle ?…

– L'occasion de tout quitter.

– Vous voulez quitter le baronnet ?… Et cette réputation dont vous vous dites si jalouse… votre situation dans le monde, vous n'y avez pas pensé, Helena ?

– Je ne pense qu'à cela depuis deux ans !… Mon petit, tu te demandes quelle est cette énigme ?… Sais-tu quel âge a le baronnet ?

– Non !

– Soixante ans ! Et notre vie intime, une chose dont on ne peut se douter. Mais cela ne regarde que nous. Et puis, ce n'est pas de quitter le baronnet qui m'inquiète…

– Alors ?…

– C'est de quitter Durin ! Durin ne me lâchera pas comme cela. Elle est là, la partie à jouer… et peut-être à perdre !…

– Vous me stupéfiez… En attendant, il est en prison !…

– Oh ! s'il voulait s'échapper, il n'y serait plus demain ! Tu as cru me révéler le célèbre Mister Flow ; je le connaissais avant toi, mon pauvre petit…

– Vous saviez qui il était ?

– Tu penses ! En prison, Mister Flow, mais il y a été dix fois et dix fois il s'est envolé !… Les gardiens deviennent ses complices sans le savoir… et peut-être en le sachant. N'a-t-il pas su faire de son avocat son complice ! Jeux pour lui que tout cela ! Seulement, Durin ne s'échappera pas. Il ne commettra pas cette faute. Durin est un pauvre niais de domestique, bien dévoué à son maître et qui, dans un mouvement d'égarement, a chipé une épingle de cravate pour l'offrir à sa maîtresse. Car Durin me trompe. Je ne le lui reproche pas, sois-en bien assuré…

– Vous craignez qu'il ne dise tout au baronnet ?…

– Enfant ! tu déraisonnes : si tu crois qu'il a été le valet de chambre de Sir Archibald pendant deux ans pour le plaisir de venir lui dire : « Vous savez, je couche avec votre femme ! »

Elle essuya son front en sueur : « Tu vas comprendre, mon chéri, tu vas comprendre ! Je te dis que tu vas tout savoir. Si tu me trahis, toi, tant pis !… Je suis vraiment lasse de tout ! Il me faut une autre vie dans un autre coin du monde… Quelque chose de tout à fait nouveau, ou la mort… oui, la mort… après une nuit d'amour avec toi, cher Rudy !… »

Elle m'étreignit à me faire crier de douleur. Elle commençait à m'épouvanter avec ses idées de suicide. Elle m'en avait assez dit pour que je la crusse aussi profondément enlisée que moi dans la vase où m'avait poussé l'ahurissante machination de Durin. Mais je ne voulais pas mourir, moi !… Je ne trouvais pas que ce fût une solution à envisager. Pas le moins du monde ! À part moi, j'en revenais toujours là : j'ai fait la commission de Durin, je n'ai plus qu'à m'en aller et à ne rien dire !… Possible ! mais je ne m'en allais pas !… Ces bras qui me tenaient prisonnier, je n'essayais pas de les détacher.

L'exaltation de cette femme arrivait à son paroxysme et ce fut dans une sorte de délire qu'elle me jeta tout son programme qui tenait en peu de mots :

« Je brûle la politesse à Fathi avec mes bijoux et il y en a pour des millions. Ils sont à moi ! Le baronnet me les a donnés. J'ai le droit d'en faire ce que je veux. Je les vends et nous allons sous des noms tout neufs faire de l'élevage en Argentine… Nous achetons une province, loin, derrière le Rio-Negro. Comme tant d'autres qui ne voulaient plus du Vieux monde !… Le baronnet fera prononcer le divorce et nous nous marierons, Rudy !… Je veux que tu dises oui tout de suite, ou non !

– Oui », jetai-je. Dame ! ce programme était simple et m'allait comme un gant. Je trouvais même que c'était trop beau. Trop beau, en effet, car il y avait un « mais ».

« Oui, mais il y a Durin…Il faudra bien nous cacher, tu sais, petit chéri, pour que Durin ne nous trouve pas !…

– La Guyane est là pour un coup, fis-je… Vous n'avez qu'à le dénoncer !…

– Fou ! Vous êtes fou ! ou vous ne voulez pas comprendre !… Rudy, je suis la complice de Durin !… » Elle aussi !… Je me redressai et, la regardant bien en face :

« Si vous êtes sa complice comme moi, cela pourrait peut-être encore s'arranger !…

– Je suis sa complice depuis toujours !… avoua-t-elle sur un air assez sinistre… Je suis sa complice depuis qu'il y a un illustre Mister Flow !…

– Vous, Lady Helena !…

– Plus bas, je vous en prie !... C'est lui qui a fait mon mariage avec Sir Archibald. Oui, il y a trois ans, aux Indes !... Archibald croyait qu'il était mon frère !... C'était mon amant !...

« Tu vois, je me perds avec toi, mais tu as l'air si bon, si jeune, si bêta, j'ai confiance !... Je t'aime et je te dis tout ! Quand je me suis mariée au baronnet, j'avais vingt-deux ans... Depuis cinq ans, Mister Flow était mon amant et *j'avais partagé toutes ses aventures !* Quelquefois, dans les galas costumés, on peut me voir en rat d'hôtel... un petit costume de soie noire qui rend tous les hommes fous... et cela me rappelle des heures... des heures bien curieuses... Dans ce temps-là, je ne m'ennuyais pas... Oh ! Mister Flow m'avait fait aimer le métier !... C'est très amusant, si tu savais ! Maintenant encore, quand je suis sans argent, j'ai des envies folles de sortir la nuit dans les corridors... Mais maintenant je risque trop et Durin ne me le pardonnerait jamais. Il a eu trop de mal à faire de moi une très respectable lady ! »

Je l'écoutais bouche bée. J'ai entendu bien des histoires au palais. Je croyais y avoir appris à ne plus m'étonner de rien dans le genre. Nous avons eu quelques révélations retentissantes sur les dessous mondains. La pègre dorée pouvait s'y payer cent mille francs des avocats qui la saluaient bien bas. Le public se retenait d'applaudir. La pince monseigneur et le pied-de-biche se trouvaient à l'honneur, maniés qu'ils avaient été par des mains gantées chez le bon faiseur. Tout de même, l'histoire de Lady Helena me coupait le souffle !

Elle se prétend Roumaine, d'une excellente famille, qui lui a donné une éducation parfaite... Littérature, art, danse, musique, et un don exceptionnel pour les langues. Ses parents la destinaient à un diplomate qui a fait parler de lui dernièrement à la Société des Nations, très riche, mais peu séduisant pour une enfant pleine d'inspiration. Dans un bal, au Casino de Constantza, elle connut un jeune Anglais qui voyageait pour son plaisir et qui avait fait ses études à Cambridge. Vingt-deux ans,

amusant, bon danseur, bonne raquette. Elle l'aima. Elle déclara à ses parents qu'elle n'épouserait que lui. C'était Durin. Alors, il portait son véritable nom. Elle ne me dit point lequel. Les parents prirent des renseignements. Le jeune homme, qui recevait une pension d'une façon assez mystérieuse, avait brusquement quitté Cambridge dans des conditions qui restaient obscures. Au fait, depuis qu'il avait passé le détroit, il ne vivait que d'expédients et de larcins. Doué de l'imagination la plus vive, il réalisait avec une chance jamais troublée un rêve d'extravagantes aventures qui séduisit singulièrement Helena à laquelle il avoua tout, se posant en héros au-dessus des lois qui n'ont été inventées que pour la protection des imbéciles.

Helena avait eu une scène terrible avec ses parents. On l'avait conduite dans la montagne et claustrée chez des paysans. C'est là que Doug (diminutif de Douglas) vint la chercher, la voler !... Elle était prête à le suivre au bout du monde. Elle devint sa chose, sa maîtresse, son élève !...

Helena semblait avoir conservé de ces premières années un souvenir plein d'ivresse. Leur audace était sans bornes et leurs mensonges joyeux. Leurs plus belles nuits d'amour étaient des nuits de cambriole dans les palaces ou sur les paquebots, car ils menaient une vie des plus luxueuses, puisant avec autant de grâce que de sûreté dans les richesses accumulées par le labeur des autres. Cette existence, comme on pense bien, n'était point sans danger, mais l'imminente catastrophe ajoutait un piment au plat de leur quotidienne aventure. Ils avaient changé dix fois de nom, de personnages, n'ayant qu'à se baisser pour ramasser papiers et passeports à leur convenance.

Ils s'étaient fait prendre plusieurs fois, mais ils « s'en sortaient » toujours. La beauté d'Helena, unie à l'astuce et à l'adresse de Doug, avait tôt fait de les libérer de toutes les chaînes, de leur ouvrir toutes les portes. Cependant, il leur devenait bien difficile de travailler ensemble. Pour dépister la police, ils durent se séparer. Ils exercèrent leurs petits talents

chacun de son côté. Et ils se retrouvaient le plus honnêtement du monde pour épuiser leurs bénéfices qu'ils mettaient en commun. Avec quelle joie ils se faisaient l'étalage du résultat ! de leurs travaux ! Et c'était à qui se raconterait la plus belle histoire. Charmante émulation ! Un jour, Doug avait été si content de son élève qu'il lui avait commandé à Londres une trousse de cambrioleur de haut luxe... C'était le fameux sac ! Ainsi, j'appris que le sac que j'avais apporté à Helena n'était pas celui de Durin, mais son bien à elle ! « Je l'ai revu avec plaisir, me dit-elle ; je craignais qu'il ne lui arrivât malheur dans cette stupide affaire. Vous m'avez été sympathique tout de suite quand je vous ai vu avec mon sac, mon sac qui vous a tant ennuyé, petit ami ! »

Je crois qu'il est tout à fait inutile de perdre mon encre à décrire ma psychologie pendant qu'Helena, les yeux brillants du feu de ses chers souvenirs, et heureuse de pouvoir s'épancher au sein de son bon Rudy, me faisait revivre les heures enchantées de son premier amour et de ses premiers travaux. Je me demandais si c'était elle qui était inconsciente ; j'hésitais maintenant à m'étonner, sinon de moi-même. Je ne savais plus où était la règle. La règle de quoi ? La règle de vie ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Il nous est resté une locution de la guerre : *le système D...* et une autre : *ne pas s'en faire !...* Bigre ! on va loin avec ces deux locutions-là !... Oui, on devient lady ou Durin... Ou l'on sauve Verdun !...

Mais pourquoi Durin était-il Durin tandis qu'Helena était lady ? Je n'allais pas tarder à l'apprendre. Vous allez voir que tout s'enchaîne, mais autant Helena s'était étendue avec joie sur les temps heureux où elle parcourait le monde comme un petit rat d'hôtel, autant elle mit de précision et de sécheresse à me narrer sa dernière et pourtant glorieuse aventure. Doug s'étant aperçu, un jour, qu'Helena était devenue d'une surprenante beauté, conçut qu'avec une associée aussi rare il y avait mieux à faire que d'ouvrir des tiroirs ou de courir les couloirs d'hôtel, la nuit. Il rêve d'un coup énorme qui rétablirait définitivement leur fortune à tous les deux : faire faire à Helena un mariage

féerique, et, le mari disparu (de sa belle mort ou autre), prendre sa place.

En attendant, il devient le frère d'Helena et commence ses opérations aux Indes. Il avait pensé d'abord à un maharadjah. Mais l'affaire se compliquait de plusieurs ménages et aussi de diplomatie. C'est dans les salons de Bombay qu'ils furent présentés à un gouverneur célèbre par ses derniers services rendus à l'Empire, aux moments des troubles, dans les provinces voisines de l'Afghanistan. Ici, Sir Archibald Skarlett entre en scène. Personnage très austère, très presbytérien et très cruel. Il en avait donné d'horribles preuves lors des dernières répressions. Tout de suite, il devint amoureux fou d'Helena. Et il l'épousa en dépit de tout ce que put lui dire son frère cadet, Sir Philip.

Malgré toutes les précautions prises par Doug, Sir Philip soupçonnait fort le frère d'Helena d'être autre chose que son frère. Aux premiers mots qu'il en dit à son aîné, il y eut rupture entre Archibald et Philip. Sir Archibald ne pouvait imaginer, en vérité, qu'il était la prise de deux malfaiteurs, car Helena ne faisait rien pour le séduire. Ce mariage, dit-elle, lui répugnait. Sir Archibald lui faisait peur ! Enfin, elle ne pouvait se faire à cette idée que son cher Doug la poussât dans le lit d'un autre !…

« – Laisse donc, me dit Doug, ton mari est phtisique… Il n'en a pas pour trois ans !… Trois ans, c'est bien vite passé !… »

« Trois ans avec un vieillard phtisique, cruel, presbytérien et sadique ! Voilà l'enfer qui s'ouvrait devant moi !

« Doug ne se laissa point toucher. Il fut terrible.

« Et je laissai s'accomplir cette horreur !… Passons !… Archibald était fou de moi. Pour un sourire, il me couvrait de pierreries. J'avais à ma disposition toutes les sommes que je voulais ! Doug en abusa. Mon mari apprit que les trois quarts de

ce qu'il me donnait passait à mon frère. Alors, il me défendit de le revoir et il inventa Fathi. Vous comprenez, maintenant, pourquoi Lady Helena, fabuleusement riche, ne peut faire un banco de deux mille louis si elle n'a pas le duc de Wister derrière elle ou son cher petit Rudy pour lui avancer cent mille francs ! »

Doug, patient, redevint Mister Flow. Il fit encore quelques bons coups en attendant que Sir Archibald se décidât à trépasser. Mais on ne sait par quel miracle, la santé du baronnet s'améliora, surtout quand il eut quitté les Indes pour l'Europe. Un séjour en Italie lui fit le plus grand bien. Mister Flow, inquiet pour sa combinaison, décida de venir surveiller ses affaires de plus près. C'est à ce moment que Sir Archibald fait connaissance de Mr. Prim dont il ne peut bientôt plus se passer. Celui-ci, cependant, se voit dans la nécessité de fausser compagnie au baronnet et à la séduisante Helena, car des affaires urgentes l'appellent en Amérique. Avant de partir, il rend à son ami un dernier service. Il fait entrer chez lui, sous son exceptionnelle recommandation, la perle des valets de chambre, le nommé Durin, qui le servira très fidèlement pendant deux ans.

Si Durin est dans la place, c'est que Mister Flow trouve que Sir Archibald est bien long à mourir… Un cri d'Helena : « Tu comprends, petit chéri, un assassinat, jamais !… »

Elle parle sérieusement. Tant mieux, me voilà rassuré… Cette femme n'a jamais assassiné personne. C'est déjà quelque chose, à notre époque, et pour quelqu'un qui n'appartient pas à la classe moyenne.

Et voilà ! Il ne s'agit plus maintenant que de savoir si je vais partir avec cette femme et les quelques millions que représentent ses bijoux. Elle m'explique très nettement comment les choses vont se passer :

« Me sauver, moi, avec les bijoux, il n'y faut pas penser. Cela est impossible, assurément ! Nous aurions Fathi dans le dos

tout de suite. Et puis, je serais signalée... Sir Archibald accourrait... et Durin nous donnerait de ses nouvelles, je te prie de le croire !... Non... Il faut que je reste insoupçonnable... et toi aussi, naturellement, pendant que nous préparons tranquillement notre petit voyage...

– Insoupçonnable de quoi ?

– D’avoir fait le coup !

– Quel coup ?

– Rudy, vous ne comprendrez jamais rien ! Vous avez tant d’innocence, mon chéri... Écoutez : une nuit, vous cambriolez Fathi !... Puis tu pars, petit chéri !... Je te rejoins un peu plus tard ! »

Je bondis : je cambriole Fathi, moi ?... Mais je ne sais pas cambrioler, moi !... « Oh ! je vous l’apprendrai, *darling !...* »

V

Je sais ! Je sais ! Cambrioler dans ces conditions-là, ce n'est pas voler ! Oh ! elle me l'a assez dit ! C'est même le contraire d'un vol !… Pensez, je rapporte à sa propriétaire une fortune dont elle a légalement le droit de disposer. Simple question de déplacement. Je déplace des bijoux pour éviter à une noble dame de se déranger. Simple politesse. Évidemment, je ne mérite pas un prix Montyon, mais je ne risque tout de même pas les galères !… Helena ne comprend pas mon hésitation et elle a des arguments d'une solidité à toute épreuve, je ne le conteste pas.

Mais enfin, il y a des gestes auxquels je ne me ferai jamais ! Enfoncer une porte ! faire sauter une serrure ! Enfin, je ne me vois pas la pince monseigneur en main !

« *Darling,* m'a-t-elle dit, vous réfléchirez. Je vous jure que cela en vaut la peine ! »

Cela aussi, je le sais !… Et voilà justement toute la raison de ma fièvre…

Cette nuit j'étais revenu seul dans ma chambre et je n'avais même pas le courage de me déshabiller. Dans un fauteuil, devant la fenêtre ouverte, je rêvais tout éveillé. Tantôt, je me voyais galopant dans la pampa, vêtu d'un magnifique costume de cow-boy, les jambes gainées de *chaparals* en peau de mouton, comme on en voit au cinéma ; tout m'appartenait jusqu'à l'horizon, les terres, les troupeaux innombrables, les *baizaudas* (c'est bien ainsi que l'on dit, du côté de Rio-Negro, je crois), un peuple d'esclaves était à moi ! Helena galopait à mes côtés, élégamment bottée de cuir fauve, un feutre sur l'oreille, plus belle et plus désirable que jamais. Le soir, une hacienda aux fraîches galeries, aux piliers fleuris, nous accueillait avec tout le confort moderne, cependant que les intendants saluaient jusqu'à terre…

Mais tantôt, je me retrouvais dans un couloir d'hôtel, guettant le moment propice d'utiliser certains ustensiles spéciaux que je dissimulais autant que possible dans les poches intérieures de mon pardessus… Soudain, l'alarme était donnée… De nombreux domestiques se précipitaient et l'on me ramenait à Paris entre deux gendarmes. Je passais en cours d'assises, à côté de Mister Flow, que Moro-Giafferi faisait acquitter avec félicitations du jury, tandis que je prenais le chemin de l'île de Ré (je pense beaucoup à cette île depuis quelque temps)… Des bêtises, des niaiseries ! Helena a raison. Je ne suis pas encore un homme. J'ai de vagues désirs, de vagues colères, de vagues indignations. Ma misère fait de moi un bolcheviste à la mie de pain et quand, par un hasard inespéré et cependant logique à mon âge (le hasard de l'amour !) la fortune vient me forcer la main, j'ai envie de prendre mes jambes à mon cou !

Fuis !… Et d'abord, le peux-tu ? Mieux que Durin, Helena te tient, maintenant ! Rappelle-toi son regard quand elle t'a dit : « Vous réfléchirez, *darling !* » Crois-tu donc qu'elle va te laisser partir avec son plus aimable *good bye* après qu'elle a joué devant toi son va-tout ? Car elle est brave, elle ! Elle s'est livrée tout entière. Ce n'est pas seulement son corps qu'elle t'a donné, c'est sa vie ! Tu peux la dénoncer à Archibald : preuve qu'elle t'aime !… Et elle a trahi Durin pour toi ! Tu connais maintenant son secret. Oui, très cher, tu peux réfléchir !… *Vous êtes bien accrochés tous les deux !…* T'en plaindras-tu ? N'était-ce pas ce que tu voulais ? Et qu'est-ce qu'elle te demande en échange de la fortune qu'elle t'apporte ? Que tu veuilles bien te déranger pour la prendre… Et c'est cela qui te chiffonne !…

Ah ! si Lady Helena avait bien voulu se déranger elle-même ! Mais le programme ne le comporte pas. Et comme elle est pleine de pitié pour toi, elle te l'a prouvé tout de suite, en t'expliquant comment l'affaire se présente.

Faisant suite à l'appartement d'Helena, il y a une chambre qu'on a louée en même temps et qui, le verrou tiré, communique avec cet appartement. C'est là que dort Fathi, près du trésor enfermé dans un petit coffre-fort comme on en voit souvent dans les palaces et qui est scellé, au fond d'un placard, dans le mur. Contre ce placard, l'Hindou, qui ne dort jamais dans un lit, a établi sa couche : un tapis, un coussin. La porte communiquant avec l'appartement reste ouverte toute la nuit. Au moindre appel, Fathi doit accourir. Mary couche dans les chambres de domestiques.

Helena appellera. Elle sera malade, très malade. Fathi accourra et elle ne le lâchera plus. Elle en fait son affaire. Pendant ce temps-là, moi, j'opère. Avec, comme port de refuge et d'observation, le lavabo dans le corridor, en face de la chambre de Fathi.

Pour le reste, Helena s'en charge. Tout sera réglé la nuit même, l'affaire ayant été traitée à l'avance avec un certain courtier en bijoux qui travaille beaucoup au palace et dont la chambre est dans l'aile de l'hôtel habitée par Helena. Qu'est-ce qu'il risque ? Il recevra les bijoux de la main même de la propriétaire. Il donnera les chèques. Affaire correcte, avec reçu. Et le coffret aura quitté l'hôtel avant le jour.

Comme tout cela est simple !... Eh bien, non !... Moi, je trouve que tout cela est effroyablement compliqué ! Peut-être que si j'étais « de la partie », je trouverais que c'est l'enfance de l'art et qu'il n'est point de coup plus classique... Mais je ne suis point de la partie ! Je n'ose pas dire que je le regrette, car enfin, n'oublions pas qu'il ne s'agit pas d'un vol ! mais ça en a trop l'air, vraiment, ça en a trop l'air !

Seigneur Dieu, que ces nuits d'août sont chaudes !... Ma fenêtre est grande ouverte et pas un souffle ne vient de la mer. Des nuages bas nous ont mis toute la journée sur la tête une calotte de plomb. J'ai la gorge en feu. Je n'ai pas encore quitté

mon smoking, ni ma figure d'apparat. Il faut qu'elle soit solide, ma figure, pour ne pas couler par cette température. Décidément, la fourniture de Victor est de premier choix !... Un coup de brosse sur les cheveux, le pinceau sur ma cicatrice... et je sors. Il faut que je marche. Il faut que je réfléchisse... Non ! Il faut que je boive !... Le casino, une fournaise : le jeu aux enfers. Et des femmes, des femmes qui ont remplacé les robes par des bijoux... des femmes nues, les mains pleines d'or !... Et moi, « pas un jeton de vingt francs » ! Quelle situation dans un milieu pareil, quatre jours avant le Grand Prix. C'est insupportable ! C'est injuste ! Helena a raison !

J'ai encore quelque monnaie dans ma poche. Je fuis vers le bar où Harry m'accroche naturellement... Et nous buvons !...

Invasion des I.B.F. Très excités ces chers *Blue-Bottle-Flies*. On joue des tournées au *poker dice*... Toutes les soucoupes pour moi : *Damn it all !* Comme dit Harry : « Après les gin-fizz et un certain cocktail au rhum blanc qui vous embrase la gorge, on éprouve le besoin de se rafraîchir la gorge, avec du champagne à dix louis la bouteille. »

Je compte sur un petit avantage de la fortune pour me débarrasser d'un coup de mes encombrantes soucoupes. Mais j'ai devant moi des piles à construire un temple, le temple de l'I.B.F., et je continue à en faire tous les frais. Sortez donc de votre hôtel pour prendre une citronnade ! *Goodnesse Goshness, Mrs. Agnès !* comme dit le nègre du jazz ! Un billet de mille ne suffirait pas à régler mon addition !

En vérité, les « petites mouches bleues » ne se seront jamais tant amusées. Harry me décoche une tape formidable dans le dos. Je vais toucher la barre du menton : *Membors bumping their chins on the bar rail*... sont suspendus pour dix jours. Il me faut encore racheter cette pénalité par deux autres bouteilles. Au point où j'en suis ! Mais je réplique à Harry que les claques dans le dos « doivent être données avec une certaine

douceur, passé six verres » suivant le règlement. On me donne raison. Deux bouteilles pour Harry. *Cherry oh !*

Le *poker dice* roule et Harry me passe encore ces bouteilles-là… *Hell !*

Tous me quittent après une solennelle et très solide distribution de poignées de main et avec une encourageante promesse de me proposer pour le comité, à la prochaine vacance. On va peut-être me nommer *tsé-tsé fly !* Quel honneur ! Je remercie en déclarant que tout s'est passé de façon à me donner la plus entière satisfaction…

Je vais au fond de mes poches… Il me reste en tout et pour tout trois francs soixante-quinze…

« Cela arrive ici ! me dit le barman… Que Monsieur ne se préoccupe pas ! (Il a dû me voir avec Lady Helena.) Je prends la petite chose à mon compte ! »

Je file après un geste de condescendance. Moi aussi, j'ai des dettes, maintenant. Je dois dans les quatre-vingts louis à un garçon de café. Si Helena n'est pas satisfaite de son élève !

Je me trouve devant sa porte sans que je puisse dire exactement comment cela m'est arrivé. Elle m'ouvre tout de suite. Elle non plus ne dormait pas. « Je vous attendais, dit-elle, je vous ai entendu ressortir ! » Elle n'a pas besoin de me demander d'où je viens ! la brique cuite de Mr. Prim a dû passer au rouge flammé des poteries de Vallauris. J'éprouve quelques difficultés à former mes mots.

Elle me regarde et se met à rire : « *Well,* petit chéri *darling,* voilà tout à fait comme je vous désire pour parler d'affaires sérieuses… Vous êtes maintenant "le cran supérieur" ! »

Je l'assieds : « Helena, je voudrais savoir… vous permettez que je vous demande… je voudrais savoir ce qui… arriverait si Fathi revenait dans… dans sa chambre… quand… quand je serai en train de faire… de faire la chose, *yes !…* »

– Mais, petit chéri, il vous « entrerait dedans » ! Mais moi j'accourrais tout de suite et je demanderais grâce pour cet excellent Mr. Prim en lui expliquant que vous avez fait cela sur mes ordres. Et j'ajouterais, très certainement : « Assez, Fathi ! *no* scandale ! »

– Vous ajouteriez : « Pas de scandale !… » C'est, en effet, assez… logique, en somme !…

– Très logique… Fathi, qui aurait les bijoux, ne ferait aucun scandale, assurément !…

– Assurément !…

– Seulement, il avertirait Sir Archibald et, de ce jour, Mr. Prim cesserait d'être l'ami de Sir Archibald !

– Ceci est aussi assez… logique…

– N'est-ce pas, en vérité…

– En vérité ! maintenant, chère Helena, je voulais encore savoir… ce qui arriverait si j'étais surpris… autour de la serrure… dans le corridor…

– Là, il y aurait scandale, mais on l'étoufferait très facilement, n'est-ce pas ? Je veille derrière ma porte, j'ouvre… et je raconte tout : « Vous êtes un ami très dévoué qui a eu pitié de moi parce que mon mari me laisse *penny less,* sans argent et que vous avez obéi à moi pour que je puisse disposer de mes bijoux qui sont à moi et non à Fathi, je pense ! Aussitôt, l'affaire

est arrangée avec le directeur, qui est très gentil… et qui ne tient pas non plus au scandale… » Comment trouvez-vous cela ?…

– Je trouve cela assez logique, encore !…

– Et n'oubliez pas, petit chéri *darling,* que s'il y a un petit ennui, ce n'est pas vous qui en souffrirez… mais ce pauvre Mr. Prim !… *Poor, poor Mr. Prim !*

– Je vous promets de ne pas l'oublier. J'y penserai tout le temps !…

– Y a-t-il vraiment quelque chose de plus « mou » que cette affaire, je vous le demande ?

– Je me le demande ! » Je me le demande avec attendrissement… et c'est encore les larmes aux yeux que je dis à Helena : « Chère Helena, je crois que demain les choses iront bien ainsi…

– J'en suis sûre ! » réplique-t-elle… Sur quoi, elle me prie, très gentiment, d'aller dormir chez moi, pour la décence… » J'obéis. Je veux toujours lui obéir. Cette femme est pleine d'idées. Que ferais-je au monde si je n'avais pas rencontré cette femme-là ? Elle pense à tout !… On peut la questionner, elle a réponse à tout !… Chère Helena !… » Je suis tombé sur mon lit, tout habillé. Je me suis réveillé à midi. Alors je me suis vraiment déshabillé pour connaître la fraîcheur des draps. Et j'ai dormi jusqu'à cinq heures !… C'est avec un violent mal de tête que je me retrouvai sur pied, mais, une heure après, la douche aidant, je me retrouvai en forme et dans un état d'esprit résolu à ne pas trop m'embarrasser des contingences. Le souvenir des quatre-vingt louis que je devais au barman fut loin de m'être désagréable. C'est tout juste s'il ne me remplit point d'admiration pour moi-même. Ma foi, je puis bien le dire : j'étais fier de moi ! Parti d'un si beau pas, ce fut, pour la première fois, sans trop d'effroi que j'entrevis au bout de ma

route la caverne dont cette chère Helena se préparait à me faire les honneurs. Et je suis sûr que l'on me pardonnera ma pusillanimité passée en considérant les sacrifices moraux auxquels, pour rester à la hauteur des événements, je devais consentir. Ce qui se préparait n'était qu'une comédie, mais combien d'autres, si décidés qu'ils fussent à sortir de leur médiocrité, se fussent enfuis devant les accessoires !... J'en reviens toujours à cette pince monseigneur ! Eh ! mon Dieu oui !... Il y a comme cela certains préjugés, dont on a, je vous assure, le plus grand mal à se défaire, pour peu que l'on ait été élevé en province, par une mère pratiquante, par un père marguillier et qu'on ait passé son bachot sous les auspices d'un bien honorable ecclésiastique, professeur d'une philosophie à la mode du temps de M. Janet...

Vraiment, pour secouer tout cela avec la poussière de ses escarpins (c'était un jeudi et mon bracelet-montre acheté à Rouen marquait 7 h 25), il ne fallait pas, comme on dit, « manquer de caractère », enfin d'une certaine force d'âme. Lady Helena m'avait révélé à moi-même ! Il avait suffi pour cela qu'elle me donnât sur ma situation les éclaircissements que je lui demandais et qui m'avaient, autant qu'il m'était possible de me le rappeler, séduit par leur logique.

Je ne vous décrirai point la robe dans laquelle je la trouvai, bien qu'elle fût d'une fraîcheur et d'un luxe éblouissants. Nous touchons à des événements trop graves pour que je m'attarde maintenant à de pareils détails. Helena avait été aux courses où un book lui avait fait l'aumône de l'inscrire pour un pari de cinq cents louis qu'elle avait perdu et elle revenait du polo. Elle me dit : « Allez enlever votre *tuxedo* et revenez me trouver. Je vous donne dix minutes ! »

Et comme je la regardais, sans comprendre : « Vous dormez encore peut-être, *darling !* Allez donc ! *Go on ! »* et elle appela Mary pour qu'elle la débarrassât de sa toilette. Je la retrouvai en tailleur, la tête enfouie dans une toque jusqu'au menton. Elle

sourit à mon ahurissement : « Rudy, vous êtes tout à fait droit, maintenant, très cher ? Vous n'êtes plus *jingled ?*

– Tout à fait droit, Helena, tout à fait droit !

– O. K. ! Avez-vous pensé à ce *poor* Mr. Prim ?

– J'ai pensé à ce *poor* Mr. Prim et je souhaite de tout mon cœur qu'il ne lui arrive pas trop de désagréments !

– Bien, je vous aime ainsi, ma foi ! Rudy ! Vous avez un humour très distingué ! *You'r splendid !* Vous devenez un parfait gentleman, je vous assure !... Maintenant, prenez le sac, derrière mon lit ! *Hullo !* Qu'avez-vous ? prenez le sac ! Vous êtes venu avec le sac, personne ne s'étonnera de vous voir l'emporter !... Du reste, rassurez-vous, Rudy, vous le rapporterez !... »

Je pris le sac, le damné sac, qui ne m'avait jamais paru si lourd, si encombrant, si... indésirable !... Où allions-nous, avec ce sac ?... Rien de tout cela n'était dans le programme. La poignée tremblait dans ma main et je suais à grosses gouttes. Helena marchait devant moi. Si elle s'était retournée, je lui aurais fait pitié !...

Dans le vestibule, je fus encore en proie aux valets qui voulaient me prendre le sac. Je le défendais mollement. Helena, impatientée, me jeta :

« Laissez donc porter le sac dans mon auto, Mister Prim ! » La « conduite intérieure » nous attendait, nous deux et le sac ! « Où allons-nous donc ?

– Nous promener !... » Une angoisse insupportable commençait à me posséder. Je serrais les dents, je me rappelle cette minute comme une des plus mystérieusement inquiétantes

et des plus insupportables qu'il m'ait été donné de vivre. Nous avions quitté la route de Villers pour prendre une allée assez obscure, sous de grands arbres, déjà pleins de nuit et de silence. Nous fîmes le tour d'une propriété dont toutes les issues étaient closes. Arrivés derrière un haut mur, Helena arrêta l'auto et, lestement, sauta à terre. Je ne perdais pas un de ses gestes. Ils n'étaient point pour me rassurer.

Elle examinait, d'un coup d'œil rapide, les champs déserts, jusqu'à la haute futaie, se penchait au-dessus d'une haie, regardait le ciel où glissaient de gros nuages noirs, accourus avec le vent d'ouest qui venait de s'élever. Puis elle revint à l'auto et me dit :

« Vite ! venez ! la lune va se montrer ! »

Elle avait une voix de commandement à laquelle on ne résiste pas. Je vous jure que ce n'était pas l'envie qui m'en manquait. Je ne tenais nullement à descendre dans cette solitude, moi !... Et, pour quoi faire ?... Pour quoi faire ?... « Eh bien ? gronda-t-elle... et le sac ?... »

Ah ! oui, le sac ! Automatiquement, ma main descendit sur le sac et, une fois de plus, je la suivis.

Elle se dirigea vers une petite porte, la seule par laquelle on pouvait, de ce côté, pénétrer dans la propriété. Elle ne paraissait nullement inquiète. Je l'étais pour elle. Je posai le sac. Je n'en pouvais plus.

Elle sortit d'une poche de son manteau un trousseau de grosses clefs et, tout de suite, trouva celle qui ouvrait la serrure. Je ne bougeais pas. Elle me poussa dans un vaste potager, prit elle-même le sac et, refermant tranquillement la porte, me dit :

« Es-tu bête ! Tu vois bien qu'il n'y a personne ! »

Je soufflai : « Il y a nous ! » Elle haussa les épaules. Nous étions derrière une vaste villa, de style normand, tout ce qui se fait de mieux dans le genre, des toits en pente, des galeries.

Encore une clef dans une serrure. Nous sommes dans la cuisine, une magnifique cuisine, avec toutes ses batteries bien rangées contre les murs. Vision rapide. Porte refermée… Le noir. Et puis, tout à coup, un fuseau de lumière entre les doigts d'Helena. Petite lanterne sourde. Et Helena, de sa voix bien posée :

« Ouvrez le sac, *darling !*… Nous allons travailler !… »

VI

Elle ouvrit le sac, dont les précieux outils, au brillant nickel, jaillirent de la nuit sous la flèche lumineuse de la petite lanterne sourde. L'apparition de ces instruments de chirurgie pour tiroirs, portes et fenêtres m'apporta le réactif dont j'avais le plus grand besoin : « Non ! Helena ! râlai-je, non, pas ça ! Tout ce que vous voudrez, mais pas ça !... Ça n'est pas dans le programme ! »

Elle éclata de rire : « Ne faut-il pas que je t'apprenne à travailler ? Remettez-vous un peu, Rudy ! Où croyez-vous donc être ici ?...

– Je n'ose vous le demander, Helena ! Rentrons à l'hôtel. J'imagine que cela vaudra mieux pour nous deux !

– Non ! Nous avons toute la nuit, Rudy. Personne ne viendra nous déranger avant demain matin, je vous le promets. Le portier est au bout du parc, dans sa loge...

– Allons-nous-en !... Allons-nous-en !... » Elle me repoussa en riant : « C'est de la folie, haletai-je. Si les locataires rentraient !...

– Les locataires, c'est moi ! » Alors elle m'apprit que *Les Charmilles* (c'était le nom de la villa) avait été louée, pour la saison, par Sir Archibald et qu'il l'avait habitée huit jours avec sa femme. Rappelé par des Affaires importantes en Écosse, il avait quitté Deauville dans les vingt-quatre heures, emmenant ses domestiques personnels et ne laissant à Helena que Fathi et Mary. Helena avait manifesté le désir d'habiter le Royal en son absence. Archibald y consentit. Il pensait revenir dans les trois semaines, mais, aux dernières nouvelles, il ne serait point de retour avant la mi-septembre : « Je suis donc chez moi, ici ! je suis chez moi !

– Et pourquoi donc alors toutes ces cachotteries ?

– Pour que personne ne nous voie entrer, *darling !* Le portier aura un beau réveil, demain matin, quand il viendra donner de l'air « aux appartements ». Il fera une curieuse tête ; en vérité, mais pas plus drôle que la vôtre, Rudy, je vous assure !

– Helena, je ne comprends rien à cette histoire… Que sommes-nous venus faire ici ?

– Me cambrioler, Rudy !… Donc, il faut rire avec moi !

– Mais il n'y a rien ici ! nous n'allons pas emporter les meubles !

– Non !… mais nous allons faire *un ouvrage blanc !*

– Un ouvrage blanc !

– *Exactly so !…* Et, demain, on lira, dans les *news-papers :* « Des cambrioleurs ont visité, cette nuit, la villa *Les Charmilles,* louée pour la saison par Sir Archibald Skarlett, en ce moment en Écosse. Mais les mauvais garçons n'ont rien trouvé, ils en ont été pour leurs frais et ils sont partis comme ils étaient venus : en auto ! »

– Oui ! ils avaient fait « un ouvrage blanc » !… Je comprends !…

– *No, darling ! By jove !* que vous avez la tête dure !… Pas un ouvrage blanc pour eux !… Les mauvais garçons travaillent, eux, pour trouver quelque chose !… Nous, nous savons que nous ne trouverons rien !… Mais faisons pour le plaisir, juste pour demeurer en haleine !… Un ouvrage blanc, *indeed !…* Comprenez ?

– Je commence…

– On dit, en France : « S’exercer la main », je crois ?…

– Ah ! parfait… j’y suis ! Je vais « m’exercer la main ». Il fallait le dire tout de suite !…

– Vous êtes prêt !

– *Well !…*» Réellement, maintenant, je m’amusais. Nous étions chez elle. On n’avait rien à dire !… Elle avait bien le droit de se distraire, cette femme, quitte à payer la casse !… Nous allions jouer au voleur !… Ça me rajeunissait… « Fermez le veston, qu’on ne voie pas la blanche chemise… et moi, je vais me mettre « en costioume » ! Attendez-moi ici !

– Très drôle !…

– Vous allez voir combien c’est amusant, Rudy ! Je vais vous donner, à vous aussi, une petite lanterne sourde. » Elle puisa dans le sac et me mit l’objet dans la main en m’indiquant la façon de s’en servir… Très pratique, très commode, ça peut être utile, même à un honnête homme…

Puis, elle me quitta pour monter au premier étage. Je refermai le sac et m’assis dessus, le col de mon vêtement retroussé, ma lanterne sourde à la main, bien sage, attendant les ordres du capitaine : « Quelle histoare ! quelle histoare !… »

Un peu toquée, cette Helena, mais pas banale, assurément ! Ces grandes dames, il ne faut s’étonner de rien, avec elles !…

Sur le palier du premier étage, une voix m’appelle. Qu’est-ce qu’elle a encore imaginé ? Je prends mon sac et, éclairé par ma lanterne, je traverse l’office, un grand vestibule, je gravis un imposant escalier à la rampe de bois travaillée comme un banc

d'œuvre… « Pas tant de bruit ! » me jette Helena. Je m'arrête net et, déjà, la gorge serrée : « Mais vous m'avez dit que nous n'avions à craindre personne !…

– *Well !*… mais nous travaillons comme si l'on dormait dans la chambre à côté !…

– Bien ! Bien ! compris. » Elle est extraordinaire… « Faut-il enlever mes chaussures ?

– Faites ! *That's right.* » Docile, je m'assieds sur une marche et j'enlève un soulier. Je me retiens pour ne pas pouffer. Soudain, le soulier m'échappe et roule en bas des marches dans un impressionnant tumulte. « *Oh hell !* lance Helena, d'une voix étouffée, mais que je sens furieuse… Vous avez donc jiouré de nous faire prendre !… » Cette fois, je ne ris plus. Elle devine mon émoi, et je l'entends rire : « Allons ! venez vite ! nous avons à faire !… » Je monte sur ma chaussette, je traverse le palier, j'entre dans une chambre où j'entends la voix d'Helena : « Par ici !… cherchez-moi !… »

« Qu'est-ce encore ?… Voilà que nous jouons de nouveau à cache-cache, c'est décidément un jeu qui lui plaît !… Je ne me plains pas, ça s'est si bien terminé, au bord de la mer.

Mon faisceau de lumière fait le tour des choses, passe sous les meubles… Rien ! Où peut-elle s'être glissée ?… Je l'entends rire à deux pas de moi, je sens presque son souffle… je me retourne brusquement… Toujours rien !… Du noir, du noir et du noir ! « Enlevez donc votre autre soulier, me jette la voix… Vous êtes ridicioule, *darling !…* »

Ma lanterne suit la voix !… Pas d'Helena !… Il y a de quoi devenir fou…

« Je vous jure, Helena, que je n'enlèverai pas mon soulier tant que vous ne m'aurez pas embrassé ! »

Un éblouissement. Elle a tourné un commutateur. Elle est en face de moi ! Toute en noir ! toute en noir !... Ah ! le joli petit rat d'hôtel !... comme au cinéma !... Elle m'avait parlé de ce costume... Eh bien, il lui va comme un gant, disons-le... Je le préfère à toutes ses robes de gala... Quelle femme adorable, moulée dans la soie noire !...

Je m'élance et je l'emporte dans mes bras !

« Pas de bêtises, *darling !...* Pas de bêtises !... il faut travailler... vous en avez besoin, je vous assure !... »

Et elle se débat : « Si je suis contente de vous, nous verrons après ! » Et comme je le maintiens, le cher petit rat noir, il me griffe... il me mord !... il finit par me glisser des mains...

– Oh ! mon Helena, je suis tout à fait fou de vous !...

– Soyons sérieux ! Mettez votre sac sur la table !... Ouvrez !... *well !*

– Je croyais connaître votre visage, vos yeux, votre bouche, Helena !... mais je ne les avais pas vus par la lucarne de votre bonnet de rat !... Ah ! ce que je vois dans la petite lucarne de votre bonnet de rat !... Helena, voilà une bien jolie surprise !...

– Ne me la faites pas regretter !...

– Me voilà raisonnable, je vous écoute, mon cher professeur... Dites-moi, vous ne craignez pas que toute cette lumière...

– Dans cette pièce, nous ne risquons rien !… Et maintenant, taisez-vous, *darling !…* Songez que vous allez travailler pour notre bonheur…

– Oui !… » Elle étale sur la table tous les outils et quelques flacons qui se trouvent dans le sac. On se croirait dans une clinique… Pauvres meubles ! qu'est-ce qu'elle leur prépare ! Du bout d'un pinceau qu'elle trempe dans un godet cerclé d'argent, elle enduit tous les instruments d'une matière noire. Elle m'explique que c'est un vernis qui sèche quasi instantanément. Invention de Durin. On évite ainsi de les bronzer, ce qui rend les outils moins malléables, moins dociles, et l'on n'a pas à craindre un brillant dont il faut toujours se méfier. La première condition pour faire un bon rat d'hôtel ou d'appartement est *de ne point se séparer de la nuit…* Elle m'a dit tout cela d'un ton net, professionnel. C'est toujours logique, sans réplique, impressionnant. L'une après l'autre, elle m'énumère les pièces de la trousse, me les présente, et les tourne et les retourne entre ses longs doigts souples, gantés de noir, m'enseigne les services qu'on peut leur demander, me les désigne sous leurs noms propres. Voici d'abord les clefs, au nombre de vingt et une, rossignols ou crochets, quatre pinces monseigneur… Les pinces monseigneur, je ne puis me défendre d'en prendre une en main (« c'est cela, me dit-elle, familiarisez-vous » !), la plus belle ! Comme je la sens bien en main ! Je la soupèse, je la dresse devant moi, je la balance, j'en mesure mentalement la force et la résistance, la confiance que l'on peut avoir en elle, telle l'épée dont une noble dame vient d'armer le gentil chevalier… et je la remets à sa place, avec respect.

Deux de ces pinces sont à boucle, pouvant servir de clefs à tire-fond. C'est comme je vous le dis !… puis, ce sont quatre ciseaux à froid, une forte pince à bout perçant et tranchant pour découper les tôles… Voici maintenant le jeu des scies à métaux (elles sont trente), une gouge, une pierre à repasser, un très fort vilebrequin, sur les mèches duquel on peut encore voir (m'a fait remarquer Helena) quelques traces du vernis servant habituellement à peindre les tôles des coffres-forts, une

chignole de forte taille, d'apparence assez compliquée, un chalumeau et ses accessoires. Et voici, enfin, le joyau de la couronne, la dernière invention de Durin, un levier à découper les coffres-forts ; irrésistible et « qu'un enfant pourrait manœuvrer », ajoute Helena, non sans orgueil… Faut-il mentionner encore trois paires de sandales à semelles de corde, de l'ouate hydrophile, les flacons de chloroforme et autres pharmacies, etc. Pas d'armes ! Pas même un poignard ! Surtout, pas de revolver ! Ainsi, on sait à l'avance que l'on ne peut compter que sur son adresse, sur son agilité, sur son intelligence et l'on évite les bêtises irrémédiables. Au pis, on peut accidentellement avoir, avec la pince monseigneur, un geste malheureux. Mais pas un homme de bonne foi n'oserait, dans ces conditions, invoquer la préméditation. Et n'est-ce pas là le principal ?

Helena me fait réciter ma leçon. Je dois répéter le nom de chaque outil. Ainsi l'apprenti chauffeur auquel on fait passer un examen sérieux devra énumérer les pièces du châssis et dire à quoi elles servent avant la délivrance du permis de conduire.

J'ai écouté bien attentivement, je réponds de mon mieux…

« Allons, me dit Lady Helena, pour une première fois, ça va !… »

Je suis de plus en plus impressionné. « Et maintenant, *darling,* nous allons vous apprendre à vous servir de toutes ces jolies choses !… »

Elle a ramassé quelques outils et se dirige vers une porte qu'elle ferme à clef.

« Nous allons d'abord opérer dans la lumière, petit chéri !… (Elle est décidément très contente de moi.) Imaginons que cette porte, nous ne pouvons l'ouvrir avec le rossignol… nous allons la

forcer sans faire entendre le moindre bruit, je vais vous montrer d'abord ! »

Mon intention n'est point de donner, ici, une leçon de cambriolage – ce serait parfaitement indécent – et je passerai par-dessus bien des détails. Qu'il vous suffise de savoir qu'avec les instruments classiques et ceux inventés par Durin, aucun obstacle ne nous résista, je dis « nous », parce que je dois, comme de bien entendu, mettre moi aussi, la main à la pâte. L'ingéniosité d'Helena me confondait d'admiration et je dois dire qu'elle ne me ménagea point non plus ses compliments. J'acceptai avec le sourire de circonstance, son encourageant pronostic : « On fera quelque chose de vous. »

Entre nous, elle était un peu étonnée que je me fusse si promptement adapté à ma nouvelle besogne et, moi aussi ; comme on dit : « Il n'y a que le premier pas qui coûte » et, en vérité, comme tout ceci n'était qu'un jeu, j'y mettais un certain amour-propre.

Helena me montra également ce que l'on peut attendre d'un vilebrequin et d'un fil de laiton proprement incurvé que l'on introduit dans une porte fermée au verrou. Grâce à un certain tour de main, on peut, de l'extérieur, faire glisser intérieurement le verrou hors de sa gâchette.

Tout cela était bien merveilleux. Et les serrures, je vous assure, n'en menaient pas large. Je dus, après elle, utiliser tous les outils et je m'en tirai, si j'ose dire, à mon honneur. Quand on a une pince monseigneur bien en main on peut aller loin !

La pièce où nous nous étions trouvés tout d'abord avait été proprement arrangée dans le premier quart d'heure et nous étions passés dans d'autres chambres. Nous descendîmes également au rez-de-chaussée avec nos petites lanternes sourdes. Portes et tiroirs demandaient grâce dans une douce plainte gémissante qui n'eût point interrompu dans son lit la

lecture d'un homme rebelle au sommeil. Par trois fois, je dus répéter la petite opération que je devais accomplir au Royal et, à la troisième, Helena se déclara entièrement satisfaite.

Elle m'expliqua qu'elle eût pu à l'hôtel me préparer les voies dans le moment que Fathi ne se trouvait point dans l'appartement. Rien ne lui eût été plus facile de commencer à dévisser les clenches ou la serrure, mais l'enquête eût certainement révélé ce fait anormal, et c'était faire porter les soupçons sur un coup organisé avec la complicité de « l'intérieur », ce qu'il fallait éviter par-dessus tout. Ainsi donc, je me trouvais réduit à mes propres moyens, mais Helena me rassura et me déclara que, désormais, ils étaient suffisants.

Nous remontâmes, sans plus tarder, à l'étage pour nous trouver en face du petit coffre-fort, dans la chambre même réservée à Sir Archibald. C'est là que je pus rendre pleine justice au génie de Mister Flow. Vraiment, l'instrument de Durin, ce levier à découper les coffres-forts, est aussi facile à manier que le fil à couper le beurre ! et il ne demande guère plus d'efforts… ! Une fois la première perforation obtenue (la perforation que l'on obtient suivant l'importance du coffre-fort, soit par le chalumeau, soit par une application chimique), on peut dire que l'affaire est terminée. J'ai eu souvent plus de mal à découper une boîte à sardines. Montre en main, il nous fallut deux minutes quarante-cinq pour ouvrir le coffre-fort. J'allais écrire : « Malheureusement il n'y avait rien dedans !… » Qu'on ne m'en veuille pas trop. Quand on joue la comédie, on entre vite dans la peau du personnage, et l'on ne s'étonne d'avoir fait trembler les foules que lorsqu'on se retrouve dans la coulisse, honnête homme, comme devant.

Il y avait bien deux heures que nous nous livrions à nos petits exercices, et, ma foi, j'y avais trouvé un tel intérêt (pour un avocat n'était-ce point là une admirable leçon de choses ?) que le temps avait passé sans que j'y prisse garde. Ce fut Helena qui, la première, me dit : « N'avez-vous pas faim, petit chéri ?…

Vous avez bien gagné votre dîner, je vous assure, et moi je grignoterais bien un morceau de quelque chose…

– Ce n’est point de refus, fis-je ; il y a donc ici des provisions ?

– J’en ai apporté ! » Nous rentrâmes dans la première chambre et nous nous retrouvâmes en pleine lumière. J’eus à nouveau la vision de mon petit rat noir tout en soie. L’idée que j’allais ronger à côté de ce petit rat-là ne m’était point déplaisante du tout, d’autant qu’il me souriait de toutes ses quenottes et que je pensais déjà au dessert que j’avais bien mérité, lui aussi. Helena sortit un paquet du sac et disposa sur un coin de la table un pâté de foie gras truffé et des fruits, quatre petits pains dorés, une timbale et un seul couvert. C’était plus que suffisant. Cependant elle me dit : « *Darling !* nous n’avons rien pour boire, mais, avant son départ, Sir Archibald avait fait descendre dans la cave un excellent champagne dont il est tout à fait friand…

– Je vous dirai après ce que j’en pense ! fis-je, en me levant.

– Hélas ! Rudy, la porte de la cave est fermée, mais je ne pense pas qu’une aussi petite chose puisse maintenant vous embarrasser !…

– Ma foi non ! déclarai-je. Cela terminera admirablement cette charmante leçon.

– Une pince suffira », ajouta-t-elle, et elle me la mit dans la main. Nous descendîmes à la cave en riant…

J’avais mis ma pince sur l’épaule, comme un enfant qui joue au soldat avec un fusil de bois. Elle m’éclairait. Je lui faisais mille taquineries : « Je vous assure, *darling,* que l’on ne peut pas travailler sérieusement avec vous ! »

Dans la cave, je mis beaucoup d'amour-propre à lui prouver que j'avais su profiter de ses excellents enseignements. Cinq minutes plus tard, nous remontions avec deux bouteilles de « Mum 1910 », ce qui n'était point pour nous faire peur. Du reste, je n'avais peur de rien !

« Petit chéri, tous mes compliments ! Vous êtes, maintenant, un vrai cambrioleur ! Scotland Yard n'hésiterait pas à reconnaître votre maîtrise.

– Qu'entendez-vous par là ? demandai-je, car je ne savais exactement où elle voulait en venir…

– J'entends que, pour la première fois, vous avez fait sauter une porte derrière laquelle il se trouvait quelque chose ! et nous allons vous baptiser, s'il vous plaît, avec l'eau du crime ! »

C'était exact ! Ma foi, je n'y avais pas pensé ! J'avais bel et bien cambriolé le bien d'autrui !… Je dois avouer, à ma grande honte, que je n'en éprouvais aucun regret…

« L'eau du crime » pétilla dans notre timbale et fut bue avec délice. Joyeux baptême !… Elle découpait le pâté sur notre coin de table cependant que gisaient autour de nous tiroirs défoncés, portes forcées, placards éventrés… Rien ne manquait au décor… Nous avions l'air vraiment de nous restaurer en hâte avant de repartir, après avoir fait un mauvais coup. Heureusement, il n'y avait encore d'autres cadavres que celui de la première bouteille. Quant à la seconde, elle fut bue beaucoup plus tard. Mon petit rat noir en soie, redoutable professeur, poupée de volupté, comme tu sais récompenser tes élèves !… Décidément, il y a de bons moments, dans ce métier-là !…

Le lendemain, les journaux rapportaient la visite des cambrioleurs dans la villa *Les Charmilles,* en l'absence de son locataire, Sir Archibald Skarlett.

Ces messieurs, disaient les feuilles, *espéraient certainement trouver la forte somme dans le coffre-fort qui a été forcé. Mais ils en ont été pour leur peine. Le coffre-fort était vide ! Un fait qui intrigue au plus haut point le juge d'instruction, c'est que les bandits ont défoncé, dans toutes les pièces, des portes ouvertes et vrillé des tiroirs qui n'étaient même pas fermés à clef.*

VII

Helena ne voulut point laisser refroidir mes bonnes intentions. Dès le lendemain, elle m'apprenait que « c'était pour la nuit même » et elle ne m'en parla plus, me laissant à mes réflexions.

Elles ne furent point maussades. Évidemment, il y avait un moment ennuyeux à passer, mais après ! Et puis, j'étais devenu amoureux fou d'Helena. Enfin, puisque j'étais résolu à risquer le coup, je voulais me montrer aux yeux de la noble lady, comme on dit, en beauté !

Pour être plus sûr de moi, je fis, ce jour-là, quelques petites stations dans les bars de la ville et la Compagnie des I.B.F. aidant, car on les rencontre toujours dans les bons endroits, je me sentais plein de courage et de décision. Le *poker dice,* cependant, continuait à ne m'être guère favorable. Mais j'avais une façon de jeter au barman : « Mettez tout ça à mon compte et à ce soir ! » qui me valait des marques de respect que je n'eusse certainement point obtenues en payant. Inutile de dire que je ne fis aucune apparition au bar du Casino. À La Potinière, je m'en tirai en me levant pour bavarder avec Harry, au bras duquel je m'éloignai tout doucettement, en oubliant de régler ma consommation. Ainsi, chaque jour m'apprenait à vivre et d'une façon qui me comblait de satisfaction pour mon ingéniosité grandissante. Je ne m'étonnais plus que, par ces temps de vie chère, on parvînt à faire figure même sans grande pécune. Moi, je n'en avais pas du tout et j'occupais une chambre à vingt-cinq louis dans le meilleur hôtel de la plage, j'avais ma table aux Ambassadeurs, une maîtresse enviable entre toutes, la fréquentation des grands seigneurs et crédit dans tous les établissements de boisson. Il ne s'agit, au fond, que de savoir s'y prendre et j'étais persuadé que beaucoup de ceux qui m'entouraient n'étaient pas beaucoup plus riches que moi.

L'après-midi, nous allâmes aux courses (Helena avait fait prendre des billets d'entrée par Fathi) et ce fut un enchantement. Jamais les femmes ne m'avaient paru aussi jolies. Il faisait un temps magnifique. Jamais je n'avais encore contemplé un pareil bouquet de toilettes, ni d'aussi jolies jambes (je veux dire : en pareille quantité). Helena, mise à miracle, était très entourée et j'étais fier de me montrer à ses côtés, d'autant qu'elle prenait souvent mon bras et s'y appuyait avec le plus tendre abandon. Un moment, elle me quitta pour s'entretenir quelques minutes avec Moor, l'entraîneur, qui passait. Elle revint et me dit, à l'écart : « Moor ne m'a jamais donné que deux tuyaux et ils sont arrivés tous deux à une belle cote. Moor me fait la cour depuis longtemps, le rustre ! et il m'est reconnaissant que je ne l'aie pas renvoyé déjà à son crottin. En attendant, il m'a donné un tuyau sûr, pour dimanche.

– Dans le Grand Prix ?

– Non !... un prix sans importance que l'on considère comme couru... Mais l'affaire est arrangée. Le favori sera tiré : c'est ce que j'ai compris. Moor m'a dit de jouer *Spad*. On l'a à dix contre un. Crois-tu que c'est rageant, Rudy, de n'avoir pas un penny !

– Vous en aurez demain, Helena !

– Je vous adore, Rudy ! » Soudain, j'aperçus Alcide Victor qui nous observait. Mais je fis comme si je ne l'avais pas vu, ce cher faiseur de têtes... Le dîner, aux Ambassadeurs, fut des plus gais. Aimable société, j'étais déjà chauffé à blanc. Je fus, paraît-il, étourdissant. Et Helena me dit encore : « Je vous adore, Rudy ! » Comme je ne savais pas danser, elle me fit la grâce de ne danser avec personne et ce n'était pas là un mince sacrifice. Nous nous retirâmes de bonne heure. Elle avait fait louer une baignoire au théâtre. C'était jour d'opéra, mais je serais bien embarrassé de vous dire lequel. Derrière les grillages dorés,

Helena m'étourdissait de caresses. Sa bouche me brûlait, j'aurais bien passé la nuit là, mais il fallut partir. Nous revînmes, toujours suivis par Fathi, aux salles de baccara. On y étouffait. Mais Helena devait sentir que tout cet or, remué autour de moi, achevait ma préparation. Elle me maintint là, devant les tables, impuissant. Je finis par demander grâce… Elle me dit : « Non ! pas encore ! Je travaille pour vous, Rudy !… J'ai su par Mary quels étaient les habitants de notre couloir, au palace. Ils ne sont pas encore rentrés à l'hôtel. En voici trois. Et elle me les désigna. Quand ils auront quitté la partie, nous serons tranquilles, tu ne feras pas de mauvaise rencontre. » Dans le moment, elle échangea un long regard avec une vilaine figure que je connaissais bien. C'était le traitant en bijoux qui, le premier soir, au « Privé », bavardait en me crachant dans le cou. J'avais eu des tuyaux, depuis, sur le personnage. Il s'appelait Abraham Moritz ; la saison précédente il avait eu une sotte histoire au Normandy. Après avoir, comme de coutume, dans la nuit, suivi la partie au Casino, il se promenait, dès huit heures du matin, dans les couloirs du Normandy devant la porte de ces dames pour lesquelles le sort avait été particulièrement cruel et qui étaient en possession de bijoux d'importance. À la première apparition d'une femme de chambre, il faisait savoir que « Monsieur Abraham était là et qu'il sollicitait l'honneur d'être reçu ». Il l'était ou il ne l'était pas. Il ne se lassait jamais. Ce furent les gérants qui se fatiguèrent de rencontrer toujours « Monsieur Abraham » dans cet hôtel où il n'avait même pas une chambre. Ils le prièrent de déguerpir et, comme il voulut le prendre de haut, ce fut un agent qui vint le sortir, avec tous les honneurs dus à sa persévérance. Cette année, il avait pris carrément une petite chambre au Royal et il ne semblait point qu'il le regrettât, surtout depuis qu'il connaissait les embarras financiers de Lady Skarlett.

« Ah ! Ah ! fis-je, c'est *notre homme aux bijoux ?…*

– C'est lui, *darling,* mais ne le regardez pas !… » Elle m'entraîna sur la terrasse qui communiquait directement avec les salles de jeu par des portes-fenêtres que l'on avait laissées

ouvertes par ces chaleurs. « Rudy, il ne faut pas que l'on puisse soupçonner que vous allez être pour quelque chose dans tout ce qui va se passer… Vous êtes de mon avis, Rudy ?

– Tout à fait de votre avis, Helena !

– Il faut prier Dieu que nous soyons toujours aussi d'accord, *darling,* pour le meilleur comme pour le pire !

– Il faut, Helena !…

– Nous allons finir la soirée chez Léonie et nous allons certainement y rencontrer cet homme ainsi que quelques autres. Je vous prie de ne pas le regarder plus que les autres et, de tout ce qui se dira, peut-être, vous ne comprendrez rien !… Vous êtes un petit I.B.F. qui ne s'intéresse qu'à son verre… Je vous emmène parce qu'ils pensent bien que je ne puis sortir seule à cette heure.

– Quelle est cette Léonie ?…

– Rien du tout !… Une dame qui tient un bar près de la gare. Maintenant, restez ici, je vais me débarrasser de mes bijoux à l'hôtel, dans les mains de Fathi, et attendez-moi au coin de la rue et de la place Morny. »

Elle me quitta. Il pouvait être deux heures du matin. À deux heures et demie, je faisais les cent pas au coin de la place Morny. Tout ce quartier était maintenant désert. Les rares passants qui me frôlaient rentraient du cercle et s'écartaient de moi. Avec ma canne dans ma poche, mon col relevé, mon feutre rabattu sur le visage, j'avais l'air de m'être posté là pour faire un mauvais coup. L'» expédition » commence, pensai-je, et, assez inquiet de moi-même, je ne jouissais pas de la peur que j'inspirais aux autres. Ainsi, peu à peu, mon exaltation tombait et je me pris à la regretter.

Je vis bientôt s'avancer une silhouette féminine, enveloppée d'un manteau sombre, une capote enfoncée sur les yeux. Je ne doutai point que ce fût Helena. Elle vint à moi, me prit le bras et dirigea mes pas. Nous traversâmes la place, dont le dernier café venait de fermer et, cinq minutes plus tard, Helena frappait trois coups de poing sur une petite porte qui s'ouvrit et se referma derrière nous.

« Oh ! bonsoir, Lady Helena ! salua l'accueillante Léonie… Vous avez eu une bonne idée de venir ce soir, vous trouverez joyeuse compagnie…

– Tant mieux, Léonie ! répondit Helena… car je m'ennuie tant, depuis le départ de Sir Archibald !… »

Nous étions dans un bar des plus ordinaires et rien de particulier ne signalait Léonie, qui avait la figure fort honnête au-dessus d'une poitrine bien portante. Son petit commerce n'allait pas fort le jour, mais elle avait imaginé d'accueillir certains clients la nuit, quand tous les autres établissements étaient fermés. Un cabinet leur était réservé derrière la salle commune. À cette heure, c'est elle qui servait. Pas de domestique. Elle ne s'occupait que de vendre ses petits verres le plus cher possible. Le reste lui était complètement indifférent. C'était appréciable.

Passant au milieu des tables, sur lesquelles des tabourets étaient déjà empilés, elle nous ouvrit la porte du petit cabinet du fond où nous fûmes accueillis assez bruyamment par une demi-douzaine d'habitués, tous des hommes, qui me parurent assez mal élevés, car ils ne se levèrent point à l'arrivée de Lady Skarlett, se bornant à nous faire place à côté d'eux et à nous serrer la main au-dessus de la table. Lady Helena me présentait, mais ils me connaissaient tous et j'aurais pu, si j'avais été moins préoccupé, mesurer là l'importance du personnage que je jouais à Deauville.

Ces figures ne me disaient rien encore, mais je sus, par la suite, grâce à Helena, ce qu'elles étaient et ce qu'elles cachaient. Tout cela n'était pas un monde bien propre. Il y avait là le fameux Lévis, qui avait déjà fait parler de lui, avec son singulier « matryscope », appareil destineé à déceler la grossesse et qui, avec le premier argent des gogos, avait fondé la « Compagnie industrielle transcontinentale »… Ce « transcontinentale » en disait long sur l'appétit du jeune homme qui était décidé à répandre son activité dans les deux hémisphères. Il était élégant, du reste, de propos énergiques, avec des yeux de Levantin, tout ce qu'il faut pour séduire.

Un autre jeune homme, que l'on appelait Démétrius, s'était spécialisé dans le « lavage » des chèques. Leurs compagnons étaient plus âgés, d'apparence plus tranquille et devaient, depuis longtemps, avoir trouvé, comme on dit, le filon pour faire fortune sans trop de risques. On les sentait à l'abri des coups du sort et ils consentaient, avec un sourire d'indulgence, à écouter les théories de ces jeunes gens qui rêvaient de bâtir des fortunes mondiales. C'étaient des sages.

M. Parent, par exemple, était tout à fait digne de respect. Il avait commencé par être petit clerc d'huissier, puis il avait fait son droit, passé ses examens, s'était fait inscrire au barreau de Paris (comme moi), s'était vite rendu compte qu'il faisait fausse route (comme moi) et s'était établi homme d'affaires. Deux pièces, rue Turbigo, mais ce n'était pas là qu'il opérait. Il était tout le temps sur les routes, n'emportant avec lui qu'une valise et son « portefeuille ». Il emportait aussi quelque chose de très lourd, mais qui ne se voyait pas : sa science approfondie des lois relatives aux opérations financières. Le coup de génie de cet homme avait été de choisir sa clientèle dans le clergé, qu'il séduisait par une affectation d'opinions ultra-réactionnaires. On a conservé, au parquet, comme des modèles, les textes de ses circulaires. Il écrivait à ses victimes :

« Conservateur, au point de vue politique, par tradition de famille, je suis également conservateur par tradition financière. En ce temps de négation sociale et religieuse, les amis de l'ordre doivent serrer les rangs autour des capitaux. »

Pour sa part, il s'y entendait. Voici comme il opérait, généralement dans les campagnes. Il entrait en relations avec le curé, se faisant recommander par quelque ecclésiastique qu'il venait de flouer et qui ne connaissait pas encore son malheur. On déjeunait ou l'on dînait, mais c'était généralement au dessert que l'affaire se concluait. Pendant le repas, on avait parlé affaires, placement de fonds :

« Montrez-moi donc votre portefeuille, disait notre homme, et je vous montrerai le mien ! Je vois bien que vous en êtes resté aux fonds d'État et aux Chemins de fer. La misère !... Je sais bien, d'autre part, que les valeurs industrielles et étrangères ne sont point de tout repos, mais, quand on sait s'y prendre, on s'en tire à peu près sûrement, car elles ne sont point toutes mauvaises. »

Finalement, il prouvait qu'avec les mêmes capitaux le brave curé pouvait, sans grand risque, tripler, quadrupler ses revenus. Le curé mordait d'autant à l'appât que M. Parent semblait n'avoir voulu que l'instruire. Et ce n'est qu'après bien des hésitations que le voyageur condescendait à échanger une grande partie des valeurs de tout repos de son hôte contre les paperasses qu'il avait, lui, rapportées des « Pieds Humides ». Le tour était joué. Il l'avait renouvelé cent fois, deux cents fois et, toujours, l'ecclésiastique s'y laissait prendre. Il engageait même M. Parent à passer chez son vicaire, quand celui-ci avait des fonds à placer. M. Parent avait été poursuivi cinq ou six fois. Convoqué chez le juge d'instruction, il y arrivait, tranquille comme Baptiste :

« Mon Dieu ! monsieur le juge, je n'ai trompé personne !

M. le curé n'est pas un imbécile. Il est d'âge à comprendre les risques que l'on court quand on met ses fonds dans l'industrie. Si l'affaire avait réussi, il ne se serait pas plaint. Elle était mauvaise. Je n'y suis pour rien. J'en ai été moi-même victime, car, y ayant foi, j'ai refusé de lui passer tous mes paquets. Enfin, monsieur le juge d'instruction, y a-t-il une loi qui défende d'échanger telle obligation ou telle action contre telle autre ? Non, cette loi n'existe pas et *ne saurait exister ! »*

Après quelques explications de ce genre, le parquet avait fini par laisser M. Parent gagner sa vie comme il l'entendait. Maintenant, il était millionnaire.

Mais, le plus réussi de tous dans cette jolie collection, c'était M. Jacob. Il était au bout de la table et je le reconnus tout de suite comme l'un des deux individus qui me crachaient dans le cou, le soir de mon arrivée au « Privé ». Or, si Abraham Moritz était bien bijoutier, M. Jacob, lui, ne l'était pas. C'était le fameux antiquaire de Rouen. Helena devait me raconter comment il avait fondé sa fortune en vendant quinze cent mille francs à M. William Knox, de New York, une collection de « Boucher » dont pas un ne méritait le prix de la toile. Knox n'avait voulu rien dire, de peur de porter un préjudice irrémédiable à toute sa galerie et, aussi, de passer pour un sot. Voyant que le faux lui réussissait si bien, Jacob résolut de continuer dans la partie, mais, cette fois, dans le meuble, car, pour les faux en peinture, il était brûlé auprès des experts. Il vint s'établir à Rouen, au cœur de la Normandie. Il ramassa ce qu'il put trouver d'authentique, au plus juste prix, et dépeça tous ces meubles. Avec une planche de l'un, une porte de l'autre, une serrure de celui-ci ; un pied de celui-là, il refit tous les mobiliers qu'il lui fallait pour faire marcher ses affaires. Il y a des ouvriers incomparables dans le genre. Les plus malins y sont trompés. Jacob faisait travailler ses artistes en secret, dans un coin retiré de la vieille ville de Bayeux. Quand l'objet était prêt et suffisamment vermoulu, il était expédié dans son hôtel du cours Boieldieu où, pendant la bonne saison, les étrangers qui fréquentaient nos plages étaient invités à venir admirer ces purs joyaux qui avaient,

naturellement, tous leur histoire se rattachant, pour une petite partie, à l'histoire de France.

Avec tous ces dollars et toutes ces livres, Jacob put se payer le luxe de travailler aussi dans l'authentique, ce qui faisait passer le reste, et il mit son amour-propre à acquérir, au plus juste prix, des pièces de collections et des toiles qui avaient la forte cote. Dans le moment, il avait des tapisseries de Bayeux qui lui servaient de réclame et deux petits Rubens dont il réclamait un million. Jacob, entre-temps, s'était livré à d'excellentes opérations de terrain du côté de Saint-Sever. On ne connaissait pas la fortune de Jacob. Que l'on ne s'étonne point que je m'attarde un peu sur les aventures de ces messieurs réunis, ce soir-là, chez Léonie. On en connaîtra prochainement la raison.

La conversation était générale et quelconque. Elle roulait sur les courses, autour des bouteilles de champagne, quand la porte s'ouvrit. Abraham Moritz fit son entrée. Je dus serrer la main de ce gentilhomme. Au milieu du silence général, un échange de propos assez bref eut lieu alors entre le nouveau venu, Jacob et Helena, mais je n'y compris rien, car ils se servaient d'une langue que je ne connaissais point et que je sus, par la suite, être du *yiddish*. Helena ne paraissait point contente, mais je vis qu'elle cédait et, quand elle se leva, j'eus lieu de croire qu'ils étaient tous d'accord. Nous sortîmes tous les deux et nous prîmes le chemin de l'hôtel.

« Les bandits ! gronda-t-elle, mais ils me le paieront ! »

Puis, elle proféra de sourdes syllabes où s'exhalait sa grande irritation et dans lesquelles je ne saisissais que deux ou trois jurons énergiques. Car j'ai déjà dit que cette femme, d'une grâce et d'une distinction royales, jurait, par instants, comme un charretier. Je n'osais l'interroger. Elle finit par me dire : « Cher, vous venez d'assister à un conseil d'administration. Ces messieurs ont fondé une société pour m'acheter mon collier et

mes bijoux. Il y en a, au moins, pour une trentaine de millions. Mais ils me font valoir les petits ennuis qui les menacent. Et ils m'offrent sept tout juste. C'est à prendre ou à laisser ! »

Faut-il le dire ? Au fond, tout au fond de moi-même, j'eusse désiré, lâchement, que l'affaire ne se fît point. Je me raccrochais à cela au moment d'agir. Je commençais à trouver que sept millions, c'était bien peu pour le mal que j'allais me donner !…

« Si j'ai accepté, petit chéri *darling,* c'est bien pour vous !… »

Je rentrai à l'hôtel les jambes cassées. Elle me poussa dans sa chambre, me fit ses dernières recommandations :

« Soyez calme, rappelez-vous bien votre petite leçon d'hier. Vous ne courez aucun risque, tous les voisins sont rentrés. Restez en *tuxedo* ; si l'on vous rencontre près du lavabo, personne ne s'étonnera. En vérité, je voudrais faire ce petit ouvrage. Que ne suis-je pas à votre place, Rudy !… »

Elle me glissa elle-même, dans la poche intérieure de mon pardessus, les outils nécessaires en me demandant : « Ça, c'est pour quoi faire ? *And this one ?…* et cet autre ?.. et ça ? » Je répondis comme dans un rêve, mais à son entière satisfaction. Elle m'embrassa d'un petit baiser net sur les lèvres et je me trouvai dans le couloir, les mains aux tempes, la gorge sèche, les dents serrées. C'est là, décidément, l'état physique normal du cambrioleur apprenti. C'était la seconde fois que j'éprouvais cette impression d'angoisse étouffante. Je vous assure que c'est extrêmement désagréable. Ceux qui n'en guérissent pas feront bien de ne pas persévérer dans le métier. C'est comme pour le mal de mer ; si vous ne l'avez pas surmonté au bout du troisième voyage, remettez-vous à planter vos choux.

* * *

Eh bien ! maintenant, je puis vous le dire, tout cela c'étaient des idées !… *car tout s'est très bien passé !…*

Personne n'est venu me déranger. L'affaire s'est déroulée comme Helena l'avait dit. Elle a simulé un malaise. J'ai entendu Fathi se lever. J'ai attaqué la porte avec la décision du désespéré, ce qui l'a fait craquer un peu fort et m'a rejeté haletant dans le lavabo, mais la plainte d'Helena et la voix de Fathi me rendant un nouveau courage, j'achevai ma besogne. Le coffre-fort céda à mes instances et à celles du levier-découpeur de Durin, en un temps que je ne saurais apprécier, car il me parut interminable… Mais j'étais résolu alors à ne pas m'en aller sans en avoir eu raison, me disant qu'il valait mieux pour moi être surpris dans la chambre que dans le couloir, puisque j'aurais là, tout de suite, Helena, entre Fathi et moi, pour étouffer le scandale. Après m'être emparé du coffret, je refermai le placard, ainsi que la porte, aussi bien que possible. Je retournai au lavabo, comme c'était convenu. Quelques minutes plus tard, la porte d'Helena s'entrouvrait. J'étais bientôt près d'elle. Elle me prit le précieux coffret des mains, avec son plus aimable sourire.

« Croyez-vous, me dit-elle, que Fathi ne voulait pas me quitter ! Il voulait absolument passer la nuit sur ma descente de lit. Maintenant, nous pouvons être tranquilles, il s'est recouché dans sa chambre ! »

Ce disant, elle faisait jouer la fermeture à secret, connue d'elle, de Sir Archibald et de Fathi, et elle ouvrit le coffret…

Il n'y avait rien dedans !…

Mais cela, n'est-ce pas, elle ne pouvait pas le prévoir ?… Tout cela s'était très bien passé, *jusque-là !*

VIII

« Allez au lit !... »

Elle était effrayante à voir. Je ne me le fis pas répéter et je courus m'y mettre. Je n'étais responsable de rien, moi !... Je n'avais rien à me reprocher ! Et je dormis, soulagé de mes travaux de cambriolage pour cette nuit-là, mon Dieu, la conscience tranquille !...

Pas pour longtemps, du reste ! Dès la première heure du jour, rumeurs dans l'hôtel. Fathi faisait un raffut comme si on lui avait réellement pris quelque chose... Or, les fameux bijoux étaient encore dans sa ceinture, qu'il trouvait beaucoup plus sûre que tous les coffrets du monde. Aussi eût-il dû bien rire ! Mais cet Hindou ne goûte pas les mêmes joies que nous. Je parle en général, car, réflexion faite, je n'étais pas absolument enchanté de l'événement.

Avoir passé par de pareilles transes et me réveiller gros Jean comme devant !...

Quand nous nous retrouvâmes, Helena et moi, nous faisions une singulière figure.

« Chéri, me dit-elle, je n'ai pas eu le temps, cette nuit, de vous féliciter. Mais nous en retrouverons l'occasion, je vous promets. Il faut que je vous dise, Rudy, qu'après votre départ le hideux Abraham est venu me trouver avec son petit papier en règle et les chèques tout prêts. Je les lui ai arrachés et les lui ai jetés au nez. Il était furieux, tandis qu'il en ramassait soigneusement les morceaux... Mais il doit bien rire, ce matin, depuis que cet imbécile de Fathi a raconté partout qu'il avait toujours les bijoux sur lui !... »

Pendant ce temps, une discrète enquête fut rapidement menée. Nulle plainte n'était déposée. Elle n'alla pas loin... Toute

la police était bien occupée. Une note parut dans les journaux disant que les cambrioleurs de Sir Archibald jouaient de malheur et qu'après avoir fait « chou blanc » aux *Charmilles,* ils avaient tenté de cambrioler les bijoux de Lady Helena, mais qu'ils n'avaient réussi qu'à emporter un coffret vide.

On était à la veille du Grand Prix : on parla d'autre chose.

Sur ces entrefaites, on annonça à Helena Abraham Moritz et Jacob. Elle donna l'ordre de les introduire et je me retirai. Je ne la revis plus qu'à cinq heures. Elle avait un vêtement sombre et déclarait qu'elle m'emmenait « faire un petit tour pour changer d'air ». Nous partîmes en auto :

« J'y pense, fit-elle ; il faut que vous passiez chez vos fournisseurs. Nous dînerons à Rouen. »

Elle conduisait elle-même, comme la première fois. Elle était très gaie, cela m'étonna plus que tout.

« J'ai revu Moor, l'entraîneur, vous savez ! *Spad* est « donné » à quinze contre un ! Une petite « boule » à faire, cher !

– Mais nous n'avons pas le sou !

– Oh ! d'ici demain !...

– J'admire votre belle confiance !

– Cher Rudy !... Il ne faut jamais désespérer du Seigneur !... Bénissons-le déjà d'avoir de quoi dîner. Victor m'a avancé cinquante louis et Mary vingt-cinq ! Voilà cinq cents francs pour vous, je vous prie !... »

Et, comme je faisais un geste pour les repousser :

« Mais vous êtes bête, petit chéri *darling !* N'êtes-vous pas mon gigolo ! *Don't be silly !...* Allons ! cher, ne vous fâchez pas ! Je sais que vous êtes un homme d'honneur. Je ne doute pas que vous me les rendiez !... »

Dans ces conditions, je voulus bien consentir à empocher le billet, mais je me sentais rougir sous la brique de Mr. Prim. Helena s'amusait bien :

« Vous savez pourquoi les deux damnés juifs sont revenus me voir, Rudy ?...

– Ma foi ! je ne m'en doute pas...

– Pour se moquer de moi, d'abord !... Oh ! pour cela surtout, avec des airs apitoyés. Je leur aurais volontiers « boxé les oreilles ». Mais je me suis bien retenue, car je voulais leur demander de l'argent. Une petite somme à mettre sur *Spad :* mille louis !... Ils ont répondu qu'ils y consentaient, mais que je devais signer pour le double et que c'était un petit cadeau, parce qu'ils ne rentreraient jamais dans leur argent !...

– Les bandits !...

– C'est cela, exactement ! C'est cela que je leur ai répondu. Mais en leur souriant tout à fait gracieusement, je vous assure, et ils n'en ont pas paru fâchés. Ils m'ont dit, en se retirant, que l'on se reverrait, je leur ai répondu : « Plus tôt que vous ne pensez !... » Ils n'ont pas compris. Ils ne pouvaient pas comprendre. Dites donc, chéri, que pensez-vous de ces gens-là ?

– Je vous l'ai dit, Helena !

– Tout le monde n'est pas de votre avis. Jacob est un gros monsieur, à Rouen, tout à fait considéré. *A real gentleman.* Il

est juge consulaire et Mme Jacob est à la tête de quelques bonnes œuvres. Ne trouvez-vous pas cela attendrissant ?

– Ils méritent la prison !…

– Non ! Il y a d'honnêtes gens en prison ! Cependant, ils méritent quelque chose ; je sais bien, moi, ce qu'ils méritent…

– Parlez, Helena, je sens que vous avez une pensée.

– Plusieurs. Mais il y en a une à laquelle je tiens particulièrement, aujourd'hui… Elle n'est pas tout à fait de moi, du reste… Elle est de Durin !

– Dites-moi cela !

– Puisque vous le désirez, *darling !* Ne trouvez-vous pas que « Monsieur Jacob », qui a fait fortune en « détroussant » tout le monde, en trompant tout le monde, sans aucun risque, sans bravoure, ne mérite pas sa chance ?

– Non ! il ne la mérite pas !…

– Et que ce serait « pain bénit », comme disent les Français, s'il était « détroussé » à son tour !…

– Évidemment, Helena… évidemment.

– Et que l'homme qui ferait rendre gorge à « Monsieur Jacob » serait, en vérité, providentiel ?

– Sans doute !… Mais je ne vois pas le moyen de faire rendre gorge à « Monsieur Jacob »…

– Il y en a un, cher Rudy !… c'est de le voler comme il a volé tout le monde !… »

Depuis quelques minutes, je ne pouvais dissimuler ma gêne… À cette attaque brutale, je répondis :

« Primitif ! moyen primitif !

– C'est le meilleur, Rudy ! Et souvent le seul !… en tout cas, le seul digne vraiment d'un homme courageux… Tout le reste n'est que combinaison de boutiquiers. Durin me l'a souvent dit : pour celui qui a dans ses veines un sang de gentleman, il n'y a de possible, dès qu'il s'agit de s'adjuger le bien d'autrui, que la *rapine*. C'est l'histoire de toutes les grandes familles, croyez-moi. Doug le savait, lui qui descend des… Pardonnez-moi, cher, j'allais trahir son secret ! Mais, en vérité, je crois que nous nous égarons. Il ne faut pas tant de discours pour vous réjouir à l'avance du butin que nous allons faire chez cet affreux homme !… »

Je me retournai, d'un bloc : « Et vous avez compté sur moi, Helena ?

– Certes !… Vous avez le cœur brave ! J'ai vu cela, cette nuit.

– Voyons ! Voyons ! Voyons ! C'est sérieusement que vous me proposez une chose pareille ? Cette nuit… cette nuit… vous me l'avez assez démontré. Je ne cambriolais personne. Je vous rendais… mon Dieu, je vous rendais service… un petit service !…

– Il s'agit de m'en rendre un grand, Rudy ! Reculerez-vous ? Je dois me venger de ce mufle, *this cad* qui s'est si bien moqué de moi tantôt !… Songez qu'il n'y a aucun danger à courir !… Durin a tout prévu, pour cette affaire-là !…

– Mais je ne suis pas Durin, moi !…

– Je m'en aperçois ! J'ai encore feuilleté le petit dossier, les plans de l'hôtel Boieldieu. Tout cela était dans le sac que vous m'avez apporté… Une si belle affaire ! Me ferez-vous regretter que Durin soit en prison ? Allons, ne faites donc pas cette tête-là, *darling !*… Vous êtes « sans prix », tout à fait drôle, vous savez ! Je ne vous reconnais plus… Un hôtel particulier… Tout le monde absent ! Toute la famille à Deauville !… Vous ne risquez pas, cette fois, de vous heurter à un voyageur qui rentre dans un hôtel. C'est beaucoup plus simple, je vous assure, que de travailler dans un couloir de palace… C'est un enfantillage auprès de ce que vous avez fait cette nuit ! Enfin, vous ne serez pas seul ! Bien entendu, je vous accompagne, je vous guide !… Je suis allée avec Archibald, déjà deux fois, voir les collections de Jacob ! Je vous assure que nous nous amuserons beaucoup tous les deux… *Vous verrez comme c'est rigolo !* Une réelle *party ! What on !*

– Non, Helena, non !… ne comptez pas sur moi. Ne comptez pas sur moi pour nous faire courir un pareil risque. Vous n'en avez pas le droit. Ce temps-là est passé !… Vous me le disiez vous-même !… Maintenant, vous êtes une lady !… Songez à ce que vous perdriez si…

– N'en parlons plus, Rudy !… » Et elle ne m'en parla plus. Moi non plus. Mais nous ne cessâmes d'y penser. Et, de mon côté, elles n'étaient pas gaies, mes pensées… Elles étaient de deux sortes. D'abord : « Voilà où tu en es ! Au seuil du crime, au vol avec effraction. Encore un petit coup d'épaule d'Helena et tu le franchis. Vas-tu te laisser faire ?… » Ensuite : « Si tu ne te laisses pas faire, tu vas perdre Helena !… » C'est que je l'aimais, cette femme ! Ah ! je l'aimais, mon petit rat d'hôtel en soie noire ! Ma superbe lady !… Oui, mais ! ce qu'elle me demandait là était, comme on dit, un peu fort « de café » pour un avocat, ou tout simplement pour un honnête homme !… Assurément, l'idée du vol dont serait victime cette ignoble crapule de Jacob ne m'était point tout à fait déplaisante. Je dirais même qu'un

autre se serait chargé de la besogne sous mes yeux que je me serais bien gardé de le déranger dans son petit travail et, ma foi, que tous mes vœux eussent été pour lui. Mais il ne s'agissait pas d'un autre. Il s'agissait de maître Rose, maître Antonin Rose, avocat à la cour d'appel de Paris ! Non ! cela n'était pas possible ! Pas possible, réellement !…

N'y pensons plus ! N'y pensons plus !…

Abominable Jacob, va !… Je vais perdre Helena pour ne pas causer de désagréments à « Monsieur Jacob » ! Et quels désagréments ! Nous n'allions pas emporter son hôtel, ni son précieux mobilier. Quoi que nous fassions, « Monsieur Jacob » n'aurait guère à en souffrir que dans son avarice… Oh ! Helena avait bien des raisons pour elle ! Et comme je la comprenais !… Je la comprenais mais je ne la suivrais pas !… Mettons que ce fût par pusillanimité et même par lâcheté ! On est comme on est !… Je n'ai pas reçu la forte éducation d'Helena, moi !… Je suis élève de l'école de droit, moi !… On ne m'a jamais enseigné le rôle providentiel du cambrioleur dans la société moderne !… Et puis, mon éducation familiale !… On ne se débarrasse pas de tout cela comme on voudrait !… Ai-je dit « comme on voudrait » ?… Je ne veux rien !… Je ne veux rien !… Mettons que c'est de l'atavisme et n'en parlons plus !… Surtout ne regardons plus Helena !… ne regardons plus son petit pied sur les pédales, et ne songeons plus à cette première soirée de cambriolage dans la villa des *Charmilles* quand elle avait revêtu son costume de petit rat d'hôtel en soie noire !

Je ne saurais dire où nous avons dîné. Aux environs de Rouen ; il n'était plus question, ce soir-là, des fournisseurs. Il n'était plus question de rien… Helena parlait de choses et d'autres qui n'avaient pour nous aucun intérêt. Je me rappelle qu'elle me demanda si j'aimais la pêche à la ligne et si j'étais fort aux dominos. Au dessert, elle me dit :

« Je vais vous mettre à la gare, *darling !* Vous prendrez le premier train pour Deauville.

– Comment ? Je ne reviens pas avec vous ?

– Non ! j'ai pensé qu'il valait mieux ainsi, pour vous !... S'il m'arrivait une chose... juste une chose inattendue et que je ne peux prévoir, certainement... vous ne seriez pas compromis, Rudy ! N'est-ce pas ce que vous cherchez après ?...

– Mais, Helena, je ne sais pas !... Vous restez à Rouen ?...

– Oh ! je serai peut-être rentrée à Deauville avant vous... Oui, je reste encore un peu à Rouen...

– Des courses ? Ne puis-je vous accompagner ?

– Non ! j'ai une petite course à faire, du côté du cours Boieldieu. Mais je pense qu'il vaut mieux que je sois seule, n'est-ce pas ?

– Helena, vous ne ferez pas cela ! Je ne vous laisserai pas faire cela !...

– Montez ! petit chéri ! *Come on !* » Dans l'auto : « Moi je ne vous quitterai pas !...

– *All right then,* je vous invite au cinéma. »

Je voudrais être à cent lieues de là, ne l'avoir jamais connue, cette femme !... Et, cependant, je reste !... Plus elle me fait peur, plus je me colle à elle ! Ce n'est pas la première fois que j'en fais l'expérience. Je devrais me méfier, sachant ce qu'elle médite. Certainement, elle trouve qu'il est trop tôt pour agir. J'ai encore quelques heures devant moi. En quelques heures, elle pourra revenir sur son dangereux dessein. Je l'y aiderai. C'est mon

devoir. Je reste parce que c'est mon devoir de ne pas laisser une femme que j'aime faire une bêtise pareille.

Au cinéma : une histoire tout à fait ordinaire de bandits mystérieux mais des plus sympathiques qui deviennent vertueux à la fin et finissent dans de justes noces.

« Tu vois, chéri, me dit-elle, comme tout s'arrange dans la vie. Tu ne trouves pas cela encourageant, en vérité ?… Mais, entre nous, les auteurs n'y connaissent rien, absolument ! Surtout quand on est poursuivi par la police. Ils ne savent pas !… J'écrirai à la firme. C'est honteux.

– Je vous en supplie, Helena, causons un peu sérieusement !

– Sérieusement, *of course !* Oui ! Il y a encore un train pour vous à onze heures, je crois… Mais il faut se décider, vous n'avez plus que dix minutes, *darling !…*

– Helena, je ne vous quitterai pas !…

– *Well !* vous l'avez déjà dit : alors taisez-vous. Moi, je m'amuse comme je peux ! Je ne sais pas jouer aux dominos. Je joue cricket toujours, moi. Et je prends de la distraction à préparer à « Monsieur Jacob » une bonne tête pour demain ! Sans compter, petit chéri *darling,* qu'il y a *Spad* à quinze contre un ! Y avez-vous pensé ? Non, vous ne pensez à rien ! Oh ! Rudy ! ne jouez pas l'âne ! Je vous dis que nous aurons les Rubens de M. Jacob et quelques petites autres choses, j'espère. *On les attend !* C'est arrangé avec Démétrius. Je vous dis tout cela pour vous instruire et que vous me laissiez maintenant travailler dans la paix ! *Excuse-me, darling !* »

Je monte dans l'auto et ce n'est pas à la gare qu'elle m'emmène. La sueur coule sur le maquillage de cet odieux Mr.

J. A. L… Prim que je voudrais voir à ma place autrement qu'en peinture. Voici le cours Boieldieu. Nous stoppons dans la nuit des grands platanes. Pas un passant. Helena a apporté une petite sacoche de voyage et une canne. De la sacoche, elle tire deux paires de chaussons de bain, quelques outils, un trousseau de clefs, et de la canne, qui n'est qu'un étui, elle extrait une matraque. Elle retire ses bas, met ses chaussons, rafle son petit bagage et s'apprête à descendre. Je la retiens par la manche de son manteau :

« *Well what's up ?* je vous invite à prendre un bain de pied ! l'eau sera fraîche, ce soir, *darling !…* »

Et elle me montra le reflet d'un petit ruisseau, affluent du Robec, qui coule à deux pas. Ce n'est qu'un fossé séparant de droite et de gauche les propriétés riveraines :

« Allons, ne soyez pas stupide, *dear…* Venez avec moi, je pourrais me noyer ! »

Soudain, furieux contre moi-même, je fais sauter mes souliers. Et voilà que, moi aussi, je chausse les sandales. Tout cela en grognant je ne sais quoi de fort désagréable pour l'amour-propre des femmes dont on ne saurait mesurer l'extravagance. Mais elle ne fait qu'en rire, tout en surveillant le boulevard désert. Puis elle me prend le bras, gentiment, et nous voici dans le ruisseau. Tout juste si nous avons de l'eau au-dessus de la cheville :

« C'est épouvantable, ce fleuve déchaîné, raille Helena, merci, Rudy, d'être descendu dans cet abîme ! je vois que vous m'aimez vraiment ! »

Elle compte les portes, à gauche. À la troisième, elle s'arrête, grimpe sur le talus, inspecte. Elle est séparée d'un très grand jardin, planté d'arbres, par un treillis de fer et cette petite porte. À ce moment, il y a des grognements dans l'ombre et deux

énormes chiens bondissent, prêts à nous dévorer. Elle leur parle, fouille dans sa poche et leur jette deux boulettes. Ils ont bon appétit, c'est vite fait. C'est effrayant, foudroyant. Une double plainte sourde et puis, plus rien, le silence. Elle redescend près de moi, me tasse avec elle contre le talus. Je ne respire plus. Je crois que nous courons les plus grands dangers : cinq minutes ainsi, j'ai les pieds glacés. Je tente un dernier effort :

« Il est encore temps. Réfléchissez ! »

Elle me met son petit poing sur la bouche. Je suis prêt à défaillir : « *Get out !* me souffle-t-elle… allons ! fichez le camp, vous me gênez ! »

Tout de même, je ne suis pas lâche ! Je ne veux pas qu'elle me prenne pour un lâche !

Sous le coup de fouet, je bondis sur le talus :

« Finissons-en !

– Imprudent ! *well,* et le gardien ! s'il avait entendu les chiens !…

– Ah ! il y a un gardien !… » Et je m'aplatis. Elle s'aplatit près de moi. Son doigt me désigne, à travers les arbres, sur la gauche, éclairé par la lune, un toit. C'est la loge du gardien, au coin de la grande grille qui ouvre sur le boulevard. Enfin, elle se redresse, en me frappant sur l'épaule : « Le gardien n'a rien entendu, nous sommes O.K. !… »

Trousseau de clefs, petit outil, porte ouverte. Dans le jardin, nous faisons le tour, sur la droite, d'un tertre gazonné en pente, au sommet duquel se dresse un kiosque au toit de branches, d'une rusticité classique. Nous glissons comme des ombres. Je

regarde la matraque d'Helena et je souhaite pour le gardien, autant que pour nous, qu'il ne se réveille pas.

Il me semble bien que j'ai fini de faire le trembleur. Je suis assez content de moi, pour une première fois, pour une vraie première fois. Sous nos semelles de corde, nos pas ne s'entendent point, même sur le gravier des allées. Il embaume, ce jardin. Est-ce que M. Jacob aimerait les fleurs ? Ça me gênerait. Nous longeons des serres. Nous arrivons sur les derrières de l'hôtel. Nous n'avons plus rien à craindre du gardien. Une porte de véranda. J'admire Helena. Quelle dextérité ! quel sang-froid ! quelle sûreté de main ! Deux pesées et nous n'avons plus qu'à nous présenter. Nous sommes dans l'hôtel.

Mon Dieu ! comme c'est simple ! Jamais je ne me serais imaginé que c'était aussi simple que cela ! Heureusement que ça ne se sait pas ! Ceux de la partie ne s'en vantent pas, évidemment, pour ne pas augmenter la concurrence ! Je ne dis pas que c'est un métier de tout repos, mais enfin il y en a de plus dangereux, quoique honnêtes.

Déjà, je suis en train de « plastronner ». C'est que je m'épate moi-même. En vérité, là-bas, aux *Charmilles,* quand j'opérais pour rire : eh bien ! je ne riais pas du tout. J'étais profondément ému. J'ai fait du chemin ! Soudain, un geste d'Helena rabat ma superbe. Elle écoute, tout simplement. Aurait-elle entendu quelque chose ?... Elle a sorti sa petite lanterne sourde.

La dernière chose que j'ai vue c'est sa matraque... On doit donner des coups terribles avec ce petit serpent noir de caoutchouc. J'ai entendu dire qu'un coup solide, bien placé, assomme un homme ! On peut tuer avec ça !...

Horreur ! je sens qu'elle me glisse sa matraque dans la main...

Je soupire :

« Helena !…

– *Stupid boy !* ça n'est pas pour s'en servir, elle me gêne !…

– Il n'y a personne, dans l'hôtel ?…

– Si ! Au second… Une gouvernante et une petite fille ! » Je m'affole : « Mon Dieu !…

– Oh ! ne pleurez pas, « bébé à panades ». Pleurez pas !… J'ai apporté ce qu'il faut… du chloroforme pour la gouvernante…

– Et, pour… la petite fille ?

– Une barre de chocolat ! Montons, la galerie est au premier… »

Derrière la lanterne sourde, nous gravissons le large escalier encombré d'antiquailles. Et nous voici dans la galerie. Des meubles, des vases, des bijoux anciens, des toiles sur les murs et, sous des vitrines, de merveilleuses dentelles des Flandres. La flèche de lumière glisse sur toutes ces richesses vraies ou fausses. Seules, les dentelles intéressent Helena qui, après avoir détaché la vitre de la pointe aiguë d'un diamant de travail, jette tout le paquet à nos pieds.

Nous traversons ensuite une grande pièce dont les murs sont recouverts des fameuses tapisseries de Bayeux. Helena regrette de ne pouvoir les emporter sans courir trop de risques.

Elle hésite cependant une seconde. Je me vois déjà ployant sous les tentures comme un portefaix, car, enfin, il faut bien que

je serve à quelque chose. Nous sommes enfin devant la porte qui ferme le petit salon aux Rubens, mais ils sont sous clef et double verrou de sûreté. Dix minutes de travail. Au moment où la porte cède, un craquement qui me déchire l'âme. Nous voici changés en statues. Cinq minutes de silence, mais rien ne vient nous troubler. Est-ce bête d'avoir des peurs pareilles pour un petit bruit comme ça dans la nuit ! Helena, j'en suis sûr, n'a pas peur, elle ! Elle reste cinq minutes immobile parce que c'est certainement recommandé après un bruit insolite par le parfait manuel des cambrioleurs. Allons ! je vois que cela va mieux !... Et puis une femme et une petite fille ! Hein ? Même si elles ont entendu quelque chose... Je les vois d'ici ; tremblant d'épouvante sous leurs couvertures. C'est moi Croquemitaine !

Nous ne perdons pas de temps en appréciations plus ou moins artistiques sur les Rubens. Moi je n'aime pas les Rubens. Ses femmes, ça n'est pas mon genre. Helena m'avoue qu'elle ne les aime pas non plus. Mais nous faisons comme si nous les aimions. Helena a vite fait de les détacher de leurs cadres et de les rouler. Elle me les passe. Elle me charge aussi des dentelles des Flandres. Mais elle m'a repris la matraque et elle marche devant.

J'ai l'air d'un déménageur. J'ai soif. Je prendrais bien un coup de pinard. Helena connaît les usages. Nous pénétrons dans la cuisine où nous dénichons un litre de vin rouge, un siphon, un litre d'eau-de-vie et, dans le garde-manger, un morceau de fromage de gruyère. Avec un quignon de pain, voilà notre affaire. Et nous faisons le casse-croûte sur le coin de la table de bois blanc, soigneusement raclé. Ça n'est pas un repas de théâtre, un souper de cambrioleurs à la manque comme aux *Charmilles*. On a fait du vrai travail et on se restaure, comme des ouvriers.

Helena coupe sa croûte et mange son fromage sur le pouce, en me regardant avec un sourire silencieux qui en dit long sur l'estime que je commence à lui inspirer. Un coup de gniole...

Nous choquons nos verres. Elle m'embrasse et nous mêlons nos haleines ouvrières. Et j'ai trouvé que cette petite scène avait bien son charme, elle aussi !

Maintenant, nous roulons sur la route avec notre butin. À Évreux, nous nous sommes arrêtés devant une auto qui stationnait au coin d'une rue. Helena m'a repoussé dans le fond, s'est chargée des paquets, du rouleau, a tout jeté dans l'autre auto dont la portière s'était ouverte à notre arrivée : conciliabule dans l'auto fantôme. La portière se rouvre et Helena me rejoint. J'ai pu craindre un moment qu'elle me plantât là. Imagination stupide ! Helena m'aime…

Elle est revenue avec deux cents billets et un chèque de cent mille. Démétrius ne fait peut-être pas une aussi belle affaire que ça ! Les dentelles ne sont pas si étonnantes qu'on le dit et les Rubens l'embarrasseront bien s'il ne parvient pas à les faire passer en Amérique ! D'abord, sont-ce des Rubens ? On dit l'avis des experts assez partagé. Qui peut se vanter, aujourd'hui, de démêler le vrai et le faux ?

« Les billets sont-ils faux ? » demandai-je. Elle m'embrassa : « Ah ! Rudy, voilà comme je vous aime !… Eh bien, comment trouvez-vous notre petite expédition ?

– Vous disiez vrai, Helena, *c'est très rigolo !*

– Et pas de remords ? » Je pensais à la bonne figure que ferait, le lendemain, « Monsieur Jacob ». « Aucun, Helena, aucun !… »

IX

Le lendemain, *Spad* passait le premier le poteau d'une courte tête. En vérité, si je fais la somme de toutes les émotions par lesquelles je suis passé depuis ma seconde visite à Durin, je dois avouer qu'elle n'atteint pas, de loin, l'émoi indescriptible où me jeta cette fin de course. J'avais perdu toute direction de moi-même. Je n'avais plus rien d'un homme, c'est-à-dire d'un être héritier de plusieurs civilisations. J'étais devenu un animal, exactement un chien. Je mordais les jarrets d'une autre bête au galop et je jappais, j'aboyais. J'aboyais : « Spad !... Spad !... Spad !... » Autour de moi, d'autres animaux, mes semblables, étaient pris du même délire et Lady Helena aussi aboyait : « Spad ! Spad ! » avec une voix de cuisinière. J'avais assisté plusieurs fois à ce genre de convulsions et cela m'avait incité à une grande pitié. Mais je sais aujourd'hui que, dans cette crise, il ne faut pas plaindre tout le monde. Pour notre part, Helena et moi, nous ramassions cent cinquante mille francs chacun.

Nous avions bien travaillé pour les books ; malheureusement, notre gain eût été autrement considérable si Helena n'avait oublié qu'elle devait 10 000 louis à Jack, qui les lui retint.

J'aurais consenti assez facilement à mettre, en ce qui me concerne, la petite somme qui me revenait de côté, mais Helena me regardait d'un tel air que je mis tout dans son sac.

« Je veux, me dit-elle, vous apprendre à mépriser l'argent ! » Et, comme il faisait très chaud, nous nous dirigeâmes vers le buffet. À ce moment, nous nous trouvâmes pris dans une forte bousculade, autour d'un gros homme qui venait de s'affaisser. Et nous reconnûmes dans le corps que l'on emportait « Monsieur Jacob » lui-même. Près de lui, Abraham Moritz expliquait que l'on venait d'apporter à M. Jacob un télégramme lui annonçant le cambriolage de son hôtel et la disparition de ses Rubens :

« Vous gombrenez, ça lui a bordé un goup, au pauv' vieux, avec une chaleur bareille ! »

Nous invitâmes Abraham Moritz à se désaltérer avec nous, ce qu'il ne refusa point, et nous nous attendrîmes de compagnie sur les malheurs de M. Jacob :

« Moi, expliqua-t-il, je ne serais jamais tranquille si j'avais des tableaux !... des tableaux, ça ne peut pas se mettre dans un coffre-fort ! »

Il nous quitta pour aller chercher des nouvelles de M. Jacob. Quand il revint, il était tout pâle :

« Il est mort, nous dit-il. Il n'avait pas le cœur bien solide !... C'est malheureux, un homme si riche !... Les gambrioleurs l'ont assassiné !... »

La cloche du Grand Prix se faisait entendre. Nous quittâmes le buffet, et Abraham nous laissa « pour chouer au mutuel le tuyau que ce bauvre Jacob lui avait donné avant de mourir ». C'était un tuyau crevé. Quand nous revîmes Abraham, il injuriait le mort. Quant à moi l'événement ne m'avait pas autrement bouleversé. Ce Jacob était si antipathique ! Tout de même quand je pensais la veille à la figure qu'il ferait, je ne pensais pas, certes, à celle d'un macchabée. Honnêtement, j'aurais renoncé à la partie où Helena me conviait, j'en étais sûr, et ma conscience s'en trouvait bien consolée.

Helena me dit :

« Vous supportez bien l'accident, Rudy ! Il faut ! Le Bon Dieu l'a puni ! C'était un malhonnête homme ! »

Quand je pense encore à la facilité avec laquelle *j'acceptais* alors la mort de M. Jacob, je suis tout étourdi de cette rapidité avec laquelle je descendais l'escalier obscur conduisant à l'abîme où se confondent le bien et le mal. Mais il n'est point rare que les plus vertueux, après la première faute, étonnent les vieux chevaux de retour par la hâte qu'ils mettent à rattraper le temps perdu. Ils ne connaissent point de mesure dans le mal. Non ! non ! je ne pleurai point la mort de M. Jacob, ni Mme Jacob non plus, du reste, ni les petits Jacob, ni personne. Il me semblait que nous avions rendu service à tout le monde !

Excellent état d'esprit pour jouir des bienfaits de la fortune. Nous étions bourrés de billets de banque, Helena et moi. Et, le soir, nous jouâmes un jeu d'enfer. La toilette d'Helena, aux Ambassadeurs, avait causé un scandale. Elle inaugurait « les seins nus ». Certes, une gaze légère. Tout compte fait, on ne pouvait rien lui reprocher, mais la double fleur, trop soulignée par un fard insolent, perçait sous le voile avec la plus outrageante provocation. Tous ses amis étaient là et les murmures cessèrent. Toutefois, une ardente curiosité n'avait cessé de rôder autour de la table, ce dont Helena s'amusait, en buvant son *extra-dry* avec un geste qui conviait les dieux.

Cette fois, ce n'était plus son soulier d'argent que je touchais timidement sous la table, mais sa jambe de bacchante que je ramenai prisonnière et brûlante… « Écoutez, Rudy, ce soir, ce sera encore tout ou rien avec nos pauvres petits bank-notes en attendant que nous trouvions un autre « truc » pour reprendre mes bijoux à Fathi. Amusez-vous, chéri !… Prenez tout cela, vous irez au « Privé » ! Il restera toujours le chèque de Démétrius pour nos petits pique-niques !… »

Et j'entrai au « Privé » avec le produit du vol et le gain des courses. Elle n'avait gardé que cent billets pour elle. Moi, j'avais presque *un demi-million !*… À ce moment, l'idée que j'avais eue, un instant, de mettre cent cinquante mille francs de côté, me paraissait d'un « louis-philippard » extravagant ! Et comme je

comprenais le regard d'Helena ! Ah ! ce n'est pas avec un bas de laine qu'elles viennent à Deauville, ces déesses !…

Étaient-ce la chaleur de l'après-midi, l'émotion des courses, le champagne du soir, la jambe d'Helena, ses seins nus, le scandale, la mort de Jacob, la sensation que j'étais devenu depuis vingt-huit heures un vrai cambrioleur, mieux que cela : *Mister Flow lui-même ! (Car pendant que mon client était toujours en prison, moi, j'exécutais les coups préparés par lui !…),* tant est qu'aucun geste ne me paraissait impossible. Et ce fut le plus naturellement du monde que je mis mes quatre cents billets en banque.

Et ce sang-froid ! Ah ! que j'étais beau ! Je sentais que j'étais beau ! J'aurais voulu que Lady Skarlett me vît en ce moment-là. Elle aurait été fière de Mr. Prim ! fière de son Lawrence, et elle l'eût aimé, en dépit de sa haute figure de beefsteack trop cuit, au moins autant que son Rudy !… – « Cigares !… »

Je jouis pleinement de cette trop rare minute.

« Bigre ! la partie est chaude. Tout est fait au premier coup ! »

Je distribue, je tourne cinq. On me demande des cartes aux deux tableaux : si je leur flanque des bûches, leur compte est bon !…

Je regarde le joueur qui a la main. Jamais je n'ai vu une figure aussi antipathique. C'est le gros Zell, Thomas Zell, de l'affaire des renards du Canada, une belle fripouille qui devrait être en cour d'assises. Où a-t-il volé les quatre plaques de dix mille francs qu'il vient de pousser devant lui ? Encore un pour qui je devrai plaider un jour peut-être ! En attendant, je lui donne un cinq ! « Salaud, va !… »

Eh bien, et celui de gauche, dont le plastron fait ballon sur son ventre flasque de vautour de la Sierra ? Connu aussi, celui-là, c'est Ramon, Ramon, du guano péruvien ! Quelque chose de propre ! qui a ramassé sa fortune dans la fiente des oiseaux, en faisant crever à la tâche ses coolies chinois. Ils auraient dû l'assassiner ! Toi aussi, il te faut une carte ! Une bûche pour le vautour de la Sierra !… Ouais !… Je lui lance un sept… Le guano, ça porte bonheur !…

Et qu'est-ce que je vais tirer, moi ? Car me voilà bien mal en point… Un six !… Maintenant, je n'ai plus que *un !*… Envolé, le demi-million ! Hein ? Quoi ?.. baccara partout ? Ils ont fait baccara ! Ils ont fait baccara !… Je gagne avec *un !*…

J'ai un million devant moi !…

Eh ! eh ! Maître Antonin Rose, comment vous trouvez-vous, mon cher maître ? Vous ne le regrettez pas, votre petit voyage à Deauville ? Il est de votre goût ? Vous voilà millionnaire, maintenant !…

Au coup suivant, le million est tenu !…

Ah ! non, par exemple, je ne vais pas risquer « mon million » d'un coup ! Et je lève la banque, ce qui fait sourire la petite Valentino et quelques-uns de ces messieurs qui savaient bien que ça « ne durerait pas ! ». Celui qu'ils attendent, c'est l'inépuisable Z…, le Grec milliardaire, ou Benito Sandrez, le concessionnaire de tous les jeux en Argentine et au Chili et qui vient perdre pendant six mois en Europe, de Monte Carlo à Ostende, en passant par Nice, Cannes, Biarritz, Deauville et Paris-Plage, tout l'or ramassé dans la poche des joueurs pendant les six autres mois en Amérique latine !

Je dois dire que, dans le moment, ce chiffre d'un million – le million que j'avais dans les mains – agissait sur moi avec avidité. On fait quelque chose avec un million. On peut aller

courir sa chance ailleurs et autrement qu'au jeu ! À mon âge, on peut recommencer une belle vie, on peut rompre avec les fils qui vous retiennent à une aventure dont l'issue menace d'être assez redoutable, on peut oublier Durin, et même Lady Helena et filer loin, bien loin, vers d'autres cieux !

Seulement il fallait partir tout de suite, ne pas avoir la curiosité de savoir ce qu'il y avait encore dans le paquet de cartes que je laissais derrière moi, ne pas attendre que Z…, qui prenait ma suite, eût abattu trois fois. Alors mon million ne compta plus au regard de ce que j'aurais pu emporter si je n'avais pas lâchement fini après le premier coup de cartes.

Encore une fois, j'avais manqué d'estomac ! Helena avait raison ! Je n'étais pas digne de ma chance !

Ne m'avait-elle pas dit : « Tout ou rien ? »

Ce Z…, je l'eusse volontiers étranglé ! Il me volait ! Les monceaux de plaques de dix mille qu'il entassait devant lui, elles m'appartenaient !…

Et ce fut plus fort que tout, que tout ce que j'aurais pu me dire et que je ne me disais pas. Je n'étais plus qu'une bête brute acharnée à reprendre le morceau qu'on lui avait arraché de la bouche. Je jetai dix plaques sur le tapis. La banque avait passé quatre fois. C'était bien le tour des pontes ! Z… gagna encore et mes cent mille francs allèrent grossir son tas.

Je ne me connaissais plus. Je plongeai ma main dans la sébile où l'on avait jeté tout ce qui m'appartenait quand je m'étais levé de table et je mis vingt plaques sur le tableau de gauche. Je me trouvais devant le tableau de droite, mais j'avais eu l'occasion de remarquer que Soulak – des Mines de Transylvanie – avait généralement la main heureuse. Le tableau de droite gagna, celui de gauche perdit !

Alors, tout tourna. Mes plaques allaient d'un tableau à l'autre sans qu'il semblât que j'y fusse pour rien. Et toujours je pontais sur le tableau perdant avec une régularité stupéfiante. Vingt minutes après, mon million avait disparu et ma sébile était vide.

J'étais devenu la risée de la galerie qui regardait la partie, debout, autour de la table. Quelqu'un murmura : « Ça lui apprendra à jouer contre sa banque. »

Je faisais un effort surhumain pour ne pas m'écrouler sur un fauteuil, pour faire encore bonne figure. Mais, c'est légèrement titubant et avec des jambes de laine que je sortis de cet antre. J'allai m'achever au buffet. Mon barman accourut aussitôt ne dissimulant pas le plaisir qu'il prenait à me revoir.

« Monsieur désire ?

– Champagne !... » Mon malheur était écrit sur mon visage, enfin sur celui de Mr. Prim ! Mon homme n'eut point de peine à le lire, aussi me servit-il sa petite note, qui était toute prête. Je la considérai d'un œil tout à fait indifférent. Elle n'avait pas augmenté depuis l'autre jour. C'était un miracle et c'était toujours quatre-vingts louis. Je la fourrai dans ma poche : « Ça va, Teddy !... j'avais complètement oublié !... » Et je fis celui qui pensait à autre chose, mais je ne pensais à rien ! Ah ! je vous jure qu'ils ne me préoccupaient pas les quatre-vingts louis de Teddy ! Je vidai ma bouteille sans être dérangé par Harry ou quelque autre petite mouche bleue. C'était appréciable, car j'étais dans des dispositions à me faire une bonne querelle ; or ces gaillards-là ont appris dans la fréquentation du ring des coups que j'ignore absolument... Ce fut Helena qui me rejoignit. Elle était radieuse. Elle gagnait trois cent mille et je n'eus pas besoin de rien lui expliquer. « *Baby,* m'écouterez-vous, une autre fois ?...

– Je dois quatre-vingts louis à Teddy, Helena. Je vous dis cela parce que j'ai assez vu sa figure !

– *All right ! darling !* »

Elle paya Teddy malgré toutes les protestations du barman et lui jeta mille francs de pourboire.

« Allons-nous-en ! fis-je. Je ne vois autour de moi que des têtes à claques. »

Elle m'emmena en riant, heureuse de céder à un enfant capricieux.

La nuit ne nous apporta pas de joie. Ma maîtresse, ai-je besoin de le dire ? n'y était pour rien, ni la mort de Jacob (à ce propos j'avoue qu'il ne m'est jamais apparu dans un rêve ni que son fantôme ne m'a jamais tiré les pieds), mais je ne cessais de penser à mon million et cette idée fixe nuisit beaucoup à nos transports.

« Deauville ne nous vaut rien pour le moment, me dit Helena, dès le lendemain. Je viens d'écrire à Sir Archibald que Mr. Prim m'emmenait faire un petit tour sur la côte. Nous serons plusieurs jours absents. J'ai de l'argent. La vie est belle ! *Hurray !* »

Ah ! cette semaine avec Helena ! Tous les deux, tous les deux ! L'abominable Fathi, du moment qu'on lui abandonnait les bijoux, nous laissait parfaitement tranquilles. Mr. et Mrs. Prim… Jamais la Normandie n'avait été aussi belle ! Les plants de pommiers !… Les herbages !… Les petits coteaux verdoyants… Les petites plages… Les vieilles cités… et les repas dans les auberges, arrosés de vrai cidre, du cidre que nous allions nous-mêmes tirer à la barrique dans le cellier. Les

amours au clair de lune, dans les bois, nos siestes dans l'herbe, les fleurs des champs dont nous chargions l'auto !...

Et Helena m'apprenait à conduire ! Maintenant, je pouvais gagner ma vie ! Je connaissais un vrai métier : chauffeur !... Ça doit être beaucoup plus drôle que de faire les couloirs au palais ! Vision rapide d'une vie honnête et modeste !...

À Dieppe, nous retombions dans les palaces, les courses, le jeu. Moi, une déveine folle ! Helena, qui était redevenue Lady Skarlett, ramassait ce qu'elle voulait. Je finis par la laisser jouer, c'était beaucoup plus raisonnable. J'étais traité en grand seigneur, les larbins à mes pieds, et j'avais l'admiration des foules quand je passais avec cette femme à mon côté.

Au Royal, à Dieppe, je reconnus, à une table voisine, un confrère qui a le respect de tous chez Thémis parce qu'il gagne cent mille francs par an. Je lui pouffai de rire au nez. Il ne saura jamais pourquoi. Le principal est qu'il ne m'ait pas reconnu, lui non plus ! Et cela me donne de l'assurance !... Je suis heureux, je suis pleinement heureux ! Voilà la seule vie qui mérite d'être vécue. Je sens que je ne pourrais plus m'en passer.

Ah ! si on se doutait combien cela est facile quand on veut. Mais il faut vouloir ! Il faut se dire : « On ne vit qu'une fois ! » et courir son risque sans peur ! Moi j'ai couru le mien ! et j'avoue que j'ai eu peur, mais c'est fini !...

Notre randonnée s'acheva à Paris-Plage. On ne doit jamais jouer contre une main ! Il vaut mieux la prendre, quand elle est bonne ! Helena s'obstina à jouer contre la main et nous rentrâmes à l'hôtel complètement nettoyés. « Sans importance ! me dit-elle, quand nous fûmes enfermés dans son appartement. J'ai apporté le sac aux outils à tout hasard et Abraham Moritz est là pour un coup, petit chéri !... »

En vérité, Helena me croyait beaucoup plus avancé sur le chemin où elle m'avait lancé d'une main sûre, sans quoi elle eût pris plus de précautions. Elle ne m'eût point mis tout de suite, sans crier gare, en face d'une situation dont j'avais pu me tirer une première fois à mon honneur, mais que j'avais proclamée, par forfanterie, beaucoup plus drôle qu'elle ne l'était en réalité. Ayant reçu ce coup dans l'estomac, je pris le temps de respirer et je prononçai, d'une voix sans éclat :

« Abraham Moritz !… que vient faire Abraham Moritz dans tout ceci ?…

– Il vient nous tirer d'embarras, petit chéri !…

– Il vous a annoncé son arrivée ?…

– Je ne pense pas que son dévouement aille jusque-là.

C'est nous qui lui devons une petite visite, comprends-tu ? » Je n'osais comprendre : « Nous retournons à Deauville ?

– Oui, par le chemin des amoureux. Nous passerons par Paris. Abraham habite au coin de la cité Rougemont, en face du *Comptoir d'Escompte*.

– Ah !

– Je n'aime pas ton « ah ! ». Dis-moi, cet homme, cet Abraham, veux-tu m'aider à me venger de lui comme nous nous sommes vengés de Jacob ?

– Trop vengés ! chère Helena ! Songez-y ! » Et je frissonnai, c'était une nouvelle affaire qu'elle me proposait. Accablé, je la laissai parler. Elle me démontrait que Durin avait préparé ce coup-là aussi soigneusement que l'autre.

« Si tu aimes mieux rentrer à Deauville tout seul ? »

Je fis un geste de protestation. Ma lâcheté n'allait pas jusque-là. Je devais à cette femme la plus belle semaine de ma vie. Et c'était elle qui l'avait payée ! Je ne pouvais la lâcher dans un moment d'ennui. Et puis, Helena m'avait fait un nouvel état d'âme et aussi l'étrange existence que je menais depuis mon départ de Paris. Il me fallait de l'argent à tout prix. L'humanité m'apparaissait sous un jour impie. Et la tête d'Abraham serait peut-être moins funèbre à contempler, le coup fait, que celle de ce pauvre M. Jacob. Toutes ces crapules assises sur leur tas d'or méritaient une bonne leçon !

« Helena, lui dis-je, vos yeux sont de véritables yeux de chat, tantôt doux et pleins d'une volupté intime qui m'affole, tantôt brûlants des feux les plus cyniques, tantôt d'une fierté royale. Comment voulez-vous que je me passe de vos yeux ? Je les suivrai partout !

– Tu as une âme naïve et bonne et tu parles comme un livre, mais tu es plus intelligent que tu n'en as l'air. Ne perdons pas de temps en vains discours. Nous nous sommes compris. Un conseil : ne me renouvelle plus jamais ta petite comédie et nous serons tout à fait d'accord. Tu as hésité tout juste ce qu'il fallait. J'admets une dernière fois que c'était pour la forme ! »

Raillait-elle ? Parlait-elle sérieusement ? Et moi étais-je tout à fait devenu sa chose, son esclave ? Il y a eu des moments où je l'aurais bien étranglée. Oui, il me semble que j'y aurais pris un certain plaisir. Ceci se passait dans les heures où je me révoltais contre ma propre impuissance. Mais son indifférence, ou plutôt le peu d'importance qu'elle affectait alors d'attacher à ce qui pouvait se passer en moi, me réduisait en poussière. Elle sait que je suis plein d'impossibilité vis-à-vis d'elle. Cela lui suffit. Et elle a raison puisque finalement elle a toujours raison. Aussi, maintenant, je ne résiste plus. Il nous faut de l'argent. Prenons-en où il y en a !

Voyons le plan de l'appartement. Il est au premier étage. Les fenêtres des grandes pièces donnent en face du *Comptoir d'Escompte.* Le grand escalier donne sur la rue ; l'escalier de service donne sur la cité Rougemont. La cité Rougemont ferme d'un côté par une grande grille à double porte qui reste ouverte une grande partie de la nuit sur la rue. Cette cité se continue par la cité Bergère qu'elle coupe à angle droit et qui ferme par deux portes, l'une donnant sur la rue où se trouve le *Comptoir d'Escompte,* l'autre sur la rue du Faubourg-Montmartre. Détails qui nous seront sans doute inutiles. L'appartement est inhabité. Une petite boutique en bas, une espèce de comptoir, où, dans la journée, se tient un commis. Par un petit escalier en tire-bouchon, construit *ad hoc,* on pénètre directement dans l'appartement du premier. Durin avait préparé la clef qui ouvre la porte de la boutique. Cette clef, la voici.

À deux pas, en face dans la rue, un hôtel. Nous descendrons là. De la fenêtre de la chambre, nous guetterons le moment d'opérer. Alors, nous filerons et nous nous glisserons dans la boutique. Rien à faire dans cette boutique. Abraham ne vend pas à l'étalage. Les pièces fameuses dont il dispose sont enfermées dans un coffre-fort au premier : « En vingt minutes, nous l'aurons nettoyé », affirma Helena. Et elle rejeta le dossier et la clef dans le sac.

« Une chose que je ne comprends pas, émet-elle, c'est que Durin (tantôt elle l'appelle Doug, tantôt Durin, pour me faire plaisir, car je n'oublie pas que Doug, diminutif de Douglas, fut le nom de son premier amour), c'est qu'il ait mis sur le dossier « *opérer entre midi et deux heures* ». Pourquoi en plein jour ? Parce que l'employé est allé déjeuner ? Mais l'employé ne couche pas là ! Nous serons bien plus tranquilles la nuit !

– C'est mon avis ! fis-je. Je me refuse absolument à vous laisser opérer en plein jour !...

– Descendons toujours à l'hôtel ! Nous verrons bien ! Maintenant, Rudy, il s'agit de « la battre » élégamment, oui, de s'en aller sans payer. Je n'ai plus qu'un billet de vingt-cinq louis, j'y tiens ! Tu vas voir comme c'est simple ! (Oh ! la simplicité de cette existence !) Occupe-toi de l'auto et descends avec le sac et la valise. Si on ne te demande rien, tu passes, mais n'y compte pas. Alors, tu diras : « Montez la note à Madame qui attend dans sa chambre ! » Moi, je file par la salle de bain, après avoir laissé traîner sur la table mon sac à main vide et mes gants, une boîte à poudre de riz, etc. Je te rejoins tandis que tu as mis en marche… En haut, le maître d'hôtel attend toujours devant mes petits accessoires. S'il survient quelque anicroche, ne fais pas le bêta, petit chéri *darling !* Je dirai : « Je croyais que Monsieur avait « payé !… » et nous trouverons autre chose… Mais ça réussit toujours ! Il se peut qu'à Deauville tu sois l'objet de quelque réclamation… M. Prim répondra : « Je croyais que Madame avait payé !… » et tu paieras avec l'argent d'Abraham ! Enfin, *darling,* ne te préoccupe jamais d'une note d'hôtel, ni d'une facture, ça s'arrange toujours. Je t'apprendrai une autre fois comment on « tape » le directeur. Il y a dix façons. Durin avait un petit catéchisme que je devais apprendre par cœur, quand j'étais jeune fille, au temps où il me faisait la cour. Maintenant, c'est moi qui te fais la cour et qui t'apprends le catéchisme. C'est drôle aussi, en vérité !… »

Ce qui fut moins drôle, ce fut notre aventure de la nuit suivante. Quand j'y pense, j'en ai encore chaud. Et je n'admets pas qu'Helena puisse en rire. Elle m'exaspère. Son jeu est cruel. Elle me jette à l'eau tout le temps pour m'apprendre à nager et elle assiste, ravie, à mes ébats ! Plus je patauge, plus elle semble heureuse, ce qui ne l'empêche pas de m'octroyer quelque caresse quand j'aborde la rive. Alors elle me félicite. Mais je la hais, car j'en suis à me demander si mon naufrage ne mettrait pas le comble à sa joie sadique. C'est une femme que je connais de moins en moins. Elle a l'air de s'abandonner et de ne pouvoir rien me cacher de son étrange personne, mais ses confidences, je le sens, ne sont jamais complètes. Et puis, elle doit mentir avec bonheur.

M'aime-t-elle ? Ne m'aime-t-elle pas ? Certes, elle ne me hait pas, comme moi, par exemple, quand je cesse de l'aimer cinq minutes. Elle ne me ferait pas cet honneur ! Mais son grand amour n'est peut-être qu'une amusette, surtout à cause de mes angoisses. Plus d'une fois, quand je faisais le cynique, en beauté, pour qu'elle fût satisfaite de son œuvre, j'ai surpris son sourire. On a ce sourire-là en face des extravagances d'un homme qui vient de découvrir un monde nouveau au fond de son verre.

Mais revenons à notre affaire. Nous avons quitté le palace de Paris-Plage avec tous les saluts de la valetaille qui doit toujours attendre ses pourboires.

La nuit, dans un hôtel de second ordre, à deux pas de la cité Rougemont. Pourquoi ne pas être descendus dans un hôtel à l'intérieur de la cité ? Parce que le concierge couche dans une chambre donnant sur l'escalier de service d'Abraham. Dès dix heures nous sommes prêts. J'ai été ranger l'auto sur le boulevard, devant le théâtre des Nouveautés. C'est là que nous la retrouverons. Et nous sommes remontés dans notre chambre. La rue est absolument déserte. Elle ne le sera pas plus à deux heures du matin : « Finissons-en tout de suite ! » dit Helena, et nous voici descendus. Dans la grande poche de son vêtement d'auto, elle porte nos outils.

Je m'avance jusqu'au coin de la rue Rougemont, et je surveille. Pendant ce temps, Helena ouvre la porte de la boutique, sans difficulté aucune. Personne, pas un agent. Je la rejoins. Des taxis passent à toute allure et ne s'occupent guère de nous. Et puis nous avons l'air de rentrer chez nous. La porte de l'immeuble donnant sur le grand escalier est fermée. Quelle sécurité ! Et je pense une fois de plus que l'on se fait vraiment des idées sur ce métier-là. Il n'y a pas de quoi faire cent mètres de film, dans tout cela. Lanterne sourde. Pièce Vide. Ça ne change pas. Ça a pu m'amuser dans les débuts, mais cela

devient vraiment d'une monotonie !… Nous grimpons au premier étage. Nous sommes dans l'appartement. Nous voici dans la chambre au coffre-fort…

Et tout de suite, nous nous arrêtons, les pieds enchaînés. Nous sentons qu'il y a quelqu'un ici ! Le bruit d'une respiration ? Peut-être ! Peut-être rien !… Il n'est point nécessaire qu'il y ait du bruit, le moindre bruit, pour savoir, la nuit, qu'une pièce est habitée. J'ai appris cela du premier coup. J'en sais, tout de suite, là-dessus, autant qu'Helena. Je suis aussi averti qu'elle… et, comme elle, j'ai ma pince monseigneur à la main.

Nous avions éteint le feu de nos lanternes. Subitement, la sienne se rallume. Mais avec ces lanternes-là, nous ne craignons pas d'être reconnus. On ne nous voit pas, et le faisceau de lumière inspecte. Voici un lit ! Ah ! le lit est habité !… Bravement, Helena va au lit, rejette la couverture et nous découvrons là-dessous un *petit tas de peur* ! Ça n'a plus rien de vivant. Un petit tas de chair qui se décompose, empoisonné d'épouvante. Ah ! le pauvre garçon ! Nous avons pitié de lui ! Nous essayons de le réconforter ! Pour peu, on le frictionnerait pour rétablir sa circulation. On lui taperait dans les mains !… Nous lui jurons qu'on ne lui fera pas de mal, qu'il n'a qu'à ne pas bouger. Il retrouve sa respiration. Il promet d'être bien sage, et il tremble, il claque des dents.

Devant lui, nous nous attaquons au coffre-fort. C'est un ouvrage plus important que nous ne l'avions cru. Le coffre d'Abraham est un coffre sérieux. Derrière nous, le gardien, au fond de ses couvertures, gémit assez drôlement : « Qu'est-ce que va dire le patron ? Qu'est-ce que va dire le patron ? »

Tout en travaillant (j'éclaire les mains opérantes d'Helena), ma maîtresse interroge le malheureux employé : « C'est de ma faute, gémit-il. J'irai sûrement en prison… J'aurais dû, comme

tous les soirs, déposer les bijoux dans le coffre du *Comptoir d'Escompte !* »

Ainsi, nous apprenons pour quelle raison Durin, bien renseigné, avait noté : « Opérer entre midi et deux heures », parce qu'entre midi et deux heures les bijoux restaient dans le coffre de l'appartement. La nuit, il n'y avait rien dedans ! Tous les soirs, avant la fermeture de la banque, l'employé (un parent d'Abraham) traversait la rue et se défaisait des pierres précieuses dans les caves du grand établissement. Mais l'employé a été retardé, ce soir, par une affaire. Alors, il a résolu de coucher dans l'appartement avec les bijoux.

Nous le réconfortons de quelques bonnes plaisanteries. Nous sommes gais. Au moins, nous sommes sûrs de ne pas faire chou blanc ! Et puis, nous oublions notre homme, absorbés par les difficultés de la tâche.

Tout de même, nous allions en voir la fin, quand nous entendîmes, en bas, des cris qui réveillent toute la rue : « Au voleur ! Au voleur ! »

Helena bondit à la fenêtre. Des agents venus de la rue du Faubourg-Poissonnière accourent. Il n'y a plus personne dans le lit. Notre homme était moins mort de peur que nous le croyions ! Moi, je tourne dans la pièce, hagard, proférant des mots sans suite. Helena a pris vite sa résolution. La retraite est coupée par la rue. Elle court à l'escalier de service en me criant de la suivre. Nous perdons un temps précieux à chercher la porte de cet escalier qui n'est pas dans la cuisine. Enfin le voici ! Nous nous y jetons !…

Helena est toujours devant moi. Soudain, la lumière et une ombre ! C'est le concierge qui monte quatre à quatre. Bousculade. L'homme s'écroule. Helena saute par-dessus. J'enjambe à mon tour. Derrière nous, l'homme se relève, puis

retombe. Une entorse qui nous sauve. Mais il se met à crier lui aussi : « Au voleur ! au voleur ! »

Heureusement, nous n'avons qu'à pousser la porte de service qui donne sur la cité Rougemont. Nous sommes dans la cité. Elle commence à se remplir de rumeurs. Des gens courent.

« Surtout, ne cours pas », me souffle Helena. Et elle me prend le bras, me maîtrise. Un gardien de la paix court devant nous, nous le suivons sans hâte. Voici d'autres agents en face. Ils se dirigent sur nous. Nous avons brusquement tourné sur la droite et, passé une voûte, nous voici tout proches de la porte des artistes du théâtre des Nouveautés. Un groupe devant cette porte. Des artistes, des figurants. Tranquillement Helena me pousse au milieu d'eux. Et nul ne s'occupe de nous. Nous gravissons cet escalier, nous voici sur le plateau. C'est l'entracte. Helena se fait ouvrir par le pompier de service la porte qui communique avec la salle, me dit de l'attendre, revient avec deux billets et nous fait placer au quatrième rang : « Tu m'excuseras, petit chéri, je n'ai trouvé pour toi qu'un strapontin ! » Elle demande le programme et donne une pièce de deux francs à l'ouvreuse. C'est ainsi que nous avons assisté aux deux derniers actes de *Pas sur la bouche !* et que j'ai revu une dernière fois cette pauvre Régine Flory ! Je dois dire que, ce soir-là, je n'étais pas en état d'apprécier le jeu de cette admirable artiste. Il n'en était pas de même pour Helena, qui ne perdit pas une occasion de l'applaudir.

Au second entracte, nous restâmes à nos places. Je demandai, encore tout frissonnant, ce qu'il serait advenu de nous si la porte de service donnant sur la cité Rougemont avait été fermée, elle me répondit : « *Rudy !* ne pensez plus à cela ! Nous serions remontés et sortis par les toits comme le *cat burglar,* le cambrioleur-chat. Vous ne pouvez imaginer, je vous assure, comme c'est amusant, les toits !...

– Bien ! Bien !... »J'osai lui demander encore ce que nous faisions là, et s'il ne convenait pas de nous éloigner au plus tôt de ce dangereux quartier. Elle me fit comprendre que je raisonnais comme un imbécile, et que c'était justement parce que le quartier était dangereux qu'il était prudent de ne s'y point montrer en ce moment. Enfin, que tout était pour le mieux puisque n'ayant pas réussi notre coup, nous avions la consolation d'applaudir Régine Flory. Elle ajouta encore : « Nous sortirons avec tout le monde, mais nous serons séparés. On recherche, en ce moment, un homme et une femme. Cet homme et cette femme ne se retrouveront qu'à Deauville. Moi je rentre en auto. Ne vous occupez pas de moi et prenez le train du Havre. Je vous attendrai demain soir. Maintenant, laissez-moi écouter la pièce, petit chéri ! »

Ainsi fut fait, et il ne nous arriva point d'autre désagrément ce jour-là.

Quand je me trouvai seul dans le train du Havre, un train de nuit omnibus, j'étais tout désemparé, tel un enfant qui a perdu sa mère. Non, ce n'était pas ma maîtresse que je regrettais, c'était la femme d'expérience qui me guidait dans le nouveau chemin de ma vie. Je pensais que j'étais incapable de faire un pas sans elle, et que j'allais choir à mon premier mouvement. Je m'étais si bien habitué à ce qu'elle prit l'initiative de mes faits et gestes que j'étais prêt à m'attendrir sur un isolement qui m'anéantissait. Mais c'était encore là des idées, et j'étais beaucoup moins sot que je ne le croyais, et qu'elle le croyait peut-être elle-même. J'allais m'en donner la preuve, et je ne puis me rappeler les événements qui suivirent sans une sorte de fierté, car, enfin, je me suis très bien tiré d'affaire et tout seul, là où d'autres auraient infailliblement péri.

Il se peut, après tout, que je sois naturellement doué pour me débrouiller dans les difficultés inhérentes à un métier dont les circonstances m'avaient éloigné jusqu'à ce jour. Ceci expliquerait bien des choses. Par exemple, le peu de succès qui

avait accompagné mes efforts d'honnête homme et la chance exceptionnelle qui accompagnait mes inavouables entreprises. En ce sens, Helena m'avait peut-être révélé à moi-même. En tout cas, je dois avouer que c'est sans amertume que j'évoque cette période mouvementée de mes vacances d'avocat, et même les souvenirs de cette journée au Havre, qui ne fut pas indigne – loin de là – de l'illustre Mister Flow lui-même.

À propos de Mister Flow, voilà ce que je lus dans les premières gazettes du jour en débarquant sur le quai de la gare :

*L'*Illustre *Mister Flow n'est pas mort ! Sa disparition lors du naufrage du* Britannic *n'était qu'un dernier tour de sa façon. S'il a cessé, pendant quelque temps, de faire parler de lui en Europe, c'est qu'il était en tournée dans les Amériques et autres continents. Il aurait laissé des traces de son passage même aux Indes. Enfin, nous pouvons affirmer qu'il est revenu parmi nous et que, sans nous en douter, nous le croisons tous les jours. Il navigue, pour le moment, entre Paris et Deauville. S'il faut en croire l'inspecteur de la Sûreté Petit-Jean, c'est lui qui aurait opéré récemment à la villa des Charmilles, louée pour la saison par Sir Archibald Skarlett. C'est également lui qui aurait essayé de cambrioler les bijoux de Lady Skarlett, au Royal. On ne saurait, paraît-il, s'y tromper. L 'inspecteur Petit-Jean a reconnu sa façon* de découper les coffres-forts*, telle qu'on peut la réussir seulement avec un engin de l'invention de Mister Flow. Cet outil lui a déjà beaucoup servi, mais pourrait bien finir par le perdre. Comme il y a quelques années, Mister Flow opère avec une femme. A-t-il retrouvé son ancienne amie ? A-t-il fait une nouvelle recrue ? Voilà ce que nous saurions sans doute bientôt, s'il s'agissait de tout autre que de Mister Flow, l'insaisissable ! Nous voici avertis. Faisons-en notre profit ! Les palaces, les casinos et les salons de jeu n'ont qu'à bien se garder !...*

Suivait une colonne et demie résumant les hauts faits de Mister Flow, ses incroyables évasions, les fameux tours qu'il

avait joués à la police. Enfin, en dernière heure, cette dépêche de Paris : *Encore Mister Flow.*

L'illustre Mister Flow et sa compagne ont tenté, cette nuit, un gros coup qui a failli réussir. Ils avaient commencé à découper avec leur fameux levier le coffre-fort de M. Abraham Moritz, dans son appartement de la cité Rougemont. Mais l'alarme a été donnée par un gardien et les deux bandits se sont esquivés par l'escalier de service. Les grilles de la cité Rougemont et de la cité Bergère furent aussitôt fermées. Ils semblaient être pris comme dans une souricière. Les agents et les inspecteurs de la Sûreté les ont recherchés toute la nuit. Il a été établi, d'après leur signalement, que pendant ce temps-là, le couple assistait tranquillement à une opérette à la mode, au quatrième rang des fauteuils d'orchestre, au théâtre des Nouveautés. Ils avaient pénétré dans le théâtre par l'escalier des artistes. On est sur les traces de l'homme aux cent visages !

X

Ainsi j'étais devenu Mister Flow ! Mister Flow lui-même !… L'homme aux cent visages, c'était moi ! Ah ! on ne pouvait pas dire que je ne prenais pas les intérêts de mon client ! Il pouvait reposer à l'abri de tout soupçon dans sa cellule !

Tout d'abord, je n'éprouvai aucun orgueil de cette magnifique transposition. Pour tout dire, je ployais sous le poids de cette écrasante renommée, mais en traversant la gare, les avenues, en passant devant les terrasses des cabarets, j'entendis de tels propos sur mon compte que je ne pus me défendre contre un certain sentiment de fierté. Sur le pas de la porte, les ménagères s'interpellaient, le journal à la main. Il n'était question que de moi. Et aucun de ceux ou de celles qui s'entretenaient ainsi ne dissimulait son admiration.

Par-dessus tout, cette histoire du théâtre des Nouveautés leur procurait une joie sans mélange ! « Croyez-vous, pendant qu'on les cherchait dans la cité, ils étaient à *Pas sur la bouche !* Eh bien, il ne s'en fait pas Mister Flow ! Ce qu'il m'aura fait rigoler, celui-là ! Je donnerais bien deux sous pour le connaître !… »

Et partout, c'était la même antienne. Si bien que je me surprenais à passer devant eux avec le sourire, un sourire non dépourvu d'une certaine niaiserie et d'une grande fatuité. Moi qui avais toutes les raisons de vouloir rester inaperçu, je les frôlais, comme à plaisir. J'eusse volontiers attiré les regards. Je me retenais de ne point leur crier : « Mister Flow, c'est moi ! » Mais l'on ne m'aurait pas cru ! Je me serais fait ramasser de la belle façon ! « Toi Mister Flow, eh ! va donc, mal venu ! Monsieur a la folie des grandeurs ! »

Sur la place du Théâtre, je me dirigeai vers l'hôtel Tortoni. La dépêche disait : « On est sur ses traces. » J'avais résolu d'attendre tranquillement, dans une chambre d'hôtel, la marée

du soir pour prendre le bateau de Trouville. Je me présentai à l'hôtel sans bagages et même sans paletot (j'avais jugé prudent de laisser celui-ci en consigne, car sa coupe et sa martingale avaient pu être remarquées cité Rougemont et lors de notre entrée au théâtre des Nouveautés). Je demandai une chambre que je payai d'avance en disant qu'un voiturier devait apporter mes bagages, et, barricadé chez moi, je me jetai sur le lit. Je dormis d'un sommeil de plomb. Je me réveillai vers les deux heures, et je me fis monter à déjeuner, après avoir pris un bain, ce qui me remit tout à fait en équilibre.

Chose singulière : toute inquiétude semblait m'avoir fui. Le personnage de Mister Flow m'habitait réellement, j'avais pleine confiance dans la façon dont je saurais, à tout hasard, me tirer d'affaire.

Je demandai les journaux, et je ne pus m'empêcher de goûter un certain plaisir à la lecture de mes exploits dont ils étaient pleins. Le temps ne me parut point long. Il y avait un bateau à neuf heures du soir. À huit, je descendis, la pipe au bec, résolu à faire un petit tour en ville avant de me rendre sur le quai de l'avant-port. Les vitrines s'allumaient aussi. Toutefois, je ne m'aventurai point dans la rue de Paris, qui est la plus passante et la plus surveillée. Je pris par les petites rues qui avoisinent Notre-Dame, et ainsi je gagnai la ligne des quais, m'assis tranquillement, dans l'ombre, à la terrasse d'un cabaret.

La soirée était douce et reposante, un petit vent frais venu du nord, signe de beau temps, soufflait sur l'estuaire et promettait une agréable traversée. Je calculai qu'à dix heures j'aurais rejoint Helena au Royal. Deauville m'apparaissait comme le port de refuge où, en toute sécurité, je pourrais reprendre terre. Là-bas, Helena, c'était Lady Skarlett ! et moi, j'étais l'ami de Lady Skarlett, un intime de Sir Archibald. J'étais un personnage important, « plein aux as ». J'y avais des camarades pour me fêter. Le célèbre reporter mondain Harry me mettait dans ses chroniques et les I.B.F. voulaient me faire

entrer dans leur comité, me nommer *Dragon-Fly* ou même *House-Fly*.

Est-ce que Mr. Prim pouvait avoir affaire avec le cambrioleur de la cité Rougemont ? En toute sincérité, je vous le demande…

J'en étais là de mes heureuses réflexions, et je venais de jeter sur la table le prix de mon *drink*, quand une main se posa sur mon épaule. Je fus surpris, désagréablement surpris. J'eus même un petit haut-le-corps, mais tout honnête homme aurait marqué la même répugnance devant une aussi inattendue familiarité.

Après tout, c'était peut-être un ami de Deauville qui s'apprêtait à faire la traversée en même temps que moi, et qui, m'ayant reconnu, m'en témoignait un peu trop rudement sa satisfaction. Pensées rapides comme l'éclair.

Ce n'était pas un ami de Deauville. C'était un agent de la Sûreté. Il me montrait sa carte dans le creux de la main et avait l'outrecuidance de me demander mes papiers.

Instantanément, je me rappelai les leçons d'Helena : « Ne te démonte jamais, et gagne du temps ! » Je répondis : « Monsieur, vous vous méprenez étrangement, vous ne savez pas à qui vous avez affaire !

– Je ne demande qu'à l'apprendre !

– Monsieur, je suis descendu à l'hôtel Tortoni. Mes papiers sont à l'hôtel.

– Allons donc à Tortoni !

– Monsieur, j'allais vous le proposer. » Nous marchâmes côte à côte sans plus rien nous dire. J'avais dix minutes devant moi. Certes, j'étais dans mes petits souliers, mais nullement incapable de réfléchir. Je vous étonnerai bien en vous disant que j'étais surtout préoccupé par la pensée de ce que penserait de moi cette brave population du Havre, qui m'avait si peu marchandé son admiration, si elle apprenait le lendemain matin que je m'étais fait prendre d'une façon aussi stupide ! Ce n'était plus maître Antonin Rose qui pensait, c'était Mister Flow lui-même. Et voilà ce que Mister Flow trouva, aidé par le souvenir du maître d'hôtel qu'Helena avait laissé dans sa chambre à Paris-Plage, avec sa note impayée, tandis qu'elle me rejoignait dans l'auto. Nous étions arrivés à l'hôtel. « Montons dans ma chambre », dis-je à l'agent.

Ma chambre était au second étage. Nous entrons. Je pose mon chapeau sur le lit et je tourne le commutateur ; « Tiens ! fis-je, ils n'ont pas encore monté mes bagages ! » Au mur, un appareil téléphonique. Je décroche et je lance : « Allô ! allô ! oui, le 52 ! Comment se fait-il qu'on n'ait pas encore monté mes bagages ? Hein ?… Oui. Tout de suite. Je les attends !… Allô !… tout de suite, n'est-ce pas ? J'ai besoin immédiatement de la valise en cuir rouge ! » Et je raccroche…

« Asseyez-vous, je vous en prie ! Vous permettez ?… »

J'ôte mon veston, je retrousse mes manches jusqu'au coude, et je me lave les mains. Tranquillement, je les essuie. La sonnerie du téléphone retentit. Je vais à l'appareil…

« La malle en moleskine ? Oui, c'est cela… et la valise rouge ! Hein ? quoi ? Il y a deux valises rouges ? Attendez ! Je descends !… »

Et, ma serviette éponge dans la main, je passe devant l'agent qui n'a pas un geste pour me retenir. À sa figure, j'avais déjà vu qu'il redoutait d'avoir gaffé. Je dégringole quatre à

quatre. Je passe comme une trombe à travers le vestibule. Une bicyclette est là, accrochée au coin du trottoir. Je saute dessus, et je pédale, je pédale…

Mais je n'ai pas passé la place que j'entends des cris : « Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! » et « Au voleur ! Au voleur ! » Derrière moi, un galop de gens qui hurlent… De tous les coins de la place, d'autres accourent… et des bicyclistes sont déjà à mes trousses. Au coin de la rue de Paris, je fais un brusque crochet et j'enfile le quai qui longe le bassin du Commerce. Après le pont, j'entrerai dans les petites rues à droite… je lâcherai ma bicyclette et je me perdrai dans ce dédale, dans ce nid de tavernes louches…

Pas mal imaginé. Malheureusement, je suis brusquement arrêté par un pont qui vient de s'ouvrir et me voilà en l'air sur ces dalles. C'est tout juste si j'ai le temps de freiner. Derrière accourt la meute des poursuivants avec des clameurs parmi lesquelles je distingue parfaitement : *Mister Flow !*… C'est *Mister Flow !*…

Cette population qui m'adore veut sans doute me voir de plus près ! Elle a peur de ne pouvoir m'exprimer, comme il sied, son admiration. Cependant, elle voudrait me réduire en morceaux qu'elle ne crierait pas davantage. Il y a des brutes là-dedans qui se croient déjà à la curée.

Je n'ai pas le choix ! Je fais celui qui n'est pas maître de son équilibre et je bascule dans le bassin avec ma bicyclette. À six ans, je traversais la Marne avec mon père quand nous passions l'été dans une petite propriété près de Meaux… J'allonge entre deux eaux… je passe sous un bateau, je viens respirer entre deux carènes. Les cris n'ont pas cessé, très au contraire… Des falots courent au long des bordages. De petites barques se détachent, des agents se jettent dans des canots. Et sur tout le tour des quais un peuple se masse, se bouscule : *Mister Flow !*… *Mister Flow !*… C'est *Mister Flow !*…

Pendant ce temps, Mister Flow se débrouille comme il peut… Il comprend qu'il doit renoncer à prendre pied sur un escalier ou sur l'un des crochets de fer qui conduisent à quai. Il glisse entre deux eaux dans le carré des yachts de plaisance. L'un d'eux semble tout prêt à appareiller et la manœuvre accapare l'équipage. C'est justement celui contre lequel il se trouve. Il s'accroche d'une main à une échelle qui pend à flanc de muraille. Il y grimpe comme un singe. S'il pouvait se glisser à fond de cale et ne revoir le jour que sous des cieux plus propices ! Les aventures de marins sont pleines de ces histoires-là, où le héros trouve toujours à foison tout ce qu'il lui faut pour se sustenter. Mais, hélas ! mon aventure à moi n'est point un scénario de roman – Lady Helena a déjà eu l'occasion de me le démontrer – et, au lieu de disparaître dans une cale où personne n'aura le mauvais esprit de me déranger, je me trouve rejeté par les circonstances et par les mouvements de la manœuvre dans un petit escalier d'acajou que je descends sur le dos pour me relever en pleine lumière dans une étroite salle à manger, dont la table luxueusement servie et garnie de fleurs n'attend plus que les convives. Six couverts ! C'est trop pour moi !… Je vais remonter, mais l'apparition d'un *stewart* au haut de l'escalier me fait ouvrir au plus tôt la première porte qui me tombe sous la main. Une cabine à deux couchettes superposées disparaissant sous les lingeries et les robes jetées en vrac. Des cartons à chapeaux. Derniers achats avant le départ. Impossible de se cacher là-dedans ! Une porte à droite… salle de bain, odeurs de femmes. Une dernière porte (toutes ces portes en face l'une de l'autre dans une enfilade qui longe la salle à manger), c'est le fond du sac. Une dernière cabine, grande comme la main, très simple… deux couchettes, du linge, des tabliers garnis de dentelles… Je dois être chez la femme de chambre !…

Bruits de voix dans la salle à manger. Portes qui s'ouvrent, se referment. Je reste là, comme une bête traquée, mais nullement déprimé, la gueule méchante et les griffes prêtes. Cette poursuite féroce, ces cris, cette meute déchaînée m'avaient rendu comme fou. J'avais risqué un coup à me noyer. Les habits

déchirés, ruisselant de l’eau du port, j’avais tout fait pour sauver ma peau. Que n’eus-je fait encore ? Je n’ose y penser.

Heureusement, la porte reste fermée. La femme de chambre devait suivre, sur le pont, les péripéties de ma poursuite qui continuait. Et, naturellement, les invités qui y avaient assisté étaient trop préoccupés de ce qui se passait dehors pour imaginer que l’homme que toute une ville cherchait aurait pu s’asseoir à leur table. On commençait à dîner, à côté, et il n’était question que de Mister Flow. J’entendais tout à travers la cloison. J’avais une faim et une soif terribles. Le bruit des couverts, des bouteilles que l’on débouchait, tout ajoutait à mon supplice. Mais si je souffrais physiquement, les deux voix féminines que j’entendais étaient un délice pour mon amour-propre, et j’en étais, si j’ose dire, moralement réconforté. Quant aux hommes, c’étaient tous des mufles qui espéraient bien que je m’étais noyé. Il y avait surtout un nommé Sam (sans doute le propriétaire du yacht, car il donnait souvent des ordres au *stewart),* qui se distinguait par sa goujaterie. Il osait interrompre ces dames dans leur dithyrambe, pour émettre des opinions d’une platitude cruelle. Il déclarait qu’un cambrioleur comme Mister Flow aurait dû être plus sévèrement traité qu’un assassin. « Ceux-ci sont moins dangereux ! prétendait-il, car tout de même, ils vous font peur ! Mais les autres, vous les encouragez. Ils vous font rire : ils vous amusent, ils vous enchantent, et les journaux le savent si bien qu’ils n’ont garde de heurter des sentiments aussi hideux. Vos héros leur fournissent le meilleur de leur copie !… Si les jurés et même les magistrats leur sont si indulgents, c’est que leurs femmes l’exigent, sur l’oreiller, après avoir fait de l’œil à l’accusé, pendant l’audience ! Que ce Mister Flow, ou l’un de ses acolytes, me tombe sous la main, je vous jure moi, que je ne le raterai pas : je l’abattrai comme un lapin !… »

Ça n’était pas très réconfortant ce que j’entendais là, mais je sentais que j’avais dans la place deux vraies amies. Et je pensai tout de suite que deux femmes valent bien six hommes.

D’autant qu’elles ne se laissent nullement accabler. Georgette, surtout, paraissait comme enragée. Ce qu’elle pouvait servir à Sam, c’était à rêver ! Elle devait le détester, cet homme-là, et je pensais que si ce Sam était son mari, j’aurais quelque plaisir à le… vous m’avez compris !

Quant à l’autre dame, qu’ils appelaient « ma chère d’Armor », elle paraissait plus pondérée dans sa façon de s’exprimer et elle avait une voix de contralto. Ses propos étaient de haute tenue. Elle parlait comme un professeur, et prouvait en cinq points que le cambriolage était un art qui en valait bien d’autres. Elle le mettait au-dessus de celui des comédiens, par exemple, qui étonnent les braves gens par de vaines grimaces, et elle le préférait au jeu savant, d’une politesse raffinée et d’une séduction sournoise, par lequel certains hommes du monde parviennent à capter la fortune. Le succès d’un Mister Flow auprès des femmes s’expliquait en ce que son art s’accompagnait de risques sans nombre et souvent d’un courage à toute épreuve. Je buvais du lait.

Georgette applaudissait. Ce fut un déchaînement, et je pus croire qu’ils allaient se battre. Georgette leur jeta encore : « Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez !… il n’est pas banal, au moins, celui-là !… » (Ça, c’était pour Sam, évidemment.) Et le contralto résuma : « Vous ne nous comprendrez jamais ! »

Depuis longtemps, la houle très légère, et la trépidation de l’hélice m’avaient enseigné que nous avions quitté le port. J’étais tranquille du côté de la ville. Mais avec ce vilain bonhomme de Sam, je n’en étais guère plus avancé.

Cependant, mon plan fut vite tracé. Les convives s’étaient levés et étaient remontés sur le pont. Sam et Georgette étaient restés les derniers. J’entendis Georgette dire à Sam : « Non,

laisse-moi ! Tu es un mufle ! J'ai mal à la tête, je me couche ! Qu'est-ce que ça te faisait de retarder le départ ?…

– Retarder le départ pour Mister Flow ! Vous devenez toutes folles !…

– J'aurais tant voulu le voir !…

– Mais tu sais bien qu'il s'est noyé !…

– Penses-tu !… » Et une porte claqua, la porte de la cabine dont je n'étais séparé que par la salle de bain, et j'entendis la voix irritée de Georgette : « Eh va donc ! marchand de bougies ! » En ce moment, j'étais en train d'écrire, j'avais trouvé quelques feuilles et un crayon sur une tablette. Je continuai hâtivement. Et puis je me ravisai. Georgette était seule. Je n'hésitai plus. Je mis dans ma poche le papier que je destinais à Mme Sam. Je traversai la salle de bain et j'ouvris la porte de la cabine de Georgette. Elle était à demi nue. J'eus tout juste le temps de l'empêcher de crier et je lui jetai à travers son épouvante : « Ayez pitié de Mister Flow ! » Georgette (Mme Sam : bougies Didier-Sam, la *D.S. :* la Déesse : bon affichage), Georgette est une petite blonde délicieuse, aux cheveux à la garçon. Un profil charmant, le nez pas trop parigot, des yeux bleu vert propres à exprimer les sentiments les plus tendres. J'apercevais, au-dessus de sa chemisette, une épaule dorée, ferme, magnifique, et un commencement de poitrine d'une fraîcheur… Elle allait passer un pyjama qu'elle avait jeté devant sa demi-nudité, et dont la ceinture à glands d'or était venue fouetter ma figure… Sa bouche tremblait encore.

Maintenant, c'est le silence entre nous deux. Elle me dévisage. Elle n'a pas d'assez grands yeux pour me voir. Elle les ouvre ! elle les ouvre !… Je lui souris. L'effroi qui était peint sur ce visage charmant s'efface. Et elle me regarde… me regarde encore… et puis elle fait : « Oh !… »

Enfin, elle tombe assise sur sa couchette : « Ah ! bien, ah ! bien !… alors, c'est vous Mister Flow ?

– C'est moi, Mister Flow ! n'avez-vous pas désiré me voir ? Me voici !… »

Elle court à la porte dont elle pousse le verrou, puis elle revient s'asseoir sur le lit : « Comme vous êtes jeune ! » finit-elle par dire. Mon bain prolongé m'avait débarrassé de mon maquillage, et rendu à moi-même.

« Madame, j'ai commencé si tôt ! À peine sorti des bancs du collège… »

Elle m'interrompt, mutine : « Oh ! je sais ! je sais… je connais votre histoire… je la connais par cœur ! Eh bien, je vous croyais plus terrible que ça, vous savez ! Vous n'avez pas l'air méchant du tout ! Mais, j'y pense… comment êtes-vous ici ?

– Eh bien voilà, madame ! Je désirais vous voir !

– Mon Dieu, qu'il est drôle ! On le disait bien, monsieur que vous étiez drôle ! Je suis bien contente que vous ne vous soyez pas noyé, vous savez ! Mais ce que vous êtes trempé, par exemple !

– Un peu… » À ce moment, on frappa à la porte, et elle sursauta. Puis, reprenant ses esprits et me faisant signe de ne pas bouger, elle demanda sur un ton des plus désagréables : « Qu'est-ce qu'il y a ?…

– C'est moi, Trompette !

– Je suis couchée ! Et je désire qu'on me laisse tranquille. Je n'ai plus besoin de toi ! Que font ces messieurs ?…

– Ils sont sur le pont. Ils ont fait dresser la table de poker.

– C'est bien ! Bonsoir, Trompette ! » Et tout bas, elle me dit : « C'est ma femme de chambre !… » Alors, je lui soufflai :

« Je meurs de faim et de soif. »

Elle rappela Trompette.

« Apporte-moi tout de même une aile de poulet et du champagne.

– Madame, vous savez qu'on dit qu'il s'est noyé, le pauvre garçon !… et elle s'éloigna.

– Je vous inonde ! fis-je.

– Oh ! Trompette arrangera cela… On va "vous changer". » Je lui baisai les mains. Mais elle suivait son idée :

« Maintenant, qu'est-ce que nous allons faire de vous ? Nous sommes partis en croisière pour les côtes d'Espagne. Je crois que nous ferons une station à Saint-Sébastien, s'il y a une course de taureaux. Comment vous cacher jusque-là ? Mon mari couche ici… et vous l'avez entendu, n'est-ce pas ? Il y a bien une couchette au-dessus de Trompette, et personne ne va dans sa cabine. »

Elle parut réfléchir, et puis : « Non, pas ça ! » Elle me regardait en dessous.

« Pourquoi ? fis-je. On pourrait mettre Mlle Trompette dans la confidence… elle ne paraît pas mal disposée… »

Alors, avec le même regard :

« C’est qu’elle est gentille, Trompette ! Et j’ai répondu d’elle à sa mère. C’est notre concierge, à Paris.

– Oh ! Madame ! Pour qui me prenez-vous ? Je vous jure que ça n’est pas mon genre…

– Oui. Paraît que vous travaillez dans les femmes du monde. » Je ne répondis pas, mais mon silence était d’une fatuité… « Quel coquin vous faites ! » Trompette frappait à la porte. Georgette me poussa dans la salle de bain et ouvrit à sa femme de chambre. « Monsieur ne t’a rien demandé ?

– Si. Je lui ai dit que vous dormiez, pour qu’il vous fiche la paix.

– Est-il frais, au moins, ton champagne ? Pose ça là ! Dis donc, Trompette… Je pense à Mister Flow. Moi, je ne crois pas qu’il se soit noyé… Il a pu se hisser à bord d’un navire…

– Je l’espère pour lui !

– Ça ne te fait pas peur, à toi, l’idée qu’il pourrait être ici ?

– Oh ! si, madame ! Je vais en rêver toute la nuit !

– Alors, s’il était là et que tu le saches, tu le livrerais ?

– Pensez-vous ! Je suis de l’avis de ces dames, moi ! c’est un type épatant ! Quand est-ce qu’on aura de ses nouvelles ?

– Veux-tu en avoir tout de suite ? Tiens ! Le voilà ! »

Et Georgette poussa la porte derrière laquelle je me trouvais. Trompette recula en poussant un petit cri… Elle me

dévisageait maintenant comme l'autre, absolument comme l'autre. C'était plutôt rassurant.

« Ah ! bien, ah ! bien…

– Ah ! bien, quoi ? demanda Georgette.

– Ah ! bien, ce qu'il est mouillé… ! et puis, ce qu'il est gentil ! Il n'a pas l'air méchant ! Vous êtes sûre que c'est lui ! Ça n'est pas une blague que Madame me fait ?… »

À ce moment, les nerfs détendus, épuisé, vaincu par le gros effort physique et moral que je venais de fournir, je chancelai. Elles durent me soutenir…

« Mais il ne peut pas rester trempé comme ça !… » Ce furent elles qui me changèrent, me frictionnèrent : « Regardez donc, madame, il a la peau blanche comme un poulet !

– Du poulet ! implorai-je.

– Mon Dieu ! il meurt de faim ! » gémit Georgette. Alors, elles me firent manger… Elles me gavaient comme un enfant, et elles me forçaient à absorber de grands verres de champagne… J'avais une chemise de nuit de Trompette, et elles m'avaient passé un pantalon de toile de M. Sam. J'allais maintenant tout à fait mieux, et nous nous mîmes à rire en sourdine tous les trois… « On voit bien que c'est un homme du monde, observa Trompette. Regardez ce qu'il est soigné… ses mains… ses pieds… comme une petite maîtresse… et ça fait ce métier-là, c'est drôle ! Quand je pense qu'ils auraient pu le tuer ! »

Elles avaient les yeux humides…

« Écoute ! fit Georgette. Nous n'avons pas le choix. Il couchera dans ta cabine. Mais vous serez convenables, tous les deux !…

– Oh ! Madame !…

– Tu sais ce que j'ai dit à ta mère !

– Mais je suis une honnête fille, Madame ! Nous lui sauvons la vie et il ne voudrait pas abuser de moi, bien sûr ! N'est-ce pas, Mister Flow ?

– Mademoiselle, j'ai mon honnêteté, moi aussi. » Il n'y avait que Georgette qui ne parlât point de son honnêteté. Elle mit Trompette à la porte. « Laisse-nous, maintenant ! et qu'on ne me dérange plus, j'ai mal à la tête ! » Trompette nous quitta en nous regardant d'une singulière façon. Sur la serrure, sa main tremblait. « Et maintenant, Mister Flow, dit Georgette, il faut aller vous reposer. Vous devez en avoir besoin ! » Je la pris dans mes bras, elle poussa un petit cri et ferma les yeux. Puis elle me pria de tourner le commutateur… Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'elle me demanda mon petit nom.

« Appelez-moi comme vous voudrez, lui répondis-je… Ça n'a pas d'importance…

– Eh bien, je t'appellerai Léon, ça va ?

– Va pour Léon ! (je n'en suis plus à un nom près).

– C'est le nom d'un petit jeune homme qui était amoureux de moi…

– Oh ! Georgette, ne me faites pas souffrir…

– Mon chéri ! » Je ne pouvais m'empêcher de faire des comparaisons. La couche d'Helena, brûlante comme le Vésuve, m'avait fait goûter toutes les joies du martyr. Mes amours dans l'étroite couchette de Georgette me donnaient la sensation d'être tombé dans un panier de pêche ! Quand j'eus fait mon dessert de cette chair savoureuse, je ne pensai plus qu'à regagner ma couchette. Mais elle me retint goulûment. Elle devait se méfier de Trompette ou de moi ! Elle prenait ses précautions. Et puis, il fallait lui raconter des histoires, particulièrement mes aventures avec les femmes du monde. Elle exigeait des détails. Elle me citait des noms que j'entendais pour la première fois. Elle était tout étonnée que ces grandes dames dont on lit les noms dans les journaux ne fissent pas partie de mon sérail… « Eh bien, tu sais, tu n'aurais qu'un signe à faire. Ce sont toutes des grues ! Et aux Indes, tu as dû en avoir des histoires ! » Je lui en inventais d'extravagantes, mais rien ne l'étonnait de ma part. Je crois que je n'ai jamais autant menti que cette nuit-là.

« Tu connais le *Kâma-Soutra ?* finit-elle par me demander.

– Mon Dieu, oui, comme tout le monde, répondis-je avec épouvante…

– Moi je l'ai lu ! C'est tout à fait extraordinaire, et d'un précis ! Je rougissais en le lisant !… »

Et ce que je redoutais arriva. Cette histoire de *Kâma-Soutra* nous mena loin… jusqu'à trois heures du matin. Cette nuit-là, j'appris que la douceur pouvait être aussi redoutable que le gril de Saint-Laurent. Cette Georgette était une femme qui, dans les jeux les plus aimables, ne se fatiguait jamais. Elle passait de l'un à l'autre avec un intérêt charmant et une raisonnable palpitation :

« Nous pouvons être bien tranquilles pendant qu'ils sont au poker. Rien ne te presse, chéri. Sans compter que la d'Armor, à

elle seule, est aussi joueuse qu'eux tous… Tu vas voir comme je vais t'arranger une bonne petite existence ici. Tu sais, je ne veux pas que tu nous quittes à Saint-Sébastien… Nous te ramènerons avec nous !

– Qui est-ce que cette d'Armor ? fis-je. Elle a bien joliment pris ma défense.

– Une poseuse ! Elle le fait à la femme de lettres ! Ça a un salon où fréquentent de vieux professeurs et de tout jeunes gens. Un bas bleu. Je la soupçonne de tous les vices… Méfie-toi.

– Qu'est-ce que j'ai à craindre ?

– Si elle te mettait le grappin dessus, on débarquerait ton cadavre !…

– Bien ! bien ! Il vaut mieux être averti ! » Enfin, elle me laissa partir. « Surtout, ne fais pas de bruit, et ne réveille pas Trompette ! » Elle m'introduisit dans la cabine de la femme de chambre qui reposait, en effet, la tête tournée du côté de « la muraille ». Je grimpai au-dessus. Georgette m'envoya un baiser et disparut.

J'entendis encore qu'elle fermait la porte de communication à clef, et qu'elle emportait cette clef. Bientôt, Sam la rejoignait, très gai. Il avait dû gagner. Puis le silence…

Soudain, il me sembla que j'entendais quelqu'un qui pleurait. Je ne pus longtemps m'y tromper. C'était au-dessous de moi. C'était Trompette qui pleurait. Elle avait de gros soupirs d'enfant… On eût dit aussi qu'elle étouffait… Elle avait dû mettre un mouchoir dans sa bouche, mais elle n'arrivait point à faire taire une si grande douleur, et je finis par en avoir pitié, bien que j'eusse donné tout le gain de Sam pour dormir. Je l'interpellai. Elle ne me répondit point, et les soupirs cessèrent.

Puis, comme je me taisais, ils reprirent de plus belle, alors je descendis de ma couchette et je me penchai sur celle de la pauvre enfant :

« Qu'avez-vous à pleurer comme ça, petite Trompette ? »

Deux bras nerveux vinrent m'enchaîner le cou.

« Oh ! le méchant ! le méchant ! le méchant ! »

Quelques minutes plus tard, petite Trompette ne pleurait plus. Elle en voulait encore un peu à sa maîtresse, mais elle me promettait de me pardonner tous mes crimes, à moi « si je lui racontais des histoires !... ».

« Demain, petite Trompette, demain ! »

C'était un joli fruit vert, une belle petite pomme d'api ; le dessert était complet.

* * *

Ah ! l'heureux voyage ! Et l'aimable prison ! Je souhaite à Mister Flow de trouver souvent des chaînes aussi douces, dans sa captivité, que celles qui me retenaient à bord de la *Déesse* (de la marque de la bougie *D. S.* Didier-Sam). Je passai là de curieux jours et de singulières nuits ! Georgette, Trompette ! L'une me reposant de l'autre, si j'ose dire, et je m'en tirai à mon honneur. Je n'étais qu'à bout d'imagination pour les histoires dont elles ne se lassaient jamais. Et il fallait qu'elles fussent terribles, le plus terrible possible « pour nous faire peur !... ». Quelles enfants adorables ! Elles tremblaient d'effroi dans mes bras : « Dis encore ! Dis encore ! »

Trompette me déclarait le plus sérieusement du monde qu'elle n'aimerait jamais que moi, et que, lorsque je la

quitterais, elle entrerait au couvent. Elle me faisait des scènes à cause de Georgette.

« Elle ne t'aime pas comme moi, elle ! Et ça se comprend. Elle en a eu tant et plus, tandis que moi, tu es le premier (tu penses), et tu seras le dernier ! »

À la vérité, cette animosité de Trompette contre sa maîtresse était assez compréhensible, car Georgette ne se gênait nullement devant elle. On eût dit même qu'elle prenait un méchant plaisir à voir souffrir la pauvre enfant. Elle ne perdait pas une occasion de lui prouver notre familiarité. C'était sans doute sa façon de se venger de nous deux, et d'une situation qu'elle était bien obligée d'accepter. Car enfin, toutes les nuits, quand on entendait le Sam descendre de son éternel poker, elle était dans la nécessité de me renfermer dans la cabine de Trompette, et c'était une femme trop avertie pour que je pusse l'égarer sur la nature de mes relations avec la petite pomme d'api.

Je passerai sous silence toutes les gâteries dont je fus l'objet. Ah ! Georgette ! Ah ! Trompette ! Vous ne me laissiez point le temps de regretter la dangereuse lady et ses sauvages amours ! Il y avait tant de choses charmantes dans votre commerce que je m'abandonnai à la quiète volupté de ces heures divines, comme si elles eussent dû être éternelles.

J'avais la journée pour reprendre mes forces et quelque peu mes esprits. Le temps continuait à se maintenir au beau. On ne s'était pas arrêté à Saint-Sébastien. Je soupçonnai Georgette d'y être bien pour quelque chose. Mais je ne me plaignais pas de la prolongation de ce voyage enchanté. La mer nous berçait de son doux murmure (cliché appréciable). Par le hublot, j'aspirais l'air du large où j'apercevais quelque pointe d'Espagne. C'est sur ces entrefaites que j'appris que par un caprice de Sam nous allions remettre le cap sur les eaux de France. On devait s'arrêter à Biarritz. C'est ce que me confia Trompette en me

recommandant bien de n’en rien dire à Madame, qui lui avait fait promettre le silence.

Cette bonne Georgette avait certainement peur de me voir lui échapper si près de terre. Tant est que ce fut elle qui m’en donna l’idée. Dame ! Je ne tenais pas à débarquer au Havre, moi ! Un événement des plus ridicules, mais des plus graves pour ma sécurité devait, dès le lendemain, affermir ma résolution.

Jusque-là, je ne m’étais plaint de rien que de crampes dans les jambes. Vint un soir où je n’y tins plus. J’aurais risqué bien des choses pour une petite promenade sur le pont. Georgette n’était pas encore descendue, retenue là-haut par le capitaine, qui lui faisait un cours d’astronomie. Les autres faisaient, avec Sam, leur poker, dans le fumoir. La chaleur était forte et la nuit sans lune, je dis à Trompette, instruite de mon impérieux désir :

« Va voir là-haut ce qui se passe ! et si je puis, sans danger, faire un petit tour… »

Après cent observations, elle se décida à faire ce que je lui demandais. J’avais laissé la porte de la cabine entrouverte sur la salle à manger. Je vis une ombre réapparaître au haut de l’escalier. Je crus que c’était Trompette, et je m’avançai dans l’ombre. Mais le commutateur fut aussitôt tourné, et je me trouvai en face d’une femme que je ne connaissais pas, mais dont j’avais entendu souvent la voix. C’était Adélaïde d’Armor, le bas bleu.

Elle poussa un cri d’effroi, et je me rejetai instinctivement dans la cabine de Georgette. Aussitôt, j’entendis la voix de Georgette et les deux femmes entrèrent derrière moi :

« Taisez-vous, je vous en conjure ! » suppliait Georgette.

Et elle ne trouva rien de mieux, pour sauver la situation, que de dire à Mme d'Armor qui j'étais. Adélaïde était une grande femme sèche, suave comme un coup de trique, figure en lame de couteau, les cheveux courts ramenés à la Titus sur le front et sur de grands yeux vitreux et inquiétants. Elle avait au moins quarante-cinq ans et un peu de moustache.

« Je vous ai dit de ne jamais sortir de la cabine de la femme de chambre ! me jeta Georgette sur un ton des plus sévères ! Allez-vous y enfermer, et qu'on ne vous voie plus ! »

Le lendemain, comme j'étais dans la cabine de Trompette, la porte qui faisait communiquer cette cabine avec la salle de bain s'ouvrit, et je vis entrer Mme d'Armor. Elle venait soi-disant pour m'interviewer, et elle tomba dans mes bras. Je veux dire qu'elle me prit dans les siens : je me dégageai avec une certaine énergie.

Mais elle se cramponna en me soufflant dans le cou des phrases de roman. Je fus impitoyable. Deux, ça allait bien, mais trois ! Elle fut plus maltraitée que la femme de Putiphar. Je m'étais sauvé chez Georgette. Elle m'y rejoignit. Je retournai chez Trompette. Alors, elle renonça à ma conquête et je l'entendis gravir l'escalier avec des propos menaçants.

Je n'étais pas fier. La dame à la moustache ne tarderait pas à se venger.

Dans le moment, il y eut une manœuvre à bord, nous diminuâmes de vitesse, et j'entendis que nous étions en face de Saint-Jean-de-Luz. J'allais être dénoncé par le bas bleu. Il n'y avait pas à hésiter. Je savais où Trompette cachait ses économies. Je me les appropriai en me jurant de les lui rendre plus tard, avec un petit cadeau de supplément. Je me faufilai à quatre pattes sur le pont, je jetai un coup d'œil vers la lumière de la côte, et je me laissai glisser à la mer…

Une demi-heure plus tard, j'abordai. J'avais pris tout mon temps, et je n'étais pas trop fatigué. Ce bain, en somme, m'avait ragaillardi, et je marchai sur la plage déserte. J'avisai bientôt des cabines de bains, et je résolus d'aller m'y sécher et d'y attendre quelques heures avant de me risquer en ville.

En sortant de là, j'avais mon plan. Il était dans les deux heures du matin. Je me risquai sur le port. Presque tous les établissements étaient fermés. Seul un cabaret était encore ouvert. Deux autos de luxe attendaient devant la porte. Je m'approchai prudemment. Par la porte, j'apercevais deux chauffeurs en bras de chemise, qui jouaient au billard dans la salle du fond. Je portai mon choix sur la première auto qui était pleine de paquets, et aussi parce que le chauffeur avait jeté sur le siège, en descendant, sa livrée blanche et sa casquette. J'attendis une discussion assez animée à propos de deux billes qui se touchaient ou ne se touchaient pas, et je me glissai sur le siège. Le démarrage automatique. Rien n'accroche. Je partis comme le vent. Ah ! la bonne voiture ! Je retiens la marque.

Sans arrêter, je passai l'uniforme de mon collègue, me coiffai de la casquette… et remis en quatrième…

Du bruit, derrière moi. Ce sont mes hommes qui arrivent dans la seconde voiture. J'aurais dû y penser et farfouiller un peu dans le moteur, avant de partir. Ce sera une leçon pour une autre fois. Maintenant, nos distances se maintiennent sensiblement. Pour les semer, le mieux est d'entrer dans Biarritz, que je ne connais pas, mais, avec quelques crochets dans les petites artères, je puis brouiller le jeu. C'est ce que je fais et toujours en vitesse…

Comment me retrouvai-je hors de la ville ? Je n'en sais rien. Sur quelle route suis-je ? Je n'en sais rien ! Mais je cours vers le nord, vers Paris ! Ah ! la rue des Bernardins ! je voudrais y être déjà ! Je n'ai plus ma moustache à la Charlot, et j'ai laissé pousser ma barbe à bord ; malgré tout ce qu'ont pu me dire

Trompette et Georgette, qui préfèrent les messieurs bien rasés. Toute la nuit, je dévorai la route. J'avais de bons phares, et j'en usai, car je n'avais plus personne à mes trousses. Du moins, je le croyais. Je fis de l'essence à l'aurore, dans une petite ville dont j'ignore le nom. Je m'aperçus alors que ma carrosserie était d'un beau rouge. Couleur peu discrète. Les chauffeurs devaient déjà avoir déposé leur plainte, et pour peu que Mme Putiphar y eût mis du sien, on devait déjà avoir signalé dans les principaux centres, le nouveau coup de Mister Flow.

Je résolus d'abandonner la route de Paris, et de remonter vers la Bretagne, en évitant les voies directes. J'avais consulté la carte du chauffeur. Je n'étais pas loin d'Angoulême. Encore une ville à éviter. Soudain, en me retournant, j'aperçus derrière moi un nuage de poussière et une auto montée par trois hommes, dont un en bras de chemise, qui s'agitait, debout, dans la voiture... Ça y est ! ce sont mes chauffeurs !...

Le coup de Biarritz m'avait trop bien réussi pour ne pas le recommencer dans Angoulême. Ah ! cette damnée voiture rouge ! C'était elle qui m'avait sauvé ! Est-ce qu'elle allait me perdre ? Soudain, en plein cœur de la ville, je m'arrête devant un garage. De l'audace, N. de D. J'entre dans le garage, j'arrête le directeur et je lui dis :

« Avez-vous un homme de confiance ?

– Pour quoi faire ?

– Voici : j'avais promis à un de mes amis de lui ramener sa voiture aujourd'hui même à Rennes. Mais je viens de trouver un télégramme ici, qui me force à rester à Angoulême. Avez-vous un homme qui pourrait conduire à Rennes, cette auto ? Je le paierais bien. Et là-bas, on lui donnerait un bon pourboire. Mais il faut qu'il en mette, car les paquets qui sont là sont attendus d'urgence.

– L'homme, je l'ai, et j'en réponds comme de moi-même ! Mais j'en ai besoin !...

– Je donne cinq cents francs...

– Ça va ! » Il fait signe à un employé qui nous avait écoutés : « Tu as saisi ?

– Oui, je brûle la route, quoi ! » À lui, je lui donne deux cents francs, et sur un bout de papier, une adresse fantaisiste.

« Ça va ! »

J'ai la joie de le voir disparaître au coin de la place. Les autres ne doivent pas être loin ! Ils doivent même déjà tourner dans Angoulême, se demandant ce que je suis devenu.

Je quitte le directeur :

« Il faut que je retourne au télégraphe... »

Cinq minutes plus tard, j'ai la satisfaction d'apercevoir mes chauffards arrêtés avec leur voiture, au milieu d'un groupe, et demandant si l'on n'a pas vu passer une auto rouge. Je m'avance :

« Une auto rouge ? Si. Elle s'est même arrêtée au coin de la place. Une auto pleine de valises et de paquets...

– C'est ça ! N. de D. ! fit l'un des chauffeurs, écumant.

– L'homme était tout en blanc, une casquette blanche.

– Mes frusques ! Ah ! le cochon ! En route !...

– Attendez ! Il demandait, je crois bien, la route de Rennes.

– Merci ! Reculez-vous, nom de Dieu ! Ah ! je vais y passer quelque chose !… Il y a longtemps ?

– Pas plus de dix minutes !… » Et ils repartirent comme des fous. Courez après l'auto rouge, mes amis, courez après l'auto rouge. Elle vous mènera loin et longtemps. Moi, je descends à la gare et je prends un train omnibus. Pendant trente-six heures, ce que j'en ai pris des trains omnibus et des correspondances invraisemblables. Enfin, j'arrive dans un petit patelin bien tranquille, au-dessus de Caen… De toutes les économies de la pauvre Trompette, il me reste un billet de cinquante francs !… Il n'y a pas de quoi faire la noce ! et j'ai plutôt l'air d'un vagabond depuis que je me suis débarrassé de ma livrée… Aussi, je ne me vois pas à Deauville ! Mais je n'en suis pas loin, et je vais pouvoir avertir Helena…

Je ne me risque pas sur la côte. Mais, à deux kilomètres de Luc-sur-Mer, je loue, pour quarante-huit heures, payée d'avance, une mansarde dans une auberge de la Délivrande. Je n'en sors pas pendant deux jours, vautré sur mon grabat avec une miche de pain, un pot de cidre et un morceau de fromage sur la table.

Je n'ai pas écrit à Helena. J'ai mangé et j'ai dormi. Pourquoi n'ai-je pas écrit à Helena ? De me savoir si près d'elle, cependant, je sens le retour de mon désir vers cette belle, cette diabolique, cette unique maîtresse. Elle m'a procuré des heures incomparables. La déchéance où je suis tombé (momentanément, je crois) est impuissante à me les faire oublier. Et, sincèrement, je ne regrette rien ! Elle m'a fait faire un métier de sacripant, mais je le faisais à ses côtés. Elle a fait de moi un homme ! un homme qui se bat dans la vie, qui se défend, qui attaque. J'ai beau faire le tour de mes exploits, ce n'est ni le souvenir de l'hôtel Boieldieu, ni celui de la cité Rougemont qui me troublent. Je n'arrive à m'attendrir que sur

ma dernière victime, la pauvre Trompette, qui m'aimait si follement. Et encore si mon cœur s'émeut, ce n'est pas d'avoir payé par le vol de ses petites économies le plus rare dévouement et les plus tendres caresses, mais de l'avoir laissée, elle, dans les larmes. Celle-là, j'en suis sûr, n'est pas près de se consoler. Quant à son porte-monnaie, ma conscience me laisse en repos, puisque j'ai décidé de rembourser Trompette à la première occasion. Je ne saurais trop recommander ce dictame (la bonne intention) aux âmes pusillanimes, qui hésitent sur un acte nécessaire, sous prétexte que leur meilleur ami aurait à en souffrir.

Non ! Si je n'ai pas écrit à Helena, c'est que j'ai honte de me montrer dans l'état où je suis.

À propos, la pension de cent cinquante francs que m'octroie la charité d'un vieux parent ne m'a pas été versée ce mois-ci. Elle a dû lui être retournée, puisque je suis parti en vacances sans laisser d'adresse. C'est à lui que je vais écrire.

Trois jours plus tard, je reçus une lettre chargée payable à domicile. J'ai donné mon vrai nom à l'auberge. Ma signature sur le registre du facteur est le premier acte qui me rend à mon véritable état-civil.

Ma barbe a encore poussé. J'ai maintenant un soyeux collier sur les joues et autour du menton, qui me donne un petit air 1830, qui me sied à ravir. « C'est lui, c'est don Carlos, c'est toi mon bien-aimé ! » Mister Prim a disparu pour toujours. Du moins, je l'espère.

J'ai acheté un pantalon de treillis et une vareuse. Je suis sortable. Je vais me promener à Luc. Je ne redoute plus de rencontrer un collègue. Je remonte de Luc à Lion-sur-Mer. Ce nom me fait souvenir tout à coup que mes deux voisines de la rue des Bernardins ont « leur villa » non loin d'ici, entre Lion-

sur-Mer et Saint-Aubin, sur le bord de la grève. J'irai demain leur dire un petit bonjour.

Car, ce soir, je veux écrire à Helena. Elle doit être de plus en plus fière de moi ! Les journaux entretiennent ma renommée. Mister Flow n'a jamais été aussi en forme ! Cette damnée Adélaïde m'a vendu à la police basque. Et Trompette a dû avouer qu'elle m'avait donné l'hospitalité, dans sa cabine, depuis Le Havre, à l'insu de sa maîtresse. Adélaïde et Georgette se sont ainsi sauvé la mise, et Trompette a dû être bien payée. La voilà avec de nouvelles économies, la chère petite !

Ce n'est pas sans une certaine satisfaction que j'apprends que le yacht la *Déesse* est reparti pour une longue croisière en Méditerranée. Ces dames connaissent mon vrai visage. Tant que ma barbe ne sera pas entièrement repoussée, je ne souhaite point de me retrouver en face d'elles. J'ai hâte de redevenir poilu comme avant. Alors, je serai méconnaissable ou à peu près... Un coup qui a fait sensation est celui de l'auto rouge. Il paraît que mes chauffeurs n'ont pu la rejoindre qu'à Rennes, où ils se trouvèrent en face du bonhomme d'Angoulême, qui ne comprenait rien à son aventure. Ils la lui expliquèrent. Mais on ne s'ennuya pas à la terrasse des cafés. Ce sacré Mister Flow en avait dans son sac ! Le toupet que j'avais eu de renseigner moi-même sur son auto le chauffeur volé mettait un peuple entier dans la jubilation.

Chose curieuse, j'étais très embarrassé pour écrire à Helena. Je ne savais que lui dire. Je me trouvais tour à tour niais, romantique, trop littéraire ou trop brutal. J'arrachai trois lettres de potache. Finalement, je lui donnai mon adresse à la Délivrande et je lui dis simplement : « Je t'attends ! »

Le lendemain, je découvris la « villa » de Nathalie et de Clotilde. C'était bien la petite baraque sur la dune qu'elles m'avaient décrite faite de planches et de boîtes de conserves. Plus de coquillages, de moules que de fleurs dans le jardin qui

n'était qu'une cour de sable. Mais, en revanche, sur les fils de fer de clôture, beaucoup de linge blanc qui séchait, dont des draps, des serviettes, des maillots de bain.

Cela s'appelait *Nos Délices*. Une fumée odoriférante sortait du tuyau de poêle qui coiffait le toit revêtu de papier goudronné. C'était l'heure du déjeuner. Quand elles m'aperçurent, elles poussèrent les hauts cris. Leur accueil, plein de gaieté, me réjouit le cœur et je ne fis point de manière pour partager leur repas.

Elles me firent les honneurs de leur petit domaine avec une grâce touchante. La cabane était divisée en deux. Dans la première pièce, qui servait à la fois de cuisine, de salon, de salle à manger et de chambre à coucher, j'eus quelque peine à trouver la place de mes pas. La seconde était le studio, c'est-à-dire que l'on y trouvait deux tables en bois blanc. Ici, des codes, des livres de lois et des dossiers ; là, une machine à écrire. Nathalie continuait à faire de la copie pendant ses vacances. Hiver comme été, c'est elle qui travaillait pour nourrir sa sœur et lui permettre de continuer tranquillement ses études. Plus tard, Clotilde lui rendrait cela au centuple. Solidarité adorable, sublime amitié ! Et tout cela si simple ! L'air de la mer leur avait rendu les plus fraîches couleurs. Elles étaient exquises toutes les deux, mais Clotilde avait ce quelque chose de dominateur dans le regard qui m'a toujours séduit chez les belles personnes. En mangeant nos crevettes et nos moules qu'elles avaient pêchées le matin même, Clotilde me parla sérieusement et me donna les plus sages conseils.

« Vous suivez une voie qui ne vous mènera à rien, me dit-elle. Aujourd'hui, il faut se spécialiser. Moi, j'ai fait mon choix. Tout en restant au palais, j'irai, à la rentrée, passer quatre heures tous les jours dans une grande banque où je me familiariserai avec le contentieux. Dans ce milieu, je trouverai bien l'occasion de lever quelques procès intéressants, surtout si j'entre en même temps dans le cabinet d'un avocat d'affaires.

Mais mon dessein – si je le réalisais pleinement – serait de me marier avec mon avocat qui plaiderait les dossiers que je lui apporterais. Alors, je me consacrerais entièrement au contentieux d'un établissement de premier ordre où j'aurais su jouer des coudes. »

Elle me dit cela simplement, sans rougir, en me regardant bien en face. C'était déjà une femme d'affaires qui me proposait un traité. C'est moi qui rougis. Elle n'eût pas l'air de s'en apercevoir et elle me demanda comment j'avais passé mes vacances.

Je lui dis que j'avais fui un palais désert et que, n'ayant guère d'argent, je m'étais mis à voyager sur les routes, vagabond par plaisir. J'inventai un itinéraire et le vagabond passa très congrûment sans effort. Je leur appris que j'étais pour le moment dans une mansarde, à la Délivrande, et que je m'apprêtais à reprendre la route de Paris, car ma poche était à sec.

« Ne vous pressez pas, me dit-elle ; nous vous offrons ici le couvert. Vous viendrez pêcher avec nous et nous vous nourrirons du fruit de nos travaux ! »

Mon Dieu ! j'acceptai, n'ayant rien d'autre à faire pour le moment et je revins les jours suivants. Il ne fut plus jamais question de choses sérieuses et j'avais là deux compagnes exquises, toujours de la meilleure humeur du monde. Quel joyeux repas, après la pêche et le bain !...

Je ne pensais presque plus à Helena, n'en ayant reçu aucune réponse quand un jour, comme nous goûtions sur la dune d'un morceau de pain et de fromage, arrosés d'une bolée de cidre, notre attention fut attirée par des voix, venant d'un groupe qui longeait la mer et passait près de nous. Des hommes et des femmes, toilettes claires. Une auto de luxe suivait doucement derrière, sur la route. Je reconnus tout de suite Helena. Elle

avait un costume de flanelle blanche et s’était coiffée d’une casquette marine. Belle à se mettre à genoux…

Le premier mouvement fut plus fort que ma volonté. Je me levai précipitamment puis, les jambes cassées, je me rassis entre mes deux compagnes. Mais Helena m’avait vu. J’attendais un signe qui ne vint point. Elle passa avec une indifférence si parfaite qu’elle n’eût point agi autrement si elle avait croisé un inconnu. Elle était avec une jeune femme de démarche assez singulière et que je reconnus à ses yeux bridés. C’était Mrs. Rennyson, l’ex-danseuse annamite avec laquelle nous avions dîné un soir aux Ambassadeurs. Derrière, venait un long, sec gentleman, aux cheveux blancs et aux yeux pâles vers lequel elle se retournait et avec qui elle s’entretenait en anglais. Ils disparurent derrière la dune.

« Vous connaissez ces personnes ? » me demanda Clotilde.

Mon cœur battait dur. J’arrivai cependant à me faire entendre sans trop montrer mon émoi.

« J’avais cru reconnaître quelqu’un. Je me suis trompé.

– C’est la clique de Deauville ! » dit Nathalie. Et il n’en fut plus question. Je rentrai à la Délivrande encore tout plein de ma rage. En route, je jetais tout haut des injures à Helena. Et les pires. Il ne faisait plus de doute que la noble lady avait fini de « jouer avec moa ». Maintenant, elle devait avoir passé à d’autres exercices. Je n’en demandai pas moins à l’auberge s’il n’y avait rien à mon adresse. Pas un mot. Ah ! C’est propre le grand monde ! Voilà une femme qui a failli, il y a trois semaines, me faire jeter dans le panier à salade et elle ne se soucie pas plus de moi que de son premier soulier de bal ! Tout de même, il y a des moments où on est heureux de constater qu’il y a encore d’honnêtes gens sur la terre et des femmes qui ne sont pas des filles publiques. L’événement me donna une grande affection pour Nathalie et Clotilde. Je goûtai de plus en plus la propreté

physique et morale de ces deux jeunes filles qui partaient d'un pas si solide sur les chemins de la vie. Et je me pris à penser qu'il y avait de la place pour un brave garçon dans le programme que m'avait développé mon charmant confrère de la rue des Bernardins. Ce sentiment ne fit que croître et embellir avec ma barbe. La fin de septembre approchait. Nous rentrâmes ensemble à Paris et je fus tout heureux de me retrouver maître Antonin Rose et de reprendre le chemin du palais, ma serviette sous le bras.

XI

Je retrouvai une salle des Pas-Perdus gaie et animée. On était heureux de se revoir. On se demandait si l'on avait passé de bonnes vacances : « Excellentes ! Excellentes !

– Où êtes-vous allé ?

– À Lion-sur-Mer, une petite plage de tout repos et sans chichi, vous savez ! Pas besoin de se mettre en smoking (ouf ! pouvoir parler français !) tous les soirs.

– Vrai ! Ce n'est pas Deauville ! Vous n'êtes pas allé faire un petit tour à Deauville ?

– Non, merci ! Ça n'est pas mon genre ! » Une heure plus tard, je prenais le chemin de la prison où Durin devait commencer à trouver que je me faisais rare. C'était sans joie que j'allais là mais sans terreur. J'avais tenu mes engagements. J'avais fait ses commissions. Nous étions quittes. Je plaiderais pour lui et tout serait dit. Qu'il allât se faire pendre, ailleurs : « J'en avais ma claque ! » D'autre part, je ne doutai point qu'il ne fût renseigné sur mes faits et gestes. Il avait bien dû s'amuser en apprenant que le charme d'Helena avait suffisamment agi pour faire de moi le complice de leurs entreprises. Helena avait dû, dans sa mystérieuse correspondance, se moquer outrageusement de moi, de mon amour éperdu et de mon incroyable naïveté. Quel triomphe pour elle de m'avoir glissé dans la peau de Mister Flow comme il m'avait glissé, lui, dans celle de Mr. Prim ! Ah ! ils étaient dignes l'un de l'autre, les bandits !...

Quoi qu'il en fût, j'étais bien résolu, par mon attitude à ne point lui faire douter de mon rôle de victime, de bon petit garçon qu'une jolie femme peut conduire par le bout du nez.

Dès qu'il me vit, je compris qu'il était satisfait de moi. Il me serra les deux mains tout à fait fraternellement et avec une sorte d'affection protectrice :

« Tous mes compliments, mon cher maître, me dit-il. Fichtre ! vous y allez bien ! je ne vous en demandais pas tant.

– On ne peut rien refuser à Lady Skarlett, répliquai-je, en prenant une mine volontairement confuse.

– À ce propos, je devrais vous gronder ! *Vous avez bien failli la compromettre*. C'eût été une faute irréparable et je vous aurais difficilement pardonné. Elle vous a tout dit et je sais qu'elle ne vous a point caché le goût qu'elle avait gardé pour son existence d'autrefois. Je ne doute point que ce soit elle, car c'est une ensorceleuse, qui vous a poussé à d'aussi audacieuses extravagances. Je lui ai écrit ce que je pensais à cet égard. C'est fou, ce que vous avez fait là, tous les deux… À la lecture des journaux, j'ai souvent tremblé pour elle et aussi pour la réputation de ce pauvre Mister Flow. Avez-vous songe à la responsabilité que vous encouriez ? Vous avez commis des fautes impardonnables. Tant dans le coup de l'affaire Boieldieu que dans celui de la cité Rougemont. Vous ne vous en êtes pas trop mal tiré au Havre. Mais, vous avez eu tort de vous abandonner aux délices de Capoue sur la *Déesse*… Enfin, tout est bien qui finit bien !…

– Cependant, Durin, l'histoire de l'automobile rouge n'était pas si mal que ça !…

– Ah ! ça je vous l'accorde, c'est du bon Mister Flow ! Tout compte fait, je n'ai qu'à vous remercier et je vous annonce que vos honoraires seront à la hauteur de ma satisfaction. Parlons, maintenant, du procès. Nous passons le 10 octobre. L'affaire sera réglée en cinq minutes.

– Je crois que vous pouvez compter sur le sursis.

– D’autant que Sir Archibald est de retour en France et viendra me réclamer à l’audience. Le soir même je rentre à son service. Et, mon Dieu !… Je crois bien que nous nous dirons adieu pour toujours !…

– Je l’espère, Durin !

– Vous regrettez quelque chose ?

– Tout ! Durin, je suis un honnête homme, moi !

– Diable ! pensez un peu à ce qui serait arrivé si vous ne l’étiez pas. Enfin, je ne vous en veux pas de lâcher la carrière. Chacun va où l’appelle son destin. Nous vous oublierons.

– Nous oublierons tout, appuyai-je. *Nous y avons intérêt l’un et l’autre !* »

Nous nous regardions dans les yeux. Puis sa bouche se détendit et, avec un sourire un peu amer : « J’ai vu venir, ici, la première fois, un enfant, je vois maintenant devant moi un homme. Vous me remercierez, un jour, du fond du cœur, ingrat !… »

Sur ce, nous nous quittâmes. Nous ne nous revîmes que la veille du procès, cinq minutes.

Je n’avais toujours pas de nouvelles d’Helena et je ne lui en demandai point.

Vint le 10 octobre. Le palais était une vraie ruche. Le bourdonnement des robins emplissait salles et couloirs. Le tambour des portes poussées par les robes noires affairées ne cessait de retentir à gros coups sourds, battant le rappel des causes. Cependant, à la 10e chambre correctionnelle, c’était à

peu près le désert. On expédiait les flagrants délits. Quand on appela l'affaire Durin, il n'y avait pas vingt personnes dans la salle. Durin fut introduit. Il baissait la tête, écrasé de honte.

Le président feuilleta le dossier et annonça à ses assesseurs qu'il y avait désistement du demandeur. Le substitut, cependant, maintenait les poursuites, car le délit était évident. Je soulevai ma toque :

« Mon client a tout avoué, fis-je. Il regrette de s'être laissé aller à un geste qui sera le remords de ses jours. C'est un honnête homme. Son casier est vierge. Son patron est prêt à le reprendre à son service. Je demande l'indulgence du tribunal et l'application de la loi de sursis… »

Le président demanda si Sir Archibald Skarlett était dans la salle. Un homme se leva et, précisément, le vieillard, haut et sec, aux yeux pâles, que j'avais vu avec Helena à Lion-sur-Mer. Il se borna à répéter qu'il reprenait Durin à son service, car c'était un excellent serviteur qui avait été victime d'une inspiration du « méchant être » (*le démon !* mot tabou).

Les juges sourirent et le président, après s'être penché vers ses assesseurs, était prêt à prononcer le jugement attendu quand un gentleman, qui avait de singuliers points de ressemblance avec Sir Archibald, s'avança et demanda, en excellent français, à être entendu : « Je viens ici sauver mon frère, dit-il, et vous apprendre qui est ce Durin, qui a surpris sa confiance dans une intention certainement des plus criminelles. »

Et, après s'être nommé (c'était Sir Philip, frère cadet de Sir Archibald), il se tourna alors, tout d'une pièce, du côté de Durin et lui jeta à la figure :

« Vous êtes un misérable !… *Vous êtes le célèbre Mister Flow !…* »

Cette accusation inattendue, qui pouvait être l'annonce des complications les plus redoutables pour moi, me frappa comme la foudre et je me laissai aller sur mon banc, comme si, tout à coup, la vie m'échappait. Heureusement que personne ne me regardait et que tous les yeux étaient fixés sur Durin. Il était vraiment curieux à contempler. Sa face qui, déjà, ne respirait guère l'intelligence et dont la niaiserie s'était accompagnée d'un désespoir larmoyant, quand on lui avait dit de se lever et qu'il avait aperçu Sir Archibald, sa face manifesta une si parfaite imbécillité qu'il obtint, du premier coup, un beau fou rire.

Il ne protestait pas ! Il ne comprenait pas ! Du reste, il avait tout le public avec lui qui se pâmait à l'idée que ce pauvre garçon était accusé d'être Mister Flow, le célèbre, l'inouï, l'incomparable Mister Flow ! C'était aussi le sentiment du tribunal et les juges eux-mêmes ne purent tenir leur sérieux.

Ayant repris un peu de souffle, je dis, sans me lever (j'en eusse été incapable), et laissant retomber mes bras, comme si une pareille énormité les avait rompus :

« C'est une mauvaise plaisanterie ! »

Le président interpella le témoin avec une indulgence apitoyée.

« D'où arrivez-vous donc, monsieur, pour nous faire cette déposition sensationnelle ? Vous êtes ici le seul à ignorer que, pendant que Durin était sous les verrous, le Mister Flow en question s'est signalé à Deauville, Biarritz, Rouen et, dernièrement à Paris par quelques méfaits assez retentissants. Enfin, il semble avoir bien occupé ses vacances !... »

Le substitut qui se faisait, lui aussi, une pinte de bon sang, prononça :

« On pourrait demander à Sir Archibald ce qu il pense de cette étrange histoire... »

Sir Archibald se leva et dit : « Je la déplore, car elle est insensée, et je prie mon frère Philip de ne pas insister. Je répète que j'ai eu, pendant deux ans chez moi, à mon service, le nommé Durin et que je n'ai eu qu'à m'en louer. »

Durin, lui, sur son banc, avait l'air de plus en plus ahuri. Quant à Sir Philip, il continuait de le regarder d'une façon terrible, ce que voyant, le président pria le témoin de se retourner vers le tribunal et de bien vouloir *expliquer* sa déposition.

Sir Philip, qui avait dû se taire, sous les éclats de rire et autres manifestations de la salle, reprit, sur un ton des plus secs :

« Je ne suis ni fou ni ridicule, comme mon honorable frère voudrait le laisser entendre. Je n'ignore pas non plus que Durin étant en prison, on a mis sur le compte de Mister Flow des vols et autres aventures retentissantes. Mais, qu'est-ce que cela prouve ? Que l'on s'est trompé, voilà tout. Et, maintenant, je vais vous dire comment j'ai été amené à cette certitude. Pendant que nous étions aux Indes, mon frère et moi avons cessé toute relation, par suite des intrigues d'un étranger qui avait réussi à se glisser dans notre société. Le nom sous lequel cet affreux individu s'est présenté à nous, je ne puis le dire et je ne veux pas le dire, pour l'honneur de mon frère, et je suis sûr que Sir Archibald ne me blâmera pas de ma discrétion. »

L'homme aux yeux pâles se leva tout d'une pièce et lança :

« Philip, vous êtes un traître et je vous renie ! »

Le président se hâta de mettre un terme à l'incident et pria Sir Archibald de ne plus interrompre le témoin.

L'affaire prenait des proportions inattendues. Elle sembla déjà imprégnée d'un singulier mystère. Le bruit s'était répandu dans les autres salles et dans les couloirs qu'un inculpé était dénoncé par un témoin comme pouvant bien être Mister Flow. En quelques minutes, la « dixième » fut pleine à y étouffer. On montait sur les bancs, on se haussait sur la pointe des pieds. Tout le monde voulait voir Durin qui continuait de montrer sa bonne tête d'idiot et chacun de dire : « Ça, Mister Flow, il est maboul, le témoin !… »

Quant à moi, j'avais laissé tomber mon front dans mes bras habillés de la toge, geste assez fréquent qui signifie que l'on est las d'entendre des insanités.

À la vérité, j'étais assommé. Ah ! Le temps était bien passé où j'aurais été si fier de plaider pour Mister Flow ! J'allais peut-être devenir célèbre, mais, de quelle célébrité ? Qui eût pu le dire ?…

Philip avait repris sa déposition.

« Persuadé que l'homme en question n'était qu'une canaille, je résolus de le retrouver en Europe où je savais qu'il avait débarqué. Mais je ne pus quitter les Indes que plusieurs mois après mon frère. Je retrouvai les traces de mon bandit en Égypte, à Athènes, à Bucarest, à Constantinople, à Vienne, à Trieste, à Venise. Mon attention avait été attirée par le fait que, partout où il passait, on célébrait le passage du célèbre « Mister Flow », vols et cambriolages, abus de confiance. J'eus bientôt la preuve que celui que je cherchais et ce Mister Flow ne faisaient qu'un. Je vous dirai sous quel nom et sous quels masques celui que l'on a encore appelé l'» Homme aux cent visages » a commis ses méfaits, j'aurai, pour cela, le témoignage de ses victimes et aussi celui des différentes polices qui le

recherchaient et auxquelles son astuce proverbiale et sa science du maquillage le faisaient toujours échapper.

« À Venise, il se produisait au café Florian. Il avait une bonne presse aux Procuraties sous le nom de Mr J. A. L. Prim. De là, il était allé à Milan où il avait eu l'audace de pénétrer dans la maison de mon frère dont il devint bientôt le commensal. Mais sans doute sa dernière transformation avait-elle suffisamment duré. Il annonça son départ pour les Amériques. Entre-temps, il avait recommandé à mon frère un valet de chambre nommé Durin qui se trouvait libre à Trieste et qui arriva deux jours après le départ de Mr. Prim. Sir Archibald l'engagea. Ce Durin n'était autre que Mister Flow lui-même !...

« Cela, je ne le découvris point tout de suite, car je m'étais mis à la recherche de J. A. L. Prim et je perdis près de deux ans dans cette vaine poursuite en Amérique, puis aux Indes, où j'étais retourné pour mes affaires. Enfin, je revins en Europe où je m'accordai quelque chance de le retrouver. Mon homme ne pouvait avoir passé trois semaines avec mon frère sans un dessein arrêté. Mister Flow s'est toujours montré persévérant dans ses entreprises et sachant poser longtemps à l'avance des jalons qui lui serviront plus tard.

« C'était autour de Sir Archibald qu'il fallait chercher. Sir Archibald était alors à Paris. Il avait toujours ce même valet de chambre que Mr. Prim lui avait recommandé. Un jour, ou plutôt une nuit, j'eus la preuve foudroyante que Durin c'était J. A. L. Prim. C'était l'éternel Mister Flow ! Durin avait loué, rue Chalgrin, un entresol, sous le nom de Van Housen, qui est un des cent visages de Mister Flow. Comme je vous l'ai dit, monsieur le président, toutes relations sont rompues depuis longtemps entre mon frère et moi ; cependant, je n'hésitai pas, comme vous pensez bien, à l'avertir de ma découverte. Sir Archibald me répondit par une lettre méprisante.

« Quelques jours plus tard, j'apprenais que Durin avait été arrêté pour avoir volé à mon frère une épingle de cravate. Ce petit incident aurait dû dessiller les yeux de Sir Archibald. Il n'en fut rien. Je décidai alors de retourner en Italie pour essayer de ramasser là-bas une preuve que je pusse sortir publiquement de l'identité de Durin et de Mister Flow. J'ai été sur le point de l'obtenir et puis elle m'a échappé au dernier moment. Et je suis arrivé, en hâte pour assister à ce procès et pour dévoiler Durin…

– Mais vous nous avez parlé d'une preuve foudroyante, fit remarquer le président.

– Oui ! C'est en surveillant l'immeuble de la rue Chalgrin que j'ai acquis cette preuve-là. Malheureusement, il ne m'appartient pas de la faire connaître. Durin me comprend, lui, mais il continuera à faire celui qui ne me comprend pas !

– Voilà bien des mystères ! fit le président. Le tribunal ne saurait admettre vos réticences, d'autant que vous n'avez pas été cité régulièrement et que nous ne vous entendons qu'à titre de simple renseignement… En somme, vous ne nous apportez aucune preuve. En admettant même que ce J. A. L. Prim soit bien Mister Flow, nous ne voyons pas comment établir une confusion entre ce personnage et Durin lui-même. »

Et, se tournant vers Sir Archibald :

« Avez-vous quelque chose à dire, dans tout ceci ? Vous avez entendu votre frère ?…

– Monsieur le président, laissa tomber, d'une bouche pleine d'amertume, l'homme aux yeux pâles, je me demande si mon frère n'est point devenu fou ! Durin est en prison… Mister Flow continue ses exploits… C'est une preuve de l'innocence du pauvre garçon, j'imagine, mais il y a mieux que cela ! Il est bon que mon frère apprenne que, toujours pendant que Durin était en prison, Mr. J. A. L. Prim était à Deauville, où il était

descendu au Royal, que ma femme le voyait tous les jours et qu'il dînait avec elle à la table de Sa Grâce le duc de Wester ! »

Ces derniers mots parurent accabler Sir Philip. Les journaux, en effet, qui s'étaient occupés de Mister Flow n'avaient eu encore aucune raison de signaler d'une façon retentissante l'existence de Mr. Prim. Le témoin, assez désemparé, se borna à murmurer :

« C'est impossible ! »

Je sentis que le moment était venu pour moi de me lever.

« Je crois, monsieur le président, qu'il ne reste plus rien de cet étrange incident. Cette triste comédie a suffisamment duré… Je suis comme Durin, je ne comprends rien à toute cette fantasmagorie. Et je ne suis pas loin, non plus, de partager l'indignation de Sir Archibald !… »

Nous pouvions croire, cette fois, que tout était fini, quand le président s'adressa au substitut :

« Qu'en pense le ministère public ? »

Le substitut se leva :

« Pour moi, comme pour nous tous, Durin ne saurait être Mister Flow. J'ajouterai même qu'une pareille supposition ne peut que faire sourire !… Cependant, puisqu'il a été question à cette audience de Mister Flow et de Mr. J. A. L. Prim, ne croyez-vous pas, monsieur le président, qu'il serait bon de citer à cette barre l'inspecteur de la Sûreté Petit-Jean qui a eu, tous ces derniers temps, à s'occuper de Mister Flow ? On citerait également Mr. Prim, puisque Mr. Prim est en France et n'a aucune raison de se cacher. Quand le témoin verrait en face l'un de l'autre, Durin et Mr. Prim, il serait bien dans la nécessité de

confesser son erreur… Enfin, Durin serait débarrassé de cette terrible réputation qu'on veut lui faire bien malgré lui et qu'il n'a certainement point méritée, si j'en crois les apparences (cette allusion à la stupidité du Durin eut encore un grand succès).

– Qu'en dites-vous, Durin ? demanda le président.

– Faites comme vous voudrez, monsieur le président. Tout cela est abominable !… » Et il éclata en sanglots… Sur ce, l'affaire fut remise à huitaine pour supplément d'enquête. J'étouffais en sortant de la dixième chambre. Sir Archibald vint à moi et me dit :

« Ce pauvre Durin ! le voilà bien peiné ! Dites-lui bien que tout ceci n'a aucune importance et que je ne l'abandonnerai pas… »

Je passai huit jours atroces. J'étais allé voir Durin. Il se mit à rire de ma mine déconfite.

« Eh bien, qu'est-ce qui ne va pas ?

– Mais, malheureux, où allons-nous ? Un supplément d'enquête ! avec tout ce qu'a raconté ce sinistre Philippe !…

– Rassurez-vous !… D'abord, il a contre lui Sir Archibald, qui n'a jamais été aussi furieux, car toute la manœuvre de son frère pourrait singulièrement compromettre Lady Helena. Voyez-vous que l'on apprenne à Windsor que Sir Skarlett a épousé la sœur d'un chevalier d'industrie, même si ce chevalier d'industrie n'est pas Mister Flow ! De son côté, Sir Philip ne tient point à déshonorer la famille. Vous l'avez vu à l'audience. Ce n'est pas drôle d'être quelque chose comme le beau-frère de Mister Flow ! Il désirera d'abord débarrasser Sir Archibald de Mister Flow. Après, on s'arrangerait sans scandale, autant que

possible, avec la femme. En ce qui me concerne, il est sûr que je ne brûlerai pas Lady Helena, ma meilleure cartouche ! Comment m'a-t-il deviné ? J'imagine qu'il a dû surprendre l'intimité de mes relations avec la patronne… C'est cela qui l'a remis dans le droit chemin et lui a fait retrouver, sous le visage de Durin, celui de J. A. L. Prim. Mais puisqu'il ne peut rien dire, il vaut mieux en rigoler. Il n'est qu'odieux et ridicule !… Tout va bien, *cher ami,* croyez-moi.

– Pour vous, peut-être, mais pour moi ! Voilà Mr. Prim sur la sellette. On le recherche pour le citer !… Singulièrement disparu, Mr. Prim ! Je tremble qu'en parlant de Mr. Prim on n'aboutisse à maître Antonin Rose. Je n'aurais plus qu'à me suicider !…

– Là ! là ! voilà les gros mots ! Le suicide, comme vous y allez ! Que diable, la vie est encore belle ! On trouvera bien à se retourner. Comptez sur moi. »

On comprend que de tels propos n'étaient point faits pour me redonner de l'assurance. Ah ! je les payais mes beaux jours de Deauville ! Que n'avais-je passé toutes mes vacances dans l'humble hospitalité de la sage Clotilde et de la douce Nathalie ! J'étais si ravagé que je n'osais plus paraître devant elles.

Sur ces entrefaites, j'appris que Mr. Prim restant introuvable, le parquet avait cité Lady Skarlett, qui donnerait peut-être quelque renseignement intéressant sur le fuyant personnage.

Je me présentai, défait, à l'audience. L'affaire avait pris des proportions énormes. Les journaux s'en étaient emparés. On était venu m'interviewer au palais. Mes confrères m'enviaient et trouvaient que j'avais de la chance. De la chance !… Ma mauvaise mine les étonnait et aussi mon peu d'entrain. Je prétextai des maux d'estomac, un empoisonnement par les huîtres.

On se bousculait à la dixième. J'eus peine à gagner ma place. Durin arriva, entre ses deux gardes municipaux, avec une tête étourdissante d'imbécillité et les yeux rouges. Beaucoup de femmes dans la salle et des plus huppées. Durin n'eut encore qu'à se montrer pour obtenir, ce jour-là, un nouveau succès de rires… Quelques-unes de ces dames protestaient. C'était une injure qu'on leur faisait en abîmant l'image qu'elles se faisaient de leur héros, avec ce grotesque.

L'inspecteur Petit-Jean fut tout de suite appelé à la barre. Il était au courant, naturellement, de la déposition de Sir Philip. Le président en retraça les grandes lignes, dans son interrogatoire.

« Il y a beaucoup à retenir, déclara le témoin, dans la déposition de Sir Philip. Pour mon compte, depuis que je me suis mis à la recherche de Mister Flow, dont j'ai été le premier à signaler le retour dans nos parages, j'ai fait le même chemin que l'honorable déposant. Seulement, je suis parti du point opposé. Il a remonté du plus loin pour aboutir à Mr. J.A. L. Prim et moi je suis parti des derniers événements pour redescendre jusqu'à Milan où je me suis trouvé en face, comme lui, du dit Mr. Prim. *Pas plus pour moi que pour lui il ne fait de doute que Prim et Mister Flow sont le seul et même individu !* Mais là où je suis obligé de me séparer de Sir Philip, c'est dans la question Durin. Prétendre que Mister Flow, c'est Durin, c'est affirmer l'impossible. La présence de Durin ici en est une preuve suffisante et j'espère bien vous amener moi-même un de ces jours ce *Mr. Prim, qui est l'auteur des derniers cambriolages dont j'ai eu à m'occuper, au cours de ces dernières semaines.* Mister Flow avait, à Milan, trompé étrangement la confiance de Sir Archibald et de Lady Skarlett. Il ne faut pas s'en étonner. Il est passé maître dans cette sorte de bluff. Et nous avons été, à la police, trop souvent ses victimes pour marquer la moindre surprise de l'ascendant qu'il avait pris sur ses hôtes. Si bien que, lorsque deux ans plus tard, c'est-à-dire cet été, il s'est présenté,

en l'absence de Sir Archibald, à Lady Skarlett, il n'est pas étonnant que celle-ci lui ait réservé son meilleur accueil. Vous entendrez tout à l'heure Lady Skarlett comme témoin. Il est bon qu'elle soit instruite des dangers qu'elle a courus à côté de ce redoutable personnage. La présence, à Deauville, de *Mister Flow* me fut révélée, comme on l'a écrit dans les journaux, par la façon toute particulière dont ont été forcés les coffres-forts de la villa des *Charmilles* et du Royal. L'instrument qui a servi est unique et appartient en propre à celui que nous traquons depuis si longtemps. Les cambriolages de Deauville se trouvaient ainsi signés de Mister Flow. Je retrouvai Mister Flow dans l'affaire de la cité Rougemont et il n'est pas impossible qu'il faille encore lui attribuer le coup du boulevard Boieldieu, à Rouen, dans l'hôtel de M. Jacob. Les empreintes relevées attestent, comme à la villa des *Charmilles,* comme à la cité Rougemont, que l'opérateur était accompagné d'une femme, comme il est souvent arrivé à Mister Flow. Et maintenant, monsieur le président, il me reste à vous apprendre *comment j'ai pu identifier Mister Flow dans Mr. Prim.* Mes recherches dans l'appartement de M. Abraham Moritz m'ont fait découvrir, tout dernièrement, un objet qui avait échappé à Mister Flow dans sa fuite rapide et dans le moment qu'il cherchait l'escalier de service. Cet objet, le voici. C'est un bracelet-montre, acheté à Rouen par un gentleman qui accompagnait Lady Skarlett ! »

À ces mots, je ne fus point maître de retenir un soupir qui était presque un gémissement et je n'osai regarder le petit chef-d'œuvre d'horlogerie que l'inspecteur faisait passer au tribunal.

« Vous pensez que, dès que j'eus obtenu un aussi précieux renseignement, je ne fus pas long, monsieur le président, à découvrir J. A. L. Prim, lequel était descendu alors au Royal de Deauville et ne quittait plus lady Skarlett. Son but était, de toute évidence, de s'emparer des bijoux de cette dame, estimés à plus de vingt millions. L'affaire était trop belle pour l'abandonner après l'avoir manquée une première fois à Milan. Il était réapparu à Deauville pour tenter à nouveau le coup en l'absence de Sir Archibald et il aurait certainement réussi si le domestique

de confiance de Lady Skarlett n'avait gardé les bijoux dans sa ceinture. Ce J. A. L. Prim, du reste, était arrivé au Royal sans bagages. Il ne disposait dans l'instant d'aucun moyen. Il n'a point payé sa note et, dans une courte apparition qu'il fit à Paris-Plage, accompagné de Lady Skarlett qu'il promenait le long de la côte, il se signala encore par la façon désinvolte dont il quitta le Palace, sans payer l'appartement, renvoyant la note à Lady Skarlett, qui la croyait réglée, et était descendue rejoindre son compagnon. Lady Skarlett ne doit plus ignorer aujourd'hui les singuliers agissements de Mr. Prim. Peut-être avait-elle déjà pu le juger au cours de son voyage, car elle rentra seule à Deauville. Réduit à ses propres ressources, Mister Flow retrouvait, le soir même, à Paris, la complice à laquelle je faisais allusion tout à l'heure et tentait le coup de la cité Rougemont. Le lendemain, on retrouvait sa piste au Havre. Il se jetait dans le bassin du Commerce, ce qui fut une occasion pour lui de goûter aux douceurs du yachting. Enfin, nous le retrouvons avec l'auto rouge à Angoulême… J'ai relevé un instant sa trace en Bretagne. Je le crois maintenant à Paris. Monsieur le président, encore un petit mot : lors de l'affaire de la cité Rougemont, nous avons pu découvrir comment Mister Flow et sa compagne avaient échappé aux agents en pénétrant dans le théâtre des Nouveautés par l'entrée des artistes. Nous avons même pu repérer les fauteuils qu'ils avaient occupés jusqu'à la fin de la représentation. Sous l'un de ces fauteuils, j'ai trouvé un mouchoir, un mouchoir d'homme dont les initiales ne nous disent rien pour le moment, mais qui pourraient peut-être bien nous servir un jour. Il se peut, toutefois, que ce mouchoir ait été perdu par quelque autre personne tout à fait étrangère à l'affaire… Enfin, tel quel, le voilà ! »

Et l'inspecteur sortit de sa poche un mouchoir que je considérai avec un effroi encore inégalé…

« Quelles sont les initiales ? demanda le président.

– *A. R.* entrelacés, monsieur le président !…

– *A. R.,* en effet, cela ne semble correspondre à rien… » C'est alors que cette brute de Durin se souleva et prononça, au milieu d'une explosion de rires et pendant que je faisais un effort surhumain pour ne pas m'effondrer.

« *A. R.,* MAIS CE SONT LES INITIALES DE MON AVOCAT, monsieur le président !… Cet homme-là (il désignait le témoin) ne va tout de même pas prétendre que c'est mon avocat qui a fait le coup ! »

La salle était dans une joie qui tenait de l'hystérie. Moi, je devais faire une jolie grimace, car ces dames riaient aussi en me regardant. Le cynisme de Durin me glaçait les moelles. C'était vraiment pousser un peu loin l'audace dans ce jeu terrible où il roulait, comme dans la farine, police, magistrat et jusqu'à son défenseur ! Je n'avais vraiment pas de chance ! Je n'étais venu à Deauville qu'avec un mouchoir. J'avais ensuite acheté du linge à Rouen aux initiales de J. A. L. Prim, mais il fallait que le seul mouchoir de maître Antonin Rose fût justement dans ma poche, lors de l'affaire de la cité Rougemont et que je le laissasse tomber ! J'en avais encore les reins brisés quand l'huissier introduisit Lady Skarlett.

Je n'avais pas revu Helena depuis Lion-sur-Mer, où elle était passée près de moi si indifférente. Depuis, je n'en avais pas reçu un mot. J'étais persuadé qu'elle m'avait laissé complètement « tomber ». Cependant, je sentis son parfum avant même qu'elle ne m'eût frôlé et ma pauvre cervelle chavira à l'évocation de tant de scènes qui avaient *senti* ce parfum-là !

Son entrée, certes, avait fait sensation. Elle était, comme presque toujours, d'une beauté à la fois fatale et souriante et un murmure d'admiration accompagnait ses pas.

Et, comme toujours, divinement mise, avec un brin d'originalité et d'exotisme, qui était sa marque et la sortait des

vulgaires beautés, esclaves de la mode. Elle portait haut la tête, mais sans ridicule ostentation et ne paraissait nullement gênée d'avoir à se montrer et à s'expliquer dans un milieu si nouveau pour elle, je veux dire si nouveau pour Lady Helena.

M'avait-elle vu ? Je ne saurais l'affirmer, mais ce que je puis dire, c'est qu'elle n'eut, par la suite, aucun regard pour le banc de la défense où cependant elle savait que j'étais assis. Elle regardait Durin et son fugitif sourire avait l'air à la fois de l'encourager et de le plaindre. Les questions du président ne faisaient que résumer la déposition précédente à laquelle Lady Skarlett, sans le moindre embarras, donnait son plein assentiment.

« Ce Mr. Prim nous a beaucoup trompés ! prononça-t-elle, avec le léger accent qu'elle ne prenait souvent que par coquetterie. C'est un vilain homme ! *A very nasty man !* Il avait été si aimable à Milan ! Nous ne le connaissions pas. Il nous avait été « introduit » dans une soirée chez le général Benito. Il nous rendait beaucoup de petits services. Il nous était bien utile pour le bridge de l'après-midi. Enfin, c'était un ami. Quand je le revis à Deauville, je fus enchantée en vérité et je l'écrivis tout de suite à mon mari. Figurez-vous que je ne pouvais plus m'en débarrasser. Il finissait par me fatiguer. Je ne pourrais pas dire si cet homme était Mister Flow, *no,* ou un autre, mais c'était un vilain homme et qui avait de mauvais desseins. Je crois bien que c'est lui qui a essayé de voler mes bijoux ! Et puis, il est arrivé sans bagages, sans linge, sans argent. Il m'a raconté une histoire de malles égarées. Cela « résonnait chatouilleux » vraiment ! Je lui ai prêté des effets de Sir Archibald et j'allai avec lui en commander d'autres à Rouen. Il mangeait à ma table sans rien payer jamais. Il devait à tout le monde, dans tous les bars et il buvait comme un poisson. Et il jouait. Je supportais ce monsieur à cause de mon mari qui allait revenir et qui serait heureux de le trouver pour l'*action-bridge* et aussi parce qu'il avait été à peu près convenable avec moi. Mais, à Paris-Plage, il commença à être à la limite, en vérité ! Je voulus repartir tout de suite. Dans l'auto, il a été presque *shoking, yes, undecent.*

Alors, j'ai arrêté et je lui ai ordonné de descendre. Vivement, *Sharp !* Il n'a pas voulu descendre. Et il essayait de se faire pardonner. J'ai fait comme si je pardonnais, mais, à la première *stop,* comme il descendait le premier, je suis repartie toute seule en vitesse !... Je l'ai laissé sur la route, *yes !*... C'est un vilain homme !... Je n'ai jamais beaucoup aimé son « figoure » !...

– Et qu'avez-vous à dire de Durin ?...

– Oh ! comme mon mari, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Je l'ai toujours trouvé correct dans le service et il était très dévoué à Sir Archibald. Je ne puis m'expliquer cette sotte affaire d'épingle de cravate que par une sotte galanterie.

Il « portait » un grand flirt avec la femme de chambre d'une de mes amies, Mrs. Tennyson ! Il a fait le cadeau à la femme de chambre, à Maid. Enfin, je ne le crois pas très intelligent, je crois à son repentir sincère. »

Là-dessus, Durin éclate à nouveau en sanglots.

« Consolez-vous, Arthur. *Don't cry, my man,* je serais très heureuse de vous revoir dans la maison... »

Ils échangèrent tous deux un regard que je n'oublierai jamais !

« Vous ne croyez pas, madame, que Durin soit le fameux Mister Flow ? »

Elle se mit à rire, mais à rire !... et toute la salle rit encore avec elle...

Alors Durin se prit à rire, lui aussi, à travers ses larmes et d'une façon si bêtasse que la joie de toute la salle en redoubla :

« Reconnaissez-vous ce bracelet-montre ?...

– Mister prim l'a acheté devant moi chez un bijoutier de Rouen...

– On l'a retrouvé dans l'appartement cambriolé rue Rougemont.

– *Alors, monsieur le président, Mr. Prim a démontré que Durin ne pouvait pas être Mister Flow !* »

Cette phrase, qu'elle prononça en regardant Durin avec un sourire où je fus le seul à démêler une certaine joie sournoise, fut pour moi un subit trait de lumière. Maintenant, je comprenais tout. Et Durin, qui me jeta un rapide regard, vit bien que je n'avais plus rien à apprendre. *Tout le sens de mon aventure* tenait dans les quelques mots que Lady Helena venait de laisser tomber de sa lèvre amusée. Durin avait eu besoin d'un alibi, car il savait qu'il serait attaqué par Sir Philip. Cet alibi, je le lui avais fourni comme un niais et à quels risques et périls ! J'avais été entre les mains de cet homme et de cette femme le Mister Flow dont ils avaient eu besoin pour que Durin pût supporter sans broncher l'assaut terrible du Skarlett junior. Et, maintenant qu'ils n'avaient plus besoin de moi, Durin ne se gênait plus pour me faire comprendre, d'un coup d'œil, que la comédie était terminée...

Ah ! c'était du bel ouvrage ! Une fois de plus, Mister Flow s'était surpassé ! *Il avait eu besoin d'un cambrioleur, il avait pris son avocat !* C'était tellement fort que personne ne pouvait y penser ! J'imaginai les heures de gaieté que j'allais leur fournir dès qu'ils se retrouveraient seuls tous les deux. Déjà, devant moi, ils affichaient l'aventure savoureuse !

À cette idée, ma prostration s'était changée en une rage muette, mais forcenée. Hélas ! je ne pouvais qu'étouffer d'impuissance...

« Vous n’êtes pas souffrant, maître ? »

Ces paroles du président me rendirent à moi-même en me faisant entrevoir l’abîme que je côtoyais dans une ivresse de vertige et je m’efforçai de prononcer quelques paroles qui me fissent rentrer dans mon rôle judiciaire. Je n’y réussissais point. On crut que la chaleur m’avait incommodé et le président, hâtivement, termina l’affaire :

« Le sursis est accordé, maître. »

Je me levai. J’avais retrouvé des forces pour fuir. Cependant, je ne fus pas peu étonné de la charitable insistance avec laquelle Sir Archibald, qui se trouvait près de moi, m’accompagna dans la salle des Pas-Perdus. Il me proposa de me faire reconduire à domicile dans son auto. Je le remerciai en balbutiant des paroles inintelligibles. Mais il me donna sa carte en me priant de venir le voir, le soir même, si je le pouvais, au Cambridge, où il était descendu.

« Et si vous voulez *nous* faire le plaisir d’accepter à dîner, je vous en serais particulièrement obligé. Je voudrais vous parler de Durin ! »

Persuadé que je serais parfaitement désagréable à Lady Helena en acceptant, je lui promis ma visite.

Lors, Helena sortait de la salle d’audience en causant avec des amies qui l’avaient accompagnée et parmi lesquelles je reconnus Mrs. Tennyson. Sir Archibald me présenta à ces dames. Je m’inclinai devant Lady Helena avec une hautaine dignité tout à fait ridicule. Elle n’eut point l’occasion de s’en amuser. Elle était toute à sa conversation et à ses coquetteries devant une galerie qui se pressait pour l’admirer. Jamais je n’ai senti, comme à cette minute, la toute petite chose que j’étais. Du fond de mon humilité outragée de stagiaire, je la haïssais à en

mourir. Et l'homme que j'avais été tout de même pour elle en arrivait à douter qu'il eût tenu dans ses bras cette merveille indifférente.

Quand je me présentai, à huit heures, au Cambridge, on me conduisit à l'appartement de Sir Archibald. J'y fus reçu par Durin, qui était déjà rentré en fonction : « Sir Archibald vous prie de l'excuser quelques minutes. Je profite, mon cher maître, de cette occasion pour vous remercier…

– Ça va, Durin ! » Et je lui montrai la porte…

« Ça ira encore mieux, me dit-il, quand je vous aurai remis vos honoraires… de la part de Sir Archibald… »

Et il me tendit une enveloppe que je glissai dans ma poche. Je l'avais bien gagnée.

« Merci tout de même ! » fit-il.

Quand il eut disparu, j'ouvris l'enveloppe. Cinq mille.

Tout n'est qu'heur et malheur. Cette petite somme me fit plaisir, car elle arrivait bien. Je n'eus que le temps de la faire disparaître. J'avais devant moi l'homme aux yeux pâles.

« Vous excuserez Lady Skarlett, me fit mon hôte. Elle est un peu souffrante. La petite séance de cet après-midi l'a beaucoup fatiguée. Si vous le voulez bien, nous irons dîner en ville. Voulez-vous que nous marchions un peu ? »

Comme nous sortions de l'hôtel, j'eus le temps d'apercevoir Lady Helena qui, en toilette de soirée, montait dans une auto où se trouvait déjà Mrs. Tennyson. Et j'entendis des rires… Ah ! la damnée femelle !…

Sir Archibald paraissait n'avoir rien vu. Je restai deux heures avec lui. Je n'ignore plus ce que c'est que l'esprit puritain. Il ne m'entretint que de Durin, de la nécessité de sauver une âme qui n'était point foncièrement pervertie et des responsabilités du maître vis-à-vis de ses serviteurs. Comme je l'écoutais sans l'interrompre, ma conversation lui plut. Et il m'invita à venir chasser le grouse dans ses propriétés d'Écosse.

Je répondis vaguement à sa politesse. Je pris le chemin de chez moi, fort agité, riche de souvenirs et de cinq mille francs, mais injuriant Lady Helena férocement, comme un roulier qui vide son cœur devant une catin.

Au coin de la rue et du boulevard Saint-Germain, une auto stationnait. Au bruit de mes pas, une forme féminine se pencha à la portière : « Rudy ! »

Je bondis. J'étais dans les bras d'Helena. « Ah ! chéri *darling !* » La portière avait été refermée sur notre étreinte forcenée.

Nous passâmes une partie de la nuit dans je ne sais plus quel Terminus, au Palais d'Orsay, je crois. Avant de me quitter, elle me dit :

« Nous quittons Paris demain. Sir Archibald t'a invité à venir chasser le grouse. Dans quelques semaines, tu recevras une lettre. Viens, Rudy ! Viens ! je t'en conjure ! *ne m'abandonne pas !* »

Ce sont toutes les explications que nous eûmes. Le mois suivant, je m'embarquai à Boulogne par une mer démontée. Je fus très malade pendant la traversée. Je le fus davantage après.

XII

Rule Britannia ! Jusqu'à la frontière d'Écosse, voyage dans le vert, couleur de l'espérance. Belle journée d'automne, ciel d'opale que percent les flèches des cathédrales, ces chercheuses d'azur. Les maisons gothiques de briques roses, à pignons et à windows, habillés de lierre taillé au cordeau, annonçant plutôt le confort moderne que les mystères du moyen âge. Je vais vers Helena !

L'aventure continue. Tant mieux ! Tout plutôt que cette honte dans laquelle m'avait roulé, comme dans une brûlante tunique, cet homme au sourire infâme. À nous deux, Durin ! J'ai moins œuvré pour toi que tu n'as travaillé pour moi ! Et le fruit de ton long effort, depuis des années, je vais te le ravir avec le sourire de Lady Skarlett !

Elle m'appelle : « Ne m'abandonne pas ! » Me voilà, mon amour !

Et maintenant, assez de lyrisme. Du calme et de la prudence ! Helena m'y invite expressément dans sa dernière lettre. N'a-t-elle pas été toute prudence, elle, depuis que Sir Archibald est venu la retrouver, cet été, à Deauville ?

Elle ne voulait pas me reconnaître ! Elle ne m'écrivait pas ! Elle ne reculait pas devant la torture qu'elle m'infligeait : douleur passagère, qui nous sauvait tous les deux, car le temps était revenu alors de l'avocat, du petit avocat dont elle allait avoir besoin ! Entre deux hommes comme Sir Archibald et Durin, de quelles précautions ne devait-elle pas s'entourer ?

Pauvre Helena ! Quelle vie ! quelle atroce comédie de tous les instants ! Ah ! comme je comprenais qu'elle fût décidée cette fois à tout risquer pour y échapper ! Je l'y aiderai, dussé-je y laisser ma peau ! J'ai le goût du risque, maintenant ! Je ne suis

plus un enfant que l'on berne ! Durin l'apprendra à ses dépens ! Dieu que cet affreux Durin m'a fait souffrir !…

Cette nuit noire, c'est l'Écosse. Je descends à Stirling, à l'hôtel des Deux-Couronnes. Je ne puis dormir. Les Skarlett doivent venir me prendre ici demain matin en auto. À sept heures, je suis déjà prêt. Trois heures à perdre. Un guide ! Il se présente. Je le suis et il me raconte des histoires que je n'écoute pas, me montre des choses que je ne vois pas.

Quelques phrases me parviennent, cependant : rois d'Écosse… position inexpugnable… château du XIIIe… Un moment, il secoue mon indifférence, en répétant : *Heading hill !… heading hill !* et son doigt désigne un rocher *la colline de la décapitation*. Là, Jacques 1er, en 1421, fit couper la tête à son oncle, le duc d'Albany ; à son beau-père, le comte de Lennox ; à ses deux fils, Walter et Alexandre Stuart, etc., qu'est-ce que vous voulez que ça me f… !

Bon, voilà un temple grec dans le petit jardin des Douglas. Drôle d'histoire. C'est dans ce petit enclos charmant que Jacques II planta dans le cœur de Douglas sa dague royale. Ce Douglas faisait partie de la ligue des mécontents : « Pardieu, milord, lui dit le roi, si vous ne voulez pas rompre la ligue des mécontents, voilà qui la rompra ! » Et aïe donc !… un bon coup de couteau !… Morale : « Il ne faut jamais être mécontent ! »

Quelle heure est-il ? En vérité, il n'y a qu'une heure que ce bonhomme me rase ? Au centre d'une pelouse, des armoiries à demi effacées sur une pierre, je m'assieds dessus. Le guide se précipite, haletant :

« *Ne touchez pas à Douglas, il vous arriverait malheur !* »

Trop tard, mon bonhomme, et j'allume tranquillement ma pipe, bien calé sur les armes de « Douglas au cœur saignant ».

Breakfast ! J'ai faim ! vite à l'hôtel !… Mon guide court derrière moi. Il a encore quelques assassinats à placer…

Helena est arrivée sans son mari. Elle était accompagnée de l'éternelle Mrs. Tennyson. Je ne connaissais pas à Lady Skarlett cette beauté funèbre. Dans les longs voiles dont sa tête est enveloppée, elle a quelque chose de la pleureuse antique. Toutes les ardeurs de ce bronze brûlant sont éteintes. Plus encore que ses voiles, sa pâleur me la cache. Et quelle gravité dans son accueil ! Mais sa main serre longuement la mienne et je sens toute sa tendresse reconnaissante :

« Merci, Rudy, d'être venu ! Rentrons tout de suite, voulez-vous ? Sir Archibald est très souffrant. »

Je m'assieds en face des deux femmes, tout à fait perplexe. Que se passe-t-il ? Helena déteste Archibald. Cependant, elle ne joue pas la comédie. Elle sait bien qu'elle m'a trop fait de confidences ! Alors, pourquoi cette figure fatale quand je sais que sa joie est parfaite de me revoir ?

« Sir Archibald se portait encore très bien, il y a trois jours, et puis il est tombé subitement en proie à d'atroces douleurs. On a diagnostiqué une crise hépatique. Maintenant, il va mieux, mais il est si faible, si faible !… Alors nous avons « décommandé » tous nos amis, excepté vous ! »

Pourquoi excepté moi ? Elle ne me le dit pas.

« Vous êtes là, Rudy ! Et cela me donnera du courage…

– On redoute donc une issue fatale ?

– Il faut tout prévoir, Rudy ! » Elle se tait ! Mais leur silence, à toutes deux, me semble cacher des choses… des choses. Je regarde Mrs. Tennyson, cette « Mina » devant

laquelle Helena m'appelle si tendrement « Rudy ». Mais Mina ne compte pas ! C'est une petite statuette d'Orient, aux yeux de verre. Des yeux dont le regard immobile est le plus souvent tourné vers Helena, comme si elle en attendait un ordre, un signe : Je suis persuadé qu'Helena doit avoir vis-à-vis d'elle bien des caprices quand elle s'ennuie, et Mina doit être là pour les supporter. Elle l'a recueillie à la mort de Mr. Tennyson. En dehors de cela, mystère !... Mina est peut-être très heureuse, même quand Helena la fait souffrir. Mais ce ne sont pas ses yeux qui le diront jamais. « La vie ne va pas être gaie pour vous à Black Rooks, cher Rudy. C'est bien égoïste de notre part de vous accaparer dans un pareil moment...

– Je suis votre ami, Helena. Tout ce que vous me demanderez, je le ferai. »

Elle mit sa main sur la mienne et l'y laissa longtemps et ceci est infiniment doux et me paie à l'avance du drame dont je vois les portes s'entrouvrir devant moi...

Je suis décidé à les franchir sans un regard en arrière. Elle est si belle, cette fille de Satan ! Et sa main qui presse la mienne me dit qu'elle m'aime... !

Étrange, étrange amour ! Ce que j'ai rencontré chez cette femme, c'est quelque chose qui est peut-être le contraire de l'amour, tel que nous l'entendons chez nous, et ce n'en est peut-être pas moins de l'amour tout de même. Vaine formule, qui n'explique rien. Mais Helena est-elle explicable ? Obéit-elle uniquement à des instincts qui la roulent dans un chaos où elle s'accroche à moi, par hasard ? Ou suit-elle une idée fixe quand elle m'entraîne dans ses chemins de luxure ? Oublie-t-elle avec moi ? ou espère-t-elle ? ou, plus simplement, ne suis-je là que pour lui donner la joie de ma destruction ? Peut-être pourrais-tu répondre à cette question, toi, la petite poupée aux yeux de verre ? Non ! garde ton silence ! Dès nos premières nuits, à Deauville, quand nos baisers étaient un massacre, j'avais déjà

l’intuition que cette atroce perplexité était un des éléments, assurément le plus puissant, de mon affreux plaisir. C’est parce que je ne sais rien que je reste son captif. Et je ne suis pas venu pour me délier.

En cours de route, quelques paroles banales. Nous pénétrons dans le pays de Rob-Roy. Quelques souvenirs de ciné. Et puis, les lacs. Mes pensées n’étaient pas au paysage.

Des tours, des arches branlantes retenues par d’antiques rameaux, des architectures mélancoliquement penchées au-dessus d’un précipice : de sinistres demeures féodales dont les échauguettes et les mâchicoulis surgissent au-dessus des forêts de chênes et de bouleaux. J’ai déjà vu tout cela sur des cartes postales. Peinture anecdotique, chromos pour journaux illustrés. Tournons la page…

Soudain, au milieu de ce chaos de montagnes et de torrents, au sein de ces tristes bruyères, au bord des eaux vertes et du sommeil monotone des lacs où se mire quelque ruine solitaire, je me sentis envahi d’une angoisse dont je n’étais pas maître de secouer l’étreinte. C’est que je sentais peser à nouveau sur ma main la main d’Helena, c’est que nos deux têtes étaient penchées derrière la même glace, c’est que nos deux fronts rapprochés me faisaient l’esclave de sa pensée. Je me surpris à éprouver le même frisson devant certaines ruines ressuscitées au sein d’une nature dont la sauvagerie romantique m’eût laissé complètement froid si je n’avais senti contre le mien ce beau visage funèbre ! Il semblait, lui aussi, appartenir à ces époques révolues. Les reines amoureuses et martyres, les nobles ladies retenues prisonnières dans ces caveaux de pierre où chaque légende a laissé sa trace ne devaient pas avoir une figure plus tranquillement fatale, plus asservie à un inévitable destin que la figure de Lady Skarlett.

Elle ressemblait à une de ces statues de marbre qui, au bord des tombeaux, dans les cimetières ou au fond des cryptes, ont

immobilisé la Peur. Il était inutile qu'elle parlât ! Elle était là et voilà qu'à mes yeux les *glens* se repeuplaient ; je regardais avec elle, descendant des ruines dont la poussière du temps s'était envolée, les *lairds* cuirassés d'acier, les *bards,* les clans dans leur tumulte guerrier. Par tous les sentiers, ils glissaient vers la plaine qu'ils allaient rougir de leur sang. Tous les crimes de la guerre des Deux-Roses, les massacres de la Réforme, les vengeances séculaires qui perpétuaient dans toutes les familles des martyrs et des bourreaux, je les évoquais d'une façon d'autant plus précise que je n'ignorais pas que les haines, encore aujourd'hui, n'étaient pas éteintes et que, s'il y avait des palaces à Édimbourg, et des chantiers à Glasgow, il ne fallait pas pénétrer bien loin dans les Highlands, au bord des *lochs* et dans les *glens* pour retrouver sous les toits des hameaux et derrière les douves des châteaux forts, avec les mœurs de jadis, des inimitiés farouches qui ne reculaient devant rien pour se satisfaire…

Nous devions ne plus être loin des Black Rooks quand Helena, me dit, sans préambule :

« Vous savez que les Skarlett sont apparentés aux Montrose et que Sir Archibald descend aussi, par les femmes, de Mac-Gregor, célèbre dans l'histoire d'Écosse sous le nom de Rob-Roy. C'est sans doute à cause de cette couronne de légende qu'il dédaigne tous les titres et ne porte que le plus humble, cependant qu'il se fait donner de « la seigneurie » par ceux qu'il appelle encore ses vassaux et par ses laquais. Vous ne sourirez pas de ces choses, Rudy ! Il ne faut pas le contrarier… »

Mais comment donc ! Cela m'était si parfaitement égal, l'ascendance des Skarlett !

Toutefois, comme Helena me regardait avec insistance, je voulus bien me rappeler, en faisant appel à mes souvenirs d'écolier renouvelés par mes lectures de l'*Old Mortality* de Walter Scott, que le fameux outlaw Rob-Roy s'appelait de son

vrai nom Mac-Gregor et qu'il n'était devenu bandit qu'à la suite de ses démêlés avec le duc de Montrose…

« Voilà qui est pour le mieux, fis-je ; la paix est faite entre les deux races, puisque Sir Archibald Skarlett, par sa mère, unit le sang des deux familles ennemies. »

Sans me répondre directement, lady Helena me dit encore :

« Rob-Roy laissa cinq fils. Les Gregor, comme on continuait ainsi à appeler les descendants de Rob-Roy, ne cessaient point, depuis plus de deux cents ans, de faire une guerre sourde aux descendants des Montrose, quand Elisabeth qui était une Gregor se prit d'amour pour le père de Sir Archibald et se maria avec lui malgré la volonté paternelle. Le père de Sir Archibald, Sir Édouard Skarlett, ne faisait pas une méchante affaire, car il était à peu près ruiné. Le père d'Elisabeth passait pour fort riche, ayant mis de gros capitaux dans les premiers chantiers de la Clyde ; il possédait également d'immenses terrains dans les Highlands, plus le château des Black Rooks, dont Rob-Roy s'était jadis emparé. Mais il décida qu'il ne donnerait aucune dot à sa fille et qu'il défendait à son héritier, le petit David (il n'avait que ces deux enfants), de jamais venir en aide à sa sœur.

« Or, ce Gregor, beau-père d'Édouard Skarlett, mourut à quelque temps de là de mort subite, et l'on parla de poison. Le petit David hérita, mais, à quinze ans, il périt lui-même une nuit d'hiver où il s'était égaré pendant une chasse. On découvrait, le lendemain, son cadavre à moitié dévoré par les loups. Du coup, le père de Sir Archibald héritait.

« Aujourd'hui, Sir Archibald, fils aîné d'Édouard, a réuni dans sa main toute la fortune des Gregor et habite les Black Rooks, devenus sa propriété.

« Les Gregor étaient très aimés dans le pays. Les Skarlett y sont détestés. Sir Archibald a réuni sur sa tête toutes les haines

accumulées par son père. C'est ce qui lui a fait rechercher son haut emploi aux Indes. Il en est revenu, espérant que son absence avait tout apaisé. Au fond, depuis que nous sommes arrivés, nous n'avons pas à nous plaindre.

Mais le pays nous regarde passer avec une indifférence sous laquelle on sent une hostilité toujours prête. Je vous dis tout cela, Rudy, pour que vous soyez au courant des choses et que vous ne fassiez pas de gaffes. »

Elle m'avait dit tout cela dans le plus pur français. À cela, je devais comprendre que le propos était d'importance. Ah ! elle ne m'avait pas appelé pour s'amuser. J'aimais mieux cela, mais quelle femme !…

« Je vous remercie, Helena. Je comprends mieux maintenant la tristesse qu'il y a pour vous à vivre dans une pareille atmosphère…

– Vous avez saisi, Rudy. » Depuis quelque temps, la route montait en lacet sur la haute terre, le temps s'assombrissait ; un brouillard s'élevait sur notre gauche, masquant l'emplacement où dormait lugubrement le loch Catherine. Des nuées basses, chassées par le vent d'ouest, s'effilochaient au-dessus de nos têtes, traversées par le vol lourd des corbeaux aux cris lamentables, et quand la voiture pénétra sous une haute futaie d'où nous ne devions plus sortir que pour nous trouver au pied des Black Rooks, nous fûmes plongés dans une demi-obscurité plus triste que la nuit. À un carrefour, le chauffeur cala son moteur, et nous crûmes à quelque panne, mais il restait sur son siège, l'oreille tendue. Puis il se tourna vers nous et nous montra, à travers la glace, une tête pâle et des yeux égarés. Helena baissa rapidement la vitre. « Qu'y a-t-il, Olivier ?…

– Milady n'a pas entendu ?… balbutia-t-il… on a crié…

– Eh bien, Olivier ! laissez crier…

– Oh ! Milady, on a crié à la mort ! Assurément, c'était la *bandshie*...

– Vous êtes fou, Olivier !... En route, je vous prie ! » Elle remonta la glace, et Olivier repartit en vitesse, comme ayant hâte de sortir de cette forêt « qui criait à la mort »... Quoi qu'elle en dît, Helena n'avait point reçu la singulière confidence du chauffeur, sans émoi. Je le sentais bien, moi qui avait repris sa main. « Qu'est-ce, la *bandshie ?* demandai-je.

– C'est personne ! fit-elle. C'est une imagination du pays. Chaque demeure de famille noble a sa *bandshie*. C'est un esprit femelle dont les gémissements passent pour être un avertissement certain de la mort d'un chef. Notre *bandshie* à nous s'appelle Jenny. *Jenny the weaver*. *Jenny la fileuse*. Elle est apparue, pour la dernière fois aux Black Rooks, lors de la mort d'Édouard Skarlett. Vous comprenez, Rudy, combien tout cela est absurde, mais de vivre nuit et jour au milieu de ces fables, cela impressionne, en vérité ! Ces gens me rendent malade. Ils ne vivent qu'avec les morts. »

Pour chasser la *bandshie,* je ne trouvais rien de mieux que de déposer un baiser bien vivant sur la chair glacée de Lady Helena, au-dessus du gant. Elle me dit encore : « Oh ! heureusement ! heureusement ! Rudy, que vous êtes venu !... Vous êtes ma seule consolation, ici-bas, je vous assure ! »

Et puis, elle me retira sa main, car nous arrivions aux Black Rooks. C'était moins un château qu'une forteresse à laquelle nulle architecture moderne, du moins dans son cadre extérieur, n'avait ôté de sa rudesse et de sa farouche hostilité.

Sombre demeure pavée de froides dalles, enfumée plutôt que chauffée par des cheminées colossales. Étroites fenêtres datant d'une époque où l'on enlevait les châssis en l'absence du seigneur, tant les carreaux de verre étaient alors un luxe rare et

coûteux. Alors, le vent et les fantômes étaient les seuls maîtres de ces « salles maudites ». Les fossés taillés dans le granit étaient pleins d'une eau maussade. Au-dessus des murs, dominant tout le pays d'alentour, une énorme tour formant donjon dressait encore sa lourde silhouette menaçante…

Je ne pus retenir un soupir : « Oh ! Helena !… » et je lui serrai la main dans un geste de poignante commisération…

« Vous comprenez, n'est-ce pas ?…

– Oh ! oui, Helena !… pauvre, Helena ! » Le son d'un cor s'était fait entendre, et la porte de la cour d'honneur s'était ouverte. Un homme se précipita. Son aspect était désordonné. Et il m'apparut tel que je n'eusse pu mieux l'imaginer si j'avais voulu me représenter l'habitant d'un pays sauvage et troublé par les tempêtes, avec les pommettes de ses joues fouettées perpétuellement par les vents, avec ses cheveux épars, avec sa voix forte aux notes dissonantes :

« My *god !* gémit Helena, *il est* mort ! »

Et elle se renversa presque dans mes bras. Cependant, les paroles que proférait le rustre la rendirent bientôt à elle-même : « Milady ! Milady ! Le seigneur est sauvé !… Le seigneur est sauvé !…

– Le Ciel soit béni ! murmura Helena. Oh ! mon ami, soupira-t-elle en se tournant vers moi, quand j'ai vu arriver Patrick, j'ai bien cru que tout était fini ! »

Je ne lui répondis point, car jamais l'inexplicable Helena ne m'avait paru aussi impénétrable. Je me refusai d'emblée à croire à la sincérité de son désespoir. En quoi j'avais tort : je devais en avoir la preuve le jour même.

Nous ne fîmes que traverser la salle des gardes transformée en un immense et froid vestibule. Tout ce rez-de-chaussée n'avait guère été plus transformé à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Ce n'est qu'au premier étage que le luxe apparut, mais un luxe d'un autre siècle, avec des tentures aux couleurs effacées et des meubles sculptés peu confortables. Les tables, les crédences supportaient des urnes d'argent, des coupes énormes, des joyaux éteints dans des coffrets fanés. Des armes, des lances brisées, d'énormes claymores garnissaient les murs sous les armoiries répétées des Gregor. Des armures se tenaient debout au coin des portes. Tout cela avait son histoire. Elle ne m'intéressait pas. J'ai trop vu de musées et de bric-à-brac. Je vous jure que je ne pénétrai pas dans ce grand salon d'honneur avec une âme d'antiquaire. Je n'étais pas disposé à m'en laisser conter par toutes ces vieilleries. Je rassemblais même mon énergie pour échapper à l'emprise d'une atmosphère dont j'avais un instant senti le poids en me penchant un peu trop ; au cours de la route, sur la mystérieuse angoisse de Lady Helena.

Son attitude inattendue à l'aspect d'un Patrick désordonné m'avait à nouveau séparé d'elle. Si j'avais assisté à une crise géniale d'hypocrisie, c'était à douter de connaître jamais son vrai visage et si sa douleur était sincère, pourquoi ne m'avait-on pas laissé chez moi ? J'essayai froidement de peser le pour et le contre. Je faisais mon dossier. Maître Antonin Rose se demandait finalement s'il avait eu raison de répondre avec tant d'empressement à l'appel de son client.

Tel était mon nouvel état d'esprit quand on m'eut laissé seul dans une chambre du second étage, aux murs nus, à demi lambrissés, où le jour ne pénétrait que par une étroite fenêtre garnie de petits carreaux enchâssés dans un quadrillage de plomb. Sur les murs, dans des cadres de bois verni, des gravures de chasse coloriées et modernes. Une croix de bois au-dessus de ma couchette. Je ne m'attendais point à cette cellule, et j'étais

d’assez méchante humeur quand Durin, poussant ma porte, m’apporta ma valise.

Il paraissait lui-même assez mal en point ; cependant, il me demanda fort respectueusement des nouvelles de ma santé et m’exprima le plaisir qu’il avait à me revoir.

« Lady Skarlett s’excuse auprès de Monsieur, me dit-il. Monsieur déjeunera seul. Madame est avec les médecins, dans la chambre de Sir Archibald.

– J’ai appris qu’il allait mieux !… fis-je.

– Lui ! s’écria-t-il avec un ricanement sinistre que je n’oublierai de ma vie, *il nous enterra tous !…* »

Là-dessus, il me quitta en claquant la porte d’une façon assez indécente, mais il ne paraissait plus maître de ses mouvements.

Je ne touchai guère au lunch qui me fut servi dans une salle à manger haute et froide. Les énormes bûches qui faisaient leur braise dans une cheminée tenant la moitié du mur ne parvenaient pas à me réchauffer. Le vent gémissait par intervalles avec une violence subitement déchaînée, comme une meute qui se rapproche, accourt, aboyante et rageuse, puis s’éloigne pour revenir encore. La fumée des braises, souvent rabattue, tourbillonnait, envahissait la salle. J’étais obligé de m’écarter. Les ancêtres devaient saurir dans cette boucane.

Mais ça ne les gênait pas, paraît-il. Le maître d’hôtel que l’on avait fait monter d’Édimbourg pour la saison des chasses me narrait que lorsque les lairds auxquels se joignaient quelquefois ceux des petites îles du Nord, étaient réunis tout venait sur la table par paires : les énormes morceaux de porc rôtis, les gigots et les poissons qui étaient toujours d’une taille

prodigieuse. En manière de hors-d'œuvre, on servait à chacun une douzaine de bêtes à plumes. On ne buvait que du porto et de l'eau-de-vie, fournis par les contrebandiers ou pirates. Et c'étaient des paris extravagants pour vider les pots. Tel engageait sa femme, son château, et l'on fumait les pieds sur la table, en chantant en chœur des ballades. Pas de dames. Ils roulaient à tour de rôle par terre. Le dernier debout était proclamé roi de la fête. Maintenant, tout a bien dégénéré, les gentlemen farmers de la côte ont voyagé et en remontreraient à la *gentry* d'Édimbourg. Toutefois, on retrouve ces mœurs dans certains coins perdus des Highlands et quelques *western squires* d'aujourd'hui se montrent les dignes descendants des chefs de clan d'autrefois.

« Ce n'est pas chez Sir Archibald, fis-je, que l'on trouverait pareille compagnie…

– Sir Archibald est un grand seigneur d'aujourd'hui. Mais il y a certains soirs de chasse, ajouta-t-il avec son plus fin sourire, où, quand les dames sont parties, Leurs Honneurs mettent encore leurs pieds sur la table… »

J'en étais réduit à cette conversation. On m'avait abandonné à ce domestique. Je ne m'en plaignais pas du reste, car c'est sans entrain que j'aurais accueilli comme compagne de captivité cette étrange et toujours muette Mrs Tennyson, que je n'ai jamais pu regarder sans malaise.

Je remontai dans ma cellule. C'est là qu'Helena vint me trouver. Elle était enveloppée d'un manteau de montagne et tout encapuchonnée d'une toque qui lui cachait les oreilles :

« Venez, Rudy, j'ai dit à Sir Archibald que j'allais vous faire faire un tour avant le thé. Il vous souhaite la bienvenue. Il se fera un plaisir de vous voir ce soir. Il va beaucoup mieux. Il va beaucoup mieux *qu'avant !* Ce n'était qu'une crise hépatique, mais il devra suivre un régime sévère… »

Elle me disait tout cela en m'entraînant. Elle me faisait passer par de petits couloirs, des escaliers qui tournaient sur eux-mêmes. « Excusez-moi, nous irons plus vite par ici… » Elle me fit traverser la cour d'honneur presque en courant et ne s'arrêta pour me laisser souffler que lorsque nous fûmes sortis de cette sombre demeure…

Elle-même respira longuement, et puis nous reprîmes notre course dans le vent, fouettés par une petite pluie glacée.

« Je m'imagine, Rudy, que nous fuyons ce château pour toujours, et que je ne le reverrai plus jamais !… jamais !… *Never more !…* Ah ! *darling !… if you only knew !…* si vous saviez ! »

Elle eut une plainte si désespérée que je voulus emprisonner sa douleur dans mes bras, mais elle s'échappa et se reprit à courir, fuyant les Black Rooks et m'appelant : « Viens ! viens ! »

Et j'allais, j'allais à travers le vent, à travers la pluie, comme si elle m'avait pris au lasso, comme si j'obéissais au fil invisible avec lequel elle m'avait noué à ses pas. Et elle grimpait à travers les roches, toujours plus haut, toujours plus haut, avec une sûreté de chevrier.

Ainsi arrivâmes-nous à une étroite plate-forme d'où nous dominions tout le pays. Alors, là, elle m'étreignit et me dit, ses yeux sur les miens, ses pauvres grands yeux hagards sur les miens : « Jure !… jure que nous fuirons ensemble !… quoi qu'il arrive ! Quoi qu'il arrive !… *Oh swear it ! You must swear it !… »* Je jurai. Alors, desserrant son étreinte, elle me dit : « Tu as bien fait de jurer, Rudy ! *sans quoi nous appartenions tous les deux au « gilymore » !*

– Au *gilymore ?…*

– Oui, au *gilymore,* le plus grand page, porteur de l'épée, l'écuyer de Jacques, le petit-fils de Rob-Roy. Le *gilymore* faisait la cour à sa femme. Il les a jetés tous les deux au «saut des Black Rooks ! ». Voilà pourquoi je te dis que le *gilymore nous attendait, là, en bas !…* »

Et elle me désigna le bord. escarpé sur lequel nous nous trouvions. Je Jetai un coup d'œil au-dessous de moi… et aussitôt je reculai devant l'abîme, m'accrochant à elle.

Étourdi, j'essayai néanmoins de plaisanter. « Ne faites pas l'enfant, Rudy ! Nous allons fuir ensemble, et le plus tôt possible, car je crois bien qu'il se doute de quelque chose. » Alors nous descendions et nous traversions une futaie épaisse, qui nous garantissait de la pluie, mais qui nous plongeait dans une demi-obscurité, où elle ne me vit pas pâlir. Je fus quelque temps avant de pouvoir parler, comme si « le saut du gilymore » se fût à nouveau trouvé sous mes pieds… « Qu'est-ce qui ? qu'est-ce qui vous fait croire cela Helena ?

– *Darling,* quand vous m'avez écrit à Deauville, Sir Archibald y était de retour. Vous savez, cette petite lettre où vous me disiez : « Viens », et que vous aviez signée Rudy, me donnant votre adresse « Maître Antonin Rose, la Délivrande… »

– Oui, eh bien ?…

– *Darling,* je crois, en vérité, que cette lettre avait déjà été ouverte quand je la trouvai dans mon courrier…

– N… de D…

– *Yes ! Damn !* Et puis, nous n'avons, n'est-il point vrai, Rudy ?… nous n'avons pas toujours été très prudents avec Fathi… « Nous l'avons pris un peu trop facile » !

– Il est ici, Fathi ?

– Non ! Fathi est mort. Je crois, en vérité, qu'il lui est arrivé un accident. Durin l'a peut-être empoisonné, mais ça n'a pas d'importance. Un domestique ! Ce qui est important, *darling,* c'est l'amitié soudaine et extraordinaire, en vérité, que Sir Archibald vous a manifestée, cette invitation inattendue de venir à ses chasses aux Black Rooks ! Cela ne s'indiquait pas nécessairement. Ce n'est pas votre avis, Rudy *darling ?*

– Ah ! vous me faites entrevoir des choses…

– Il est tout à fait possible qu'il ait voulu vous attirer chez lui, n'est-ce pas ? Mais nous allons fuir !… »

Nous étions arrivés au château. Je pense bien que nous allions fuir ! et même j'aurais bien fui tout de suite, et sans elle, malgré mon serment. Comment avais-je été assez bête pour écrire cette lettre ? La nuit était tout à fait tombée. Des valets nous entouraient, guidant nos pas et nous débarrassant, dans la salle des gardes, de nos manteaux trempés.

« *Darling,* je vous attends au thé !… »

En même temps, Durin apparaissait et me conduisait dans ma chambre. Il ne semblait plus nerveux du tout, mais une singulière détermination avait comme momifié sa dure physionomie. Ah ! ce n'était plus le niais, Durin, et nous étions loin des pleurnicheries de l'audience. Du reste, pendant mon court séjour au château, il ne fit jamais allusion au procès et me traita en valet de grand style.

Le thé se passa sans incident. Mrs. Tennyson y assistait. Je fus étonné d'entendre sa voix. Ce fut pour dire à Helena qu'en notre absence il y avait eu un gros émoi à l'office. Patrick était remonté tout pâle des sous-sols où il logeait, en prétendant qu'il

avait entendu distinctement la plainte de la *bandshie*. D'autres domestiques firent chorus, affirmant l'avoir entendue, eux aussi, sous la fenêtre de *la Dame verte. The Green Lady*... Ils faisaient un tel tapage que, finalement, Mrs. Tennyson avait dû se fâcher et disperser cette valetaille. J'étais tellement préoccupé de ce qu'Helena m'avait dit que je ne prêtai nulle attention à ces histoires de fantômes et de revenants, qui hantent toutes les cervelles dans les Highlands et sont l'éternel sujet des conversations du bas peuple. J'entendis seulement Helena qui prononçait d'une voix blanche : « Il faut leur pardonner, Mina. La dernière fois que la *bandshie* a été entendue sous la fenêtre de *la Dame verte,* c'était la veille de la mort de Sir Edward, le père de Sir Archibald. La maladie du baronnet achève de leur faire perdre la tête, et ce n'est pas Patrick, avec la vie qu'on lui fait mener ici, qui a le cerveau le plus solide. »

Je ne demandai même point ce que c'était que « la fenêtre de *la Dame verte* ».

Au surplus, Durin venait me chercher pour me conduire auprès de Sir Archibald. Je ne pus m'empêcher de tressaillir, et je fus accompagné jusqu'à la porte par le regard plein d'angoisse d'Helena.

Le baronnet avait son appartement sur le carré ouest du château. Un vestibule le séparait de la chambre de Lady Helena, qui occupait toute la surface circulaire de la grosse tour. Dans la minute que je mis à me rendre en ces lieux, je m'efforçai de rassembler tout mon sang-froid : « Il faut être naturel ! naturel ! Car, au fond, il ne se doute peut-être de rien. Présentons-nous à lui comme si Lady Helena ne m'avait rien dit, comme je serais venu à lui ce matin même, en ami, en invité ordinaire !... Et je me répétai : comme si Helena ne m'avait rien dit ! en invité absolument ordinaire ! »

Cependant, je ne parvenais pas à maîtriser les mouvements de mon cœur.

Durin ne semblait au courant de rien. Il happa deux coups légers à la porte, et un enfant d'une douzaine d'années à la tête intelligente et éveillée, mais au regard triste, nous ouvrit. Durin disparut aussitôt. L'enfant poussa le verrou derrière moi et me fit signe de le suivre. Je n'étais pas rassuré du tout, du tout ! Nous traversâmes une première pièce, puis l'enfant ouvrit la porte de la chambre. Aussitôt, j'aperçus, sur son lit, Sir Archibald, qui tendait les mains vers moi. Ses grands yeux étaient encore plus pâles, plus effacés, bien qu'il les ouvrît tout grands sur moi, immenses et pâles. Il me regardait comme derrière une vitre froide et claire, claire. Sa mine était celle d'un homme qui avait beaucoup souffert, mais son aspect général, celui d'un homme parfaitement vivant et qui ne tient point à mourir de sitôt.

Il m'embrassa presque en me remerciant d'être venu, et en regrettant que les circonstances ne lui eussent pas permis de me faire un meilleur accueil. Puis il se tourna vers l'enfant et lui fit signe de disparaître. Celui-ci aussitôt ouvrit une porte au fond de la pièce et nous laissa seuls.

« C'est, dit-il, mon petit page *(my little page)*. Il répéta plusieurs fois : « *My little page !* » le seul être qui m'aime au monde, le seul en qui j'ai confiance ! Un enfant ! un enfant ! Voilà mon seul soutien ici-bas. C'est le fils de mon vieux serviteur Patrick... Je l'ai toujours gâté... Oui, assurément, je n'ai plus confiance qu'en lui, car il m'aime. »

Soudain, il se souleva et m'attirant contre sa figure, il me dit d'une voix sourde :

« Je crois bien qu'on a voulu m'empoisonner !... »

Je reculai, frappé d'horreur, mais il m'attirait plus près de lui encore, et son regard blanc m'épouvantait :

« M'empoisonner ! M'empoisonner… que dites-vous de cela ?… »

Je claquai des dents. Il reprenait :

« Ah ! ce Durin ! ce Durin ! Oh ! je ne mourrai pas ! Avant de mourir, je veux savoir ! N'est-ce pas, c'est bien mon droit ? Répondez !… Mais répondez-moi donc ! »

Je balbutiai :

« Ce que vous me dites est tellement épouvantable !… »

Il eut un ricanement singulièrement diabolique (du moins je l'entendis tel, ce qui me fit fléchir sur mes jambes, mes pauvres jambes) :

« Vraiment ! vous trouvez vraiment cela épouvantable ! »

Pour apprécier tout à fait ma situation et comprendre mon état d'âme, il ne faut pas oublier que Sir Archibald me retenait toujours par les mains. Certainement, je l'eusse voulu, que je n'aurais pas pu me dégager. J'étais totalement incapable du moindre effort physique.

« Sir Archibald ! suppliai-je. Sortez de ce cauchemar ! Vous avez été malade, très malade !

– Ce n'est pas ce que je vous demande ! Vous connaissez bien Durin, *vous !* Vous avez plaidé pour lui !…

– Sir Archibald, je l'ai vu deux fois. C'est un malheureux dont vous avez eu pitié. Il vous est dévoué depuis longtemps. Comment avez-vous pu avoir une pensée pareille ? »

Je m'arrêtai, glacé, parce que j'avais la sensation subite que je le défendais trop, dans ma peur, dans ma lâcheté. Car, au fond, je savais que Durin était tout à fait capable de ce crime. Mais j'en écartais la pensée de celui que j'aurais dû mettre en garde *pour ne pas être mêlé personnellement à une abomination pareille !* Et puis, voilà qu'en *me défendant* j'allais peut-être me perdre pour l'avoir trop défendu. Lui !... Non ! Non ! je n'aurais pas dû prendre aussi chaudement sa défense ! C'était une faute, cela !... une faute incalculable !... et *peut-être un crime !...*

Ce qui finit de m'épouvanter, c'est que Sir Archibald, tout en écoutant mes protestations véhémentes, s'était mis à siffler. Oui ! il sifflait... froidement. Et moi, je n'avais pas besoin de cela pour sentir tout tourner autour de moi. Brusquement, Sir Archibald s'arrêta de siffler, et je fus encore plus épouvanté. Il me disait :

« Qui vous fait penser que j'aie eu pitié de lui ? » En vérité, je ne savais que répondre. Je vous le demande.

Que vouliez-vous que je répondisse à une telle question posée sur un ton pareil, le ton d'une réflexion profonde et infiniment sournoise. Alors, il continua comme si je lui eusse répondu :

« Vous me dites : l'audience ?... Eh bien, l'audience ! J'ai fait ce que je devais faire *pour ramener Durin chez moi !* Vous avez cru que je voulais sauver son âme ? Me prenez-vous pour un imbécile ? Que son âme aille au diable ! *Mais pas sans ma permission !* Voilà pourquoi il est ici ! »

Et moi, pensais-je, pourquoi suis-je ici ? Pourquoi m'a-t-il, moi aussi, « ramené » ici ? Ah ! Helena avait raison ! Helena avait raison !

Le malade continuait, implacable :

« Durin s'en doute, allez. Il s'en doute, *puisqu'il a voulu m'empoisonner !* Je vous dis cela entre nous ! tout à fait entre nous ! Vous êtes un homme d'honneur, un avocat à la cour, un homme de loi. On peut avoir confiance en un homme de loi. Vous, je vous ai fait venir pour vous consulter, pour avoir votre avis sur tout ceci. Et pour compléter votre instruction. Écoutez bien, cher monsieur et ami : vous avez cru défendre un brave honnête homme de voleur, mais que diriez-vous si vous aviez défendu un assassin ? *Un homme qui avait décidé de le devenir !* Enfin quelque chose comme Mister Flow ? Ah ! ceci est entre nous ! tout à fait entre nous, je le répète ! Surtout que Sir Philip n'en sache rien ! Mon frère n'avait point le droit de se mêler de cette affaire. Son intervention publique est ma honte. Il s'est dressé contre le chef de famille ! *Mon frère Philip a voulu détruire la famille !* Vous m'avez compris ? Je ne sais pas si vous m'avez compris ! »

Ah ! si j'avais compris ! mais avais-je tout compris ?… Et lui, avait-il tout compris ? (Mais que dire ? que dire ? puisque je ne pouvais ni défendre ni attaquer Durin !)

J'eus encore le tort de vouloir m'en tirer avec des paroles banales. Il n'y a pas de paroles banales à des heures pareilles. Non, il n'y en a pas : « Je souhaite, pour votre repos, Sir Archibald, que vous vous soyez trompé. Si vous avez des soupçons, il me semble que l'audience aurait dû vous les faire écarter… »

L'affreux ricanement reprit :

« Je vous attendais bien là, très cher monsieur, oui, je vous y attendais. Mais réfléchissez un peu, je vous prie, que tout s'expliquerait si Durin avait inventé, pendant qu'il était en prison, *un faux Mr. Prim !...* Ah ! vous avez saisi ? Je vois que vous avez saisi. Mais asseyez-vous, je vous tiens là debout ! Je vous fatigue !... Pardonnez-moi !... J'avais tant besoin, dans une situation aussi pénible, de dire ces choses à un homme de loi, à un tout jeune homme de loi... Un véritable maître m'eût déjà fait taire, oui, il eût déjà fait taire ce vieux fou, assurément ! Mais vous, vous m'écoutez. Je sens que vous ne perdez aucune de mes paroles !

« Je répète ! reprit-il en agitant un index qui me faisait loucher, *un autre Mr. Prim !* Un acolyte... un complice !... Eh bien, cher jeune ami, je crois, en vérité, l'avoir trouvé. Et je vais vous dire son nom à vous tout seul, et tout à fait entre nous... et par amitié pour vous... car enfin si je disparaissais avant d'être très correctement sûr d'un fait de cette importance... avant d'avoir nettement et honorablement terminé cette affaire, je serais heureux de savoir qu'un homme comme vous se ferait un point d'honneur de soulever le dernier masque qui cache la vérité.

« ... Je dis bien un point d'honneur, car, mon cher maître, vous avez trompé tout le monde en vous trompant vous-même ! Durin s'est joué de vous d'une façon qui ne pardonne pas. Par le truchement de ce damné faux Mr. Prim !... Je vais donc vous dire le nom de cet homme, ou tout au moins de celui que je soupçonne être cet homme », conclut-il en cessant d'agiter son insupportable index et en se penchant au-dessus de moi avec une brusquerie de polichinelle qui se casse en deux, contorsions qui m'eussent fait sourire en d'autres temps. Certainement, je me serais bouché les oreilles si mes mains n'eussent été occupées à me maintenir sur ma chaise avec une énergie forcenée, et, du reste, tout à fait inconsciente...

– Il s'agissait d'un certain... d'un certain Victor !

– Vous… vous dites ?…

– Un certain Victor… Victor Bermont, vous ne connaissez pas cela ? C'est un garçon coiffeur, place de la Bourse, et ça habite rue Notre-Dame-des-Victoires. Il prend des paris pour les courses, et il était à Deauville cet été ! »

Je revenais de loin, je crois que je n'étais jamais revenu d'aussi loin ! Certes, le bonhomme était sur la piste, et, en toute autre circonstance, je ne m'en fusse guère réjoui. Mais j'avais tellement eu peur d'autre chose ! d'autre chose de définitif, d'irrémédiable ! Maintenant, j'avais au moins le temps de me retourner, de réfléchir. Depuis qu'il avait prononcé le nom de Victor, mes pensées recommençaient à prendre forme. Dans la solitude, elles allaient se grouper à nouveau, les pensées « pour» d'un côté, les pensées « contre » de l'autre… Et ensuite, à moi de me tracer une ligne, une ligne de fuite, assurément ! Mais prudente, très prudente. Une faute pouvant tout précipiter… ouf !…

Profitant de la respiration qui m'était rendue, je dis, à tout hasard (et vraiment de telles paroles s'imposaient dans la bouche d'un homme de loi) :

« Pourquoi n'en avez-vous pas fait part à la police ?… »

J'ai cru qu'il allait sauter de son lit. Il agita ses bras qui me parurent démesurés, et, pour se calmer, avant de me répondre, il vida la moitié d'une potion qui remplissait un verre laissé par « le petit page » sur la table de nuit, avant de nous quitter.

De fait, Sir Archibald devint tout de suite à peu près normal. Il me dit simplement :

« La police n'a rien à faire dans tout ceci. *Les Skarlett ont toujours réglé leurs affaires en famille*. Ils n'ont besoin de personne !… »

Simplement, je le répète, ceci était dit, mais cette simplicité-là était tranchante comme les lames de rasoir de Victor.

Nous restâmes en face l'un de l'autre encore quelque temps sans rien nous dire. Puis, il reprit, avec un effort assez mélancolique :

« Celle qu'il faut plaindre dans toute cette affreuse histoire, c'est Lady Skarlett !… Connaissez-vous quelque chose au monde de plus noble, de plus magnifique, de plus digne d'un grand nom et d'une grande fortune que Lady Skarlett ? Je vous prie de me répondre à cela, cher ami…

– Non ! fis-je un peu oppressé… non ! Lady Skarlett est une grande dame et une digne épouse…

– La plus grande, mon petit ami, et la plus digne !… » Je baissai la tête tout à fait désireux de ne rien ajouter à ce terrible entretien et aspirant de toute mon âme à le voir se terminer au plus tôt. Il me semblait que j'étais dans cette chambre depuis mille ans… Cependant, comme le silence se prolongeait indéfiniment, je crus que je pouvais me lever et prendre congé. Alors, je m'aperçus que Sir Archibald dormait profondément. La potion dont il avait bu, sans modération, produisait de toute évidence son effet. Je remuai pour avertir « le petit page » ou même pour réveiller Sir Archibald, car, enfin, j'étais assez embarrassé de ma personne. Mais le malade semblait en plomb, et personne ne venait me tirer de là si bien que je finis par ouvrir la porte qui avait livré passage à l'enfant que je trouvai dans la pièce à côté feuilletant un livre d'images. Il vint à mon appel. Je lui montrai Sir Archibald et lui dis qu'il s'était subitement endormi. Alors, le petit regarda le verre et dit :

« Sa Seigneurie a pris de la potion. Cela la calme instantanément. Sa Seigneurie a eu une crise ?

– Non ! il n'a pas eu à proprement parler de crise…

– Alors, Sa Seigneurie la sentait venir ! Dans une demi-heure, elle se réveillera. »

Sur quoi, il me conduisit jusqu'à la porte du vestibule, me l'ouvrit et me souhaita le bonsoir. Puis je l'entendis qui tirait le verrou.

Je regardai la chambre. Durin avait déjà déposé sur mon lit mon linge de soirée et mon *dining jacket*. Je le congédiai. Il ne me posa aucune question. Il était de plus en plus fermé. Quand je fus seul, je poussai un soupir énorme : « Ah ! je ne vais pas moisir ici ! » Où allais-je courir ? Je n'en savais rien !

Mais un océan ne me paraissait pas de trop entre les hôtes des Black Rooks et votre serviteur.

J'étais habillé quand on frappa discrètement à ma porte, et je me trouvai en face de Mrs. Tennyson, en toilette de dîner, qui me faisait un signe. Je la suivis. Sa chambre était à quelques pas de là, juste au-dessus de celle de Lady Helena. Celle-ci m'attendait chez son amie avec impatience. Aussitôt qu'elle m'eut introduit, Mina disparut.

« Rassurez-vous, lui dis-je, il est encore très agité, certes, et le cerveau rempli de sombres imaginations, mais il m'a tenu sur vous des propos pleins de respect et d'admiration !

– L'affreux hypocrite ! Je ne puis entrer dans sa chambre sans être surveillée par Boby, son hideux *little page,* sa petite fouine ! et je trouve Patrick derrière toutes les portes ! Mais laissons cela, parlez-moi de vous. Que vous a-t-il dit ?…

– Il m'a dit qu'il m'avait fait venir pour certaines confidences. Je vous dirai lesquelles. Elles sont des plus redoutables, mais il m'a donné l'impression qu'il n'est au courant de rien ! »

Elle haussa les épaules. « Il sait tout ! Vous serez donc toujours un enfant, Rudy ! Ce *que vous appelez des confidences, c'était une épreuve !* Puissiez-vous vous en être tiré à peu près convenablement ! Et puis, à quoi bon ! Il est fixé ! et *ce qu'il y a de terrible, c'est que je ne sais pas ce qu'il nous prépare !...* Allons dîner !... »

Je me laissai conduire, de nouveau fort accablé. Ses dernières paroles et la façon dont elle les avait prononcées me replongeaient dans un abîme de perplexité et d'effroi.

Au dîner, Helena s'efforça de montrer de la gaieté, ma parole !... Son aspect funèbre avait disparu avec le retour à la vie de Sir Archibald. Mais si sa bouche se parait d'un magnifique et hautain sourire, ses yeux brûlaient d'une flamme noire et menaçante... menaçante pour qui ?...

Elle évitait de me regarder, de me frôler, elle se montrait exquisément polie, ce qui me causait une gêne insupportable. Ma détresse, devant cet apparent abandon, ne fit que croître. « *Ce qu'il y a de terrible, c'est que je ne sais pas, ce qu'il nous prépare !* » C'est à cela qu'elle pensait !... et moi aussi ! Comment aurais-je cessé de penser à cela une seconde ?

Ce dont j'aurais voulu être sûr, c'est qu'elle ne pensait pas à se tirer de là toute seule. Elle m'avait bien dit : « Nous partirons ensemble !... » Moi non seulement je l'avais dit aussi, mais je l'avais juré. Et cependant, un moment, j'avais pensé à fuir tout seul, et je l'aurais fait si j'avais pu !... À moins d'être un professionnel du sauvetage, un héros à trois rangées de

médailles, chacun s'en tire comme il peut, à travers la flamme, sans plus se préoccuper du voisin et même en l'écrasant.

Revenons à la gaieté factice de Lady Skarlett, à son odieux badinage, qui, pour moi, ne trompait même pas les laquais, et semblait particulièrement sans effet sur la correction très glacée (ce soir) d'Arthur, le maître d'hôtel que Sir Archibald avait fait venir de son hôtel d'Édimbourg. Lady Helena eut le tort de demander en plaisantant si l'on avait réentendu la *bandshie*.

Les trois valets de pied parurent immédiatement changés en statues. Et le maître d'hôtel prononça, la lèvre sèche :

« Milady ignore sans doute ce que l'on raconte. La *bandshie* ne cesse de se faire entendre depuis la nuit qui a précédé la maladie de Sa Seigneurie. Cette nuit-là, *on a rendu visite à la Dame verte !...* »

Helena ne put me cacher, à moi, à moi qui commençais à la connaître, à sentir comme elle, et aussi à *pressentir* comme elle, non, elle ne put me cacher la sorte de convulsion où chavira tout son être intérieur, quand elle eut entendu cette phrase : « *On a rendu visite à la Dame verte !* »

Quand elle se fut ressaisie, quand elle eut encore une fois redressé sa barque, d'un coup de barre si dur que j'en voyais trembler son poignet fragile, elle questionna d'une voix sourde :

« *Qui ? On ?...*

– Il faudrait le demander à Patrick, Milady !... Patrick seul le sait exactement ! Mais Patrick, qui est comme fou depuis, se refuse à toute confidence et profère même des paroles incompréhensibles... »

Helena dit à Mrs. Tennyson ; « C'est bien ce que je disais. La *bandshie* est en train de rendre fou Patrick ! Et tout le monde y passera. Pour peu que cela continue, ce château deviendra un asile d'aliénés !…

– Mais enfin, m'exclamai-je, qu'est-ce que c'est que cette *Dame verte ?…*

– Eh ! mon ami, c'est une vieille légende comme il y en a mille en Écosse ! Chaque château a sa légende, sa chambre mystérieuse… *sa Dame verte !* (Il paraît que c'est précisément la couleur de la *bandshie.)* Pour votre instruction, voici l'histoire de la Dame verte des Black Rooks. Depuis plusieurs générations, dans les caveaux de Black Rooks, il y a une chambre que l'on croit toujours hantée. Le soir, les fenêtres s'éclairent et tout semble indiquer qu'une existence humaine y est confinée dans une réclusion volontaire ou forcée. Et il est exact que lorsqu'un invité s'arrête avec trop d'obstination en face des fenêtres de la chambre secrète que l'on aperçoit en se penchant au-dessus des douves, les seigneurs propriétaires, depuis plusieurs générations, le prennent à part et lui demandent comme un service de ne plus s'occuper de cette partie du château. Ainsi ai-je vu faire à Sir Archibald. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que la curiosité des hôtes est mise à une rude épreuve, et que l'on a tenté l'impossible pour percer le mystère. Nul ne pénètre jamais dans cette chambre que le domestique qui en a la garde. Et ce fut un domestique de la même famille depuis des générations jusqu'à Patrick qui fut installé là par le père de Sir Archibald, Sir Édouard Skarlett. J'ai questionné Sir Archibald qui m'a répondu : « Il ne faut jamais déranger la *bandshie,* et cela porte malheur, même de parler d'elle ! » Qu'en conclure de plus que cette cellule a servi jadis de prison à quelque malheureuse épouse d'un chef de clan, ou même d'un Gregor (mais je crois que la légende est plus vieille que Rob-Roy), et que la malheureuse a expié là quelque crime réel ou imaginaire contre son seigneur et époux. À sa mort, la cellule a été certainement transformée en chapelle, et le gardien n'est là que pour entretenir le feu des cierges… Cette piété pour

les victimes de l'orgueil écossais cruellement traitées de leur vivant est tout à fait dans les mœurs. On en pourrait citer cent exemples ! Naturellement, on dit que l'âme de la Dame verte habite toujours la cellule. C'est ce fantôme que les paysans ont appelé *Jenny la fileuse*. Inutile de dire qu'elle souffre et qu'elle se lamente, et que ses gémissements percent les murs quand le malheur plane sur la maison…

– J'ai entendu dire, prononça Mrs. Tennyson (je suis toujours étonné d'entendre sa voix, sa voix enfantine, d'une douceur de souffle, et si rare) que, dans cette chambre inaccessible, vivait un être difforme, informe plutôt. On a même raconté que ce monstre aurait une tête de grenouille…

– Voilà nos Highlands ! conclut Helena en se tournant vers moi ! Pays des légendes, du *glen* et des bruyères, et d'une gaieté folle… *Darling,* vous en savez aussi long que moi ! Parlons maintenant d'autre chose… »

Elle mentait ! J'en savais moins long qu'elle, mais la nuit ne devait pas se passer sans que je fusse au courant de tout ! de tout !…

J'ai dit l'indifférence de son attitude. Elle ne s'en départit point pendant toute la soirée. Aussi, quand je me retrouvai dans ma chambre, j'eus une impression de solitude et d'abandon qui m'étreignit affreusement. J'aurais été déjà enfermé dans un cachot des Black Rooks que je ne me serais pas vu plus misérable ! Et comment partir ? Je ne pouvais rien sans Helena. Comment franchir ces murs, toutes ces portes gardées… Comment me guider dans ces escaliers, dans ces couloirs étroits, dont l'enchevêtrement semblait avoir été créé pour mieux vous perdre ?… Et, après, comment traverser ce pays que je ne connaissais pas ?… Et si je m'enfuyais ainsi comme un voleur, quel aveu ! Mon désastre était parfait de quelque côté que j'essayasse de l'envisager. Je n'espérais plus qu'une chose. Je vous ai dit que je commençais à mieux connaître Lady

Helena. J'avais le souvenir qu'elle n'apparaissait jamais si proche de moi que lorsqu'elle semblait s'en être retirée, pour une raison ou pour une autre, soit par caprice, soit par prudence.

Au fond de mon abîme, c'était la dernière lueur, le dernier feu clignotant d'une lanterne qui s'éteignait au fur et à mesure que s'écoulaient ces minutes atroces. Et il arriva enfin que l'on frappa légèrement à ma porte : c'était encore Mrs. Tennyson !

De nouveau, je la suivis, je croyais trouver Helena dans sa chambre. Mais elle n'y était point, et « Mina » repoussait le verrou de sa porte, d'un geste précis et nullement précipité. Elle ajoutait à ma peur, cette petite mécanique ! Qu'allait-elle faire de moi ? Pourquoi Helena n'était-elle pas là ? Mina ne me regardait même pas. Elle s'en fut à un paravent qu'elle déplaça, souleva une petite trappe dans le plancher et me fit un signe. Il y avait là un escalier tournant en bois, léger comme une échelle. J'avais compris ! Je descendais chez Helena ! Je tremblais d'une joie dans laquelle l'espérance de la volupté n'était pour rien, je vous assure. La trappe s'était refermée au-dessus de ma tête. Et moi, je descendais dans une ombre au fond de laquelle était Helena, car son parfum qui n'avait fait, depuis mon retour, que m'effleurer, comme un lointain souvenir de nos joies abolies, me reprenait, m'assiégeait soudain avec une violence brutale. Cependant, j'étais au centre d'une telle tragédie que ce ne fut point l'amant qui se jeta sur son sein nu, mais un enfant pitoyable qui se mit à gémir comme dans le giron de sa mère : « Helena ! Helena ! dans quelle horreur m'avez-vous entraîné ?… »

Elle me caressa avec une douceur dont je la croyais incapable, essuyant mes larmes, me couvrant de baisers comme la plus tendre des épouses, me berçant dans ses bras auxquels je m'accrochais comme à mon dernier refuge :

« Ne pleure pas, mon amour ! *Don't cry my love !* J'ai tout préparé. Oui ! une horreur ! Une horreur et plus encore que tu ne peux croire, Rudy, une horreur au fond de laquelle je suis avec toi, mais dont nous sortirons ensemble ! Cela je le jure !

– Mais quand ?… quand ?…

– Demain soir. Pas plus tard que demain soir !…

– Ah ! Oui, le plus tôt possible, Helena ! Tout ce que vous m'avez dit… Et quand je pense aussi à ce que m'a dit cet homme, votre mari, Helena !… Je sais qu'un épouvantable danger nous menace !

– Hélas ! Rudy !

– Vous voyez bien ! Vous voyez bien ! Savez-vous ce qu'il m'a dit ? Il me dit qu'on a voulu l'empoisonner !… » Elle se redressa, égarée :

« Ah ! j'en étais sûre ! j'en étais sûre qu'il devait penser cela. Et qu'a-t-il dit exactement, Rudy ? Rappelle-toi ! Rappelle-toi bien ses paroles.

– Il a dit : *on !…*

– Oui !… On !… Mais moi je suis, dans ce on ! Je sais comment il me regarde, maintenant ! Je suis dans ce on ! C'est terrible, Rudy ! Car il se peut qu'en effet on ait voulu l'empoisonner ! Moi-même je l'ai cru ! Je l'ai cru !… Tu comprends que Durin en a assez d'attendre ! Et puis, il sait aussi maintenant pourquoi l'autre est revenu le chercher là-bas, à Paris… Il devine ce qui l'attend ici. Ah ! quand Archibald a eu sa crise, sa grande crise, j'ai cru que ça y était ! que l'autre était passé par là ! J'ai cru qu'il avait empoisonné Archibald pour m'épouser. Horreur ! Horreur !… J'étais sacrifiée, que je le

voulusse ou non ! Eh bien, non ! Pas ça ! Pas ça !… Pas cette abomination ! Pas cette saleté !… Pas de crime au bout duquel pend un lacet… Durin est devenu un monstre ! Moi qui l'ai tant aimé ! Quand il était un jeune et brave et gai chevalier ! Et il va falloir m'allier à ce hideux personnage *après avoir fait ce mal !* Ah ! Rudy ! Rudy ! Tu m'as vue !… Tu te disais : « Où est mon Helena ! ma belle Helena ! » Je ne suis plus qu'un fantôme qui erre entre des tombeaux ! Comprends-tu, maintenant, ma joie et ma défaillance quand ce Patrick est venu m'annoncer qu'Archibald était sauvé ? Ah ! Rudy, mes malheurs dépassent tout ce que l'on peut imaginer ; j'en suis réduite à me réjouir du salut d'un homme que j'ai toujours détesté, que je hais, que je hais, au moins autant que je hais Durin ! Et maintenant, écoute : y a-t-il eu empoisonnement ? Ce n'est pas sûr, mais ce qui est tout à fait sûr, *c'est qu'il va y avoir empoisonnement !* L'empoisonnement ou autre chose, mais les jours d'Archibald sont comptés ! Tu as vu la figure de Durin ?…

– Oui ! Oui ! Helena, oui, je l'ai vue !…

– Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

– Elle m'épouvante… Tout m'épouvante, ici, tout !…

– Elle dit « crime ». Voilà ce qu'elle dit ! Eh bien, il ne faut pas que nous soyons là à l'heure du crime ! *Do you understand ?*

– Ah ! Helena ! sauvons-nous ! Pourquoi pas cette nuit même ?…

– Pour ton salut à toi, Rudy, j'ai bien pensé à tout, bien tout prévu ! Du moins, je le crois. Il ne faut pas que tu aies l'air de fuir ! Tu es un invité. Tu t'en iras comme un invité ! Et le plus naturellement du monde.

– C’est possible, cela Helena ? C’est vraiment possible ?…

– Écoute, demain après-midi, tu recevras une dépêche. Une dépêche de Paris te rappelant d’urgence là-bas. J’ai encore arrangé cela. Tu écris alors un mot d’adieu à Sir Archibald, *qui repose,* tu laisses la dépêche qui fait foi de la nécessité où tu es de partir, et je te conduis moi-même en auto à Stirling, où tu es censé prendre le train pour Londres…

– Pourquoi ne prendrais-je pas le train ?

– Parce que *tu reviens avec moi !*

– Je reviens avec toi ? Au château ?…

– Oui, au château. L’important, comprends-tu, c’est que maître Antonin Rose soit parti naturellement et qu’il ne soit plus au château quand il s’y passera ce que je vais te dire. »

Je la laissais aller, maintenant… J’agonisais littéralement sur son sein, et elle continuait de me dorloter comme une pauvre petite chose.

« Ne crains rien, *baby mine*, ce qui reste à faire est peu de chose, en vérité, et tu ne feras pas un pas sans que je sois à tes côtés. Tu comprends bien que nous ne pouvons pas partir sans argent ! Comme fortune personnelle, je n’ai toujours que mes bijoux, mes bijoux à moi, à moi, les bijoux qu’il m’a volés !…

– Qui, *il* ?

– *Eh bien, Sir Archibald, of course !* Mon collier, mes bijoux, il ne s’en sépare plus depuis la mort de Fathi. Il les a toujours sur lui. En ce moment, ils sont enfermés dans un petit sac de cuir qu’il a glissé sous son traversin ! Il y a mis aussi autre chose, un grand papier sur lequel il a écrit depuis deux jours on

ne sait quoi, mais dont j'ai quelque idée tout de même. Cela pourrait bien être notre histoire à tous les trois ! Une précaution qu'il a prise s'il lui arrivait malheur avant qu'il en ait terminé avec Durin, avec Lady Helena et avec le petit chéri *darling de* Lady Helena !… *Un papier qu'il veut remettre lui-même au pasteur !* Au pasteur d'Oak, tu sais, ce petit village qui grimpe comme un escalier, au flanc des Black Rooks ! Le pasteur est en ce moment chez son frère à Édimbourg, mais on l'attend d'un moment à l'autre, et Sir Archibald a fait savoir au « parsonage », au presbytère, qu'il ait à se présenter au château dès son retour, de jour ou de nuit, et quelle que soit l'heure. Ici, on a l'ordre de l'introduire dans sa chambre aussitôt son arrivée au château, et de l'y laisser seul avec lui, même s'il dort. L'honnête clergyman attendra à son chevet le réveil de Sa Seigneurie. Et que fera Sa Seigneurie quand elle sera réveillée ? Elle confiera le sac et tout ce qu'il y a dedans, mes bijoux, mon déshonneur et toute l'histoire de Mister Flow et de Mr. Prim et d'Antonin Rose… tout cela… Tout cela à l'honnête clergyman. Voilà pourquoi, petit ami, *j'emmène à Stirling maître Antonin Rose, et je ramène à Black Rooks cet excellent pasteur !…* Chéri *darling,* vous serez très bien en pasteur, je vous assure !… »

Je ne me révoltai pas, je ne protestai pas. Je m'accrochai encore à elle comme un pauvre enfant auquel on demande un effort impossible pour son âge. Cette terrible femme trouvait que tout était simple. Et elle m'accablait de travaux surhumains.

« Épargne-moi, Helena ! Épargne-moi ! Je n'en puis plus ! Comment veux-tu que je prenne ce sac sous ce traversin !… C'est impossible ! C'est impossible ! Et aux premiers mots que je prononcerai, Sir Archibald m'aura reconnu. Il me reconnaîtra, même si je ne dis rien !… Aie pitié de moi !…

– Tu n'auras rien à dire. Pas un mot à prononcer. Et Sir Archibald ne te reconnaîtra pas ! *Il dormira !* Comprends donc que nous reviendrons à une heure où il dort. Il prend sa potion à des heures fixes ! Alors, il dort d'un sommeil de plomb. Tu es

seul avec lui. Tu prends le sac, tu sors par le vestibule sans que le *little page* qui est dans la pièce d'à côté se doute de quelque chose. Tu me trouves, je t'accompagne, je te fais ouvrir les portes. Tu es dehors ! Tu es sauvé !… Nous sommes sauvés ! car je ne tarde pas à te rejoindre… *But, it's the only solution !*

– Mais, Helena, si, par hasard il ne dort pas, s'il se réveille ?

– Je te dis que tu n'as rien de cela à craindre… Absolument rien !… Et même, s'il se réveille, il est toujours quelque temps dans une demi-somnolence. Tu peux toujours lui dire que ton frère, le pasteur d'Oak, est pour quelques jours encore à Édimbourg, et qu'il t'a envoyé pendant ce temps le remplacer à Oak. Il ne connaît pas ce frère. Enfin, tu lui diras n'importe quoi ! Tu ne t'attarderas pas… Il ne te retiendra pas. Il n'a rien à dire au frère du pasteur. Tu t'en vas… Et les choses se passent correctement. Enfin, mon chéri, il faut bien risquer quelque chose pour sortir de cette horreur ! Jamais je ne t'ai vu dans un état aussi pitoyable ! Tu n'es plus un homme, Rudy !… *Come on, be yourself !*

– Pardonne-moi, Helena !… Oui, je sais qu'il faut faire quelque chose, mais pourquoi ne pas attendre que le pasteur, le vrai pasteur ne sorte du château avec le sac ? Alors, on lui prend le sac entre les Black Rooks et Oak. Il y a là un coin de forêt tout à fait propice à cela, et tout sera dit ! Voilà qui est encore beaucoup plus simple, ne trouves-tu pas ?…

– Impossible ! Parce que le pasteur d'Oak ne rentrera pas, je le sais, avant quatre jours, *et que avant quatre jours, tout sera terminé !*

– C'est épouvantable ! C'est épouvantable !…

– Tu te fais des idées, je t'assure… Une longue redingote de clergyman, un gilet boutonné par-derrière, un col retourné, un chapeau, une perruque blanche, moi à tes côtés qui te fais

entrer, qui te fais sortir, Sir Archibald qui dort ! Je ne comprends pas ce que tu peux voir d'épouvantable là-dedans !...

– Helena, encore un mot : es-tu tout à fait sûre que Sir Archibald sait absolument à quoi s'en tenir sur mon rôle ? Tu ne sais pas ce qu'il m'a dit sur le fameux Mr. Prim ? Il m'a dit que le rôle avait été tenu par Victor, le garçon coiffeur de Durin ! »

Helena eut un sursaut. « Et tu l'as cru ? Tu as cru qu'il était sincère en te disant cela ? Mais c'est Victor qui a trahi Durin... Ça a dû coûter cher, par exemple ! C'est par Victor que Sir Archibald a su que c'était toi qui faisais figure de Mr. Prim à Deauville !...

– Mon Dieu !...

– Eh bien, agiras-tu, maintenant ?

– Ah ! Helena, si je ne t'avais pas, que deviendrais-je ? Dirige-moi ! secours-moi !

– Laisse-moi faire, petit chéri *darling !* Tu verras la belle vie que nous nous referons tous les deux. Et quant à ce Victor, j'ai comme une idée que son compte est bon, à celui-là ! Durin s'en chargera ! Chut ! silence ! » me souffla-t-elle tout à coup en me mettant une main sur la bouche...

Elle sauta du lit, s'enveloppa rapidement d'un manteau, souleva une tenture et disparut par une petite porte qui donnait sur l'escalier de pierre de la grosse tour et descendait aux caveaux. Elle m'avait fait signe de ne pas bouger. Je restai soulevé sur la couche, en proie à de nouvelles transes.

Au bout de dix minutes, elle réapparut et se glissa auprès de moi. Elle était glacée.

« Ah ! chéri, me souffla-t-elle, *que nous prépare-t-il ? Que nous prépare-t-il ?* »

Elle, si brave, frissonnait… frissonnait…, et ce n'était pas seulement de froid.

« C'est bien lui qui est allé rendre visite à la *bandshie !* Et il est encore descendu ce soir. Personne n'est entré chez la *bandshie* depuis la mort de Sir Edward… personne !

– Mais enfin, ma chérie, qu'y a-t-il de si terrible, chez la *bandshie ?*

– Ce qu'il y a ! Il n'y a que trois personnes au monde qui le savent exactement, *exactement*, depuis la mort de la malheureuse Kate : Sir Archibald, Patrick et moi.

– Mais qui est-ce, Kate ? Et qu'est-ce que tout ceci a à faire avec notre histoire à nous ?

– Ah ! Tu vas voir, Rudy, tu vas voir ! Je vais te dire un secret de famille, chéri ! Tu sais bien, le petit David, le dernier descendant des Mac-Gregor, eh bien, il n'a pas été dévoré par des loups ! Ce fut une fable inventée par Sir Edward, le père d'Archibald, pour faire croire à sa mort. De fait, Sir Edward, qui voulait hériter de toute la fortune des Gregor, avait décidé la mort du petit David, mais sa femme, la femme de Sir Edward, qui était une Gregor, cette Elisabeth dont je t'ai parlé, réussit par ses supplications à obtenir qu'on laissât la vie à son frère. Et il fut enfermé jusqu'à sa mort, attaché avec des chaînes, dans la chambre de *la Dame verte,* dont personne n'approchait, dont nul n'osait approcher… Un paysan d'Oak fut enfermé dans le château avec sa fille Kate, qui était alors une enfant, pour veiller à ce qu'on n'approchât pas de la chambre où gémissait le malheureux, et pour lui porter sa nourriture. Il vieillit ainsi dans le château.

« Mais la petite Kate eut pitié du prisonnier, elle l'aima et eut un enfant de lui. Sir Edward apprit la chose et fit élever l'enfant par la petite Kate, dans la cellule du père… Et sitôt qu'il put les porter, le pauvre bébé eut des chaînes. Il grandit à son tour, et ils vieillirent ainsi en face l'un de l'autre, attachés au mur par des chaînes, le cou pris dans un carcan. Le père et le fils ! Ce sont des choses que l'on n'invente pas en Écosse, ce sont des choses tout à fait écossaises. Et le père mourut… et l'enfant, le dernier des derniers Gregor, la dernière goutte du sang de Rob-Roy, *y est peut-être encore !…* »

Elle continua, dans un souffle : « Le gardien mourut et fut remplacé par Patrick en disant son secret à Sir Archibald, mais Kate ne mourut point sans me le dire à moi. Patrick, âme damnée de Sir Archibald, veille-t-il sur une ombre ? N'est-il plus là que pour entretenir la flamme des cierges ? Il n'y a pas bien longtemps que Kate est morte, et elle pensait que son enfant vivait toujours. Eh bien, maintenant, Sir Archibald descend dans ce coin de l'enfer ! Crois-tu que c'est pour prier pour le repos de l'âme de Gregor ? Je vais te dire, moi, ce que je crois… Sir Archibald se prépare à rendre au prisonnier la fortune des Gregor… Dans la haine de son frère Philip, il va tout avouer au clergyman et lui donner tout pouvoir pour la restitution… En ce qui me concerne, moi, il ne saurait être question de ma ruine ! *Il me prépare autre chose !* Il nous prépare à tous les trois autre chose qui arrivera avant sa mort ! Quelque chose qui ne tardera pas !… quelque chose qui fera que j'aurai disparu à mon tour ! Mais, pour disparaître, mon chéri, je n'attendrai pas la permission de Sir Archibald ! Comprends-tu maintenant qu'il faut fuir ? Fuir avec les bijoux, mes bijoux, c'est tout ce qui me reste : ton amour et mes bijoux !

– Oui, nous fuirons, nous fuirons, mon Helena ! Loin !… Loin !… Mais que crois-tu donc « qu'il nous prépare » ?…

– Oh ! quelque chose de très simple, de tout à fait dans l'ordre… Je suis descendue derrière lui et j'ai entendu le bruit de

ses pas et de ceux de Patrick. J'étais restée au coin de l'escalier. Il est entré dans la chambre de la *bandshie,* et Patrick ramassa des chaînes avant d'y pénétrer, des chaînes qu'il avait déjà apportées là ! Tu comprends, si l'héritier des Gregor retrouve son rang… il n'y aura plus personne dans la chambre de la *bandshie*… Eh bien, cela n'est pas dans l'ordre ; tout sera dans l'ordre quand nous y serons attachés tous les deux ! Et nous nous regarderons mourir comme le pauvre petit Gregor regardait mourir son père David. Je connais l'Archibald ! Je l'ai vu à l'œuvre aux Indes ! Il trouvera bien, pour passer le temps, quelque petit supplément de torture, histoire de sauver nos âmes !… Quant à Durin, qu'est-ce qu'il va lui faire ?…

– Mais je m'en f…, de Durin ! Tout ce que tu me racontes est atroce !…

– J'y pense ! interrompit-elle en se redressant… Le clergyman… Il fait peut-être venir le clergyman pour les dernières prières… avant de nous murer !…

– Ah ! ne parle pas !… ne parle plus !… » Elle se tut, nous étions comme ivres de terreur. Elle nous pénétrait. Elle nous brûlait. Et soudain, nous nous ruâmes dans les bras l'un de l'autre pour y échapper !… Mais nos haleines nous consumaient ! Ce fut un désordre, une démence, une torture, une volupté affreuse et désespérée !… Unis dans le destin qui nous menaçait, et dans la volonté farouche de nous y soustraire, nous épuisions la douleur d'aimer au fond de cette géhenne avant de risquer le suprême élan où nous allions peut-être briser nos os ! Quand je sortis de ses bras, je n'étais plus qu'un automate qu'elle manœuvra comme il lui plut. Et elle me prouva dans la journée qui suivit, journée qui devait avoir une influence terrible sur toutes les heures d'une existence qui ne connaîtrait plus le repos, qu'une affaire intelligemment conçue, bien préparée, ne demandait pour être réalisée qu'un minimum d'efforts dans un minimum de risques et, mon Dieu ! un peu de sang-froid.

Les choses se passèrent comme elle me les avait annoncées. Le télégramme de Paris vint me toucher à l'heure dite. Je m'excusai en quelques lignes auprès de Sir Archibald, dont je ne voulais pas troubler le repos, et Helena me conduisit elle-même en auto à Stirling. Toujours accompagné par elle, je pris mon billet, et nous passâmes sur le quai en attendant le rapide pour Londres. Il faisait alors nuit noire. Au bout du quai, Helena me fit pousser un portillon qui donnait sur un passage à niveau, et nous nous trouvâmes hors de la gare.

Puis, ce fut le retour dans l'auto. Elle me passa elle-même le déguisement dont elle s'était munie, et elle eut tôt fait de me camoufler. Je fus clergyman des pieds à la tête.

Sous ma couronne de cheveux blancs, je n'avais plus qu'une pensée : réussir. Au bord du gouffre où j'avais glissé, je n'avais plus pour tout espoir de salut qu'un redressement qui me permettrait de fuir au plus loin ses bords dangereux. Devais-je fuir sans le sou ou avec des millions ? La question ne se posait plus !

Tout de même, quand la porte des Black Rooks se rouvrit devant nous, cette affreuse crispation de la gorge, cette sensation d'étouffement que j'avais déjà ressentie au moment de l'action ne me fut pas épargnée. Au fond, je suis très nerveux. Mais cela ne dura qu'un instant.

Helena me conduisit à la porte de l'appartement de Sir Archibald et frappa doucement. Le *little page* vint ouvrir, un doigt sur la bouche. Sa Seigneurie dormait. L'enfant ne parut nullement étonné de me voir et me pria d'entrer tandis qu'il refermait la porte, après d'honnêtes excuses, sur le nez de Lady Helena, laquelle ne protesta point.

Une minute après j'étais seul en face du malade, qui était réellement plongé dans le plus profond sommeil. Boby avait été

exactement instruit de ce qu’il devait faire. Il m’avait prié d’attendre le réveil de Sa Seigneurie, qui m’avait demandé plusieurs fois dans la journée.

La chambre était dans une pénombre propice.

Une veilleuse sur une table ; la potion, et ce vieillard sous l’influence du narcotique.

Je fis plusieurs mouvements pour m’assurer que « je pouvais y aller ». Rien ne bougea. Alors, je n’hésitai plus, je glissai ma main sous le traversin, et je rencontrai tout de suite le sac que je tirai à moi fort précautionneusement. Je l’enfouis aussitôt dans une des vastes poches de ma redingote, et, sans un coup d’œil en arrière, je regagnai la porte du vestibule dont je n’eus qu’à tirer les verrous, puis je refermai.

La porte de la chambre d’Helena était entrouverte. Elle était là. Je courus m’enfermer avec elle, je lui passai le sac. Cette fois, j’espérais bien que nous n’aurions plus la douloureuse surprise que nous avait réservée l’ouverture du coffret. En vérité, les bijoux et le fameux collier étaient bien là ! Helena renversa le tout sur son lit. Un lourd papier, une double feuille pliée en quatre glissa du sac avec toute cette joaillerie :

« Qu’est-ce que je t’avais dit, Rudy ? »

Je vis combien son trouble était grand en le lisant. Elle ne le dissimulait pas, du reste.

« Ah ! il n’était que temps, *darling !* »

Assurément, il n’était que temps !…

Et sans me montrer le papier, elle le jeta aux flammes de la cheminée. Il se tordit sur les branches embrasées. Elle ne releva

la tête que lorsqu'il fut tout à fait consumé, puis, du bout des pincettes, elle en mêla les cendres aux cendres du foyer.

Enfin, elle me dit :

« Allons, Rudy, je crois que nous sommes sauvés ! »

Et, après avoir ramassé les bijoux, le collier dans le sac qu'elle dissimula soigneusement dans une armoire, elle me prit la tête et me baisa les lèvres avec toute la force d'un amour reconnaissant.

Cependant, le moment n'était point aux expansions ! Elle comprit que je ne demandais qu'à achever au plus tôt le programme :

« Oui, oui ! Rudy ! ne nous attardons pas ! »

Et nous retraversâmes le château dans une attitude de recueillement tout à fait propre à inspirer le respect. Pas de lumière. Un ou deux domestiques qui s'inclinèrent. Et ainsi, elle me fit ouvrir la porte.

« Vous ne voulez pas que l'on vous reconduise, mon révérend ?... »

Je secouai la tête : « Oak est si près !... » Tout ceci avait été bien réglé entre nous. En arrivant au château, elle avait fait en sorte que le portier crût qu'elle venait de me rencontrer à un demi-mille des Black Rooks, et qu'elle m'avait fait ainsi monter dans sa voiture. Enfin, elle me quittait sur le seuil de sa tour. De cette façon, elle pouvait faire croire sans difficulté qu'elle avait été trompée comme tout le monde sur la personnalité du faux clergyman auquel on ne manquerait point naturellement, dès le lendemain, d'attribuer le larcin. Je vous dis que tout, tout était merveilleusement combiné par la très intelligente Helena !

Moi, avec ma lanterne (car le faux pasteur était venu avec une lanterne), je continuai ma route. Mais laissant Oak, je pris, suivant ses indications précédentes, une direction opposée, et, une heure plus tard, j'arrivai dans un petit bourg que les touristes avaient mis à la mode et qui avait son garage. Je n'eus aucune explication à donner. Je m'étais débarrassé de mon attirail de clergyman. Ce fut le patron lui-même qui me conduisit à Édimbourg. D'Édimbourg, je me fis conduire, après avoir changé une fois encore de costume, et, mon Dieu ! *un peu de tête* (je commence à me mettre sérieusement au camouflage), je me fis conduire à Dundee… Là, je pris un bateau pour la Hollande, où je devais attendre à Rotterdam Lady Skarlett. Elle m'avait promis qu'elle m'aurait rejoint dans les quarante-huit heures. La première chose que je fis en arrivant en Hollande fut de me jeter sur les journaux anglais…

Je faillis avoir, comme on dit, un coup de sang en tombant sur ce titre : ASSASSINAT DE SIR ARCHIBALD SKARLETT, suivi de ce sous-titre : *L'assassin avait pris l'habit d'un clergyman !* Enfin, dernier sous-titre : *L'assassin se serait enfui avec trente millions de bijoux !…*

Ah ! je n'avais pas besoin de lire l'article ! Je l'aurais fait ! Et je pouvais l'attendre, Lady Skarlett ! Elle n'avait plus besoin de fuir, ni Durin ! Ils étaient tout à fait tranquilles, maintenant, *dans leur château des Black Rooks !* Personne ne viendrait les y déranger ! Et Durin pouvait enfin goûter avec Helena, dans la paix et au sein des richesses, la récompense de mes travaux d'Hercule ! Quelle belle fin de carrière ! Et quel coup de maître comme adieu à la vie de forban ! *M'avoir fait voler les bijoux dans la chambre du mari, m'avoir fait fuir, avoir étranglé le mari derrière moi et faire ainsi retomber sur moi du même coup et le vol et l'assassinat !…*

Ah ! by jove ! Ils s'entendaient bien tous les deux, ce monstre et cette louve ! Et pour couronner l'aventure Helena

avait trouvé encore le moyen de me faire partir les mains vides ! et au trot !

Il n'y avait plus qu'à s'incliner, c'était du grand art ! Comme aussi du grand art, cette atmosphère de terreur dont elle avait su m'envelopper, ces histoires de vengeances héréditaires, ces caveaux habités par des spectres, cette cellule que l'on préparait et qui verrait pourrir nos vieux os ! Ah !… Elle m'avait bien fait marcher ! Je cours encore !…

Je restai dix jours en Hollande à me cacher. C'était bien inutile. Je n'avais à craindre que leur dénonciation, et ils avaient autant d'intérêt à se taire que moi-même ! Ils m'avaient scellé la bouche d'une cire brûlante et toute rouge ! toute rouge !…

Cette fois, je ne fus entrepris d'aucune rage. J'étais comme hébété, stupide de désespoir et d'accablement, je restais des heures entières, l'œil fixé sur les journaux qui donnaient encore de temps à autre quelques lignes à l'affaire des Black Rooks !

On avait retrouvé dans un petit étang la défroque du clergyman, mais le clergyman lui-même restait introuvable. L'inspecteur Petit-Jean avait fait le voyage, il n'avait pas eu de peine à démontrer que c'était encore ce damné Mister Flow qui avait fait le coup ! Le ruffian avait été plus heureux qu'à Deauville, mais ça lui avait coûté cher… *un assassinat !* On savait qu'il n'aimait pas ça ! Mais enfin, il avait prouvé que, l'occasion s'offrant, il ne savait rien se refuser !…

Le journal d'Édimbourg avait publié un article tout à fait sensationnel sur la grande douleur de Lady Skarlett. Ses amies l'avaient trouvée inconsolable. Elle se répandait en louanges sur le défunt. Celui-ci, du reste, était pleuré de tous ses domestiques. Le pauvre Durin, qui devait tant à la générosité de son maître lorsqu'on lui avait fait la mauvaise plaisanterie de le mettre dans la peau de Mister Flow, semblait devenu

complètement idiot. Encore une belle intelligence qui sombrait dans le plus affreux désespoir.

Le dernier crime de Mister Flow était venu encore attester l'innocence de ce faible d'esprit, puisque Durin n'avait pas quitté son service au château, cependant que le clergyman assassin y entrait et en ressortait avec cette audace avec laquelle l'homme aux cent visages s'est créé dans le monde entier une réputation inattaquable…

Durin prit congé et nul ne sut ce qu'il était devenu… si l'on en veut bien excepter celui qui écrit ces lignes… J'avais repris ma place au palais, ma pauvre petite place. Quelques mois plus tard, j'appris par le courrier mondain, d'un journal de Paris qui avait osé risquer l'indiscrétion que Lady Skarlett, dont le deuil n'avait pas encore pris fin, s'était fiancée dans l'intimité à un gentleman d'origine écossaise venu du Canada tout exprès pour l'épouser, après avoir vu sa photo publiée dans un magazine, et ce fiancé s'appelait : *Sir Douglas Cherfild !…* »

Or, moi, maître Antonin Rose, je sais qui est ce Douglas ! Ah ! Helena !… Helena !… Tu l'as retrouvé *ton Doug ! Ton Doug et ton collier !…* Mais prends garde à certain collier dont ce cher Doug pourrait te faire cadeau, certaine nuit… certaine nuit où les doigts de Douglas caresseraient trop étroitement ton cou nu, trop nu, trop nu… Helena ! Prends garde ! Ne vois-tu pas aux doigts de Doug un collier qui a déjà servi ! Ô veuve d'Archibald ! Moi aussi j'ai connu tes nuits, Helena ! Tes nuits de joie et de terreur, tes nuits de mensonges !… Mensonges ?… Justes dieux ! étaient-ce bien des nuits de mensonge, ces heures noires, ces heures ardentes où tu gémissais sur mon épaule ta haine de Durin ?

Non ! Non ! Je ne veux plus penser à cela !

Mais, cependant, pour être sincère, pour être tout à fait sincère, il y a des moments de mes nuits actuelles où je me réveille pour crier : « Et si ce n'étaient pas des mensonges !

S'il n'y avait à Black Rooks qu'une prisonnière de plus ! La prisonnière de Durin !… L'éternelle victime de Durin !… Et si… si… si elle m'appelait dans ses nuits rouges, rouges du sang d'Archibald, si elle clamait vers moi ! Grand Dieu ! c'est peut-être sa voix que j'entends, quand je me réveille avec ce mot qui peuple mes ténèbres sans les éclairer… « Mensonges !… »

Seul, plus seul que jamais, cette année s'est écoulée pour le pauvre maître Antonin Rose… seul au palais, seul dans son pauvre cabinet de la rue des Bernardins… Les deux charmantes sœurs (pourquoi vous en parler ? elles me sont, je vous assure, devenues tout à fait indifférentes, mais je vous en parle parce que j'ai reçu la visite de Clotilde, hier)… Je vous disais donc que les deux charmantes sœurs ont déménagé, pour se rapprocher du grand établissement de crédit dans lequel est entrée la doctoresse en droit… Je n'entends plus dactylographier, pour la rue Henner, de l'autre côté du mur… Tant mieux, j'ai d'autres bruits dans la tête… Mais parlons de la visite de Clotilde.

« Les vacances sont proches, me dit-elle. Vous reverrons-nous, cet été, dans notre villa de Lion-sur-Mer ? Vous savez que votre couvert y sera toujours mis ! »

Je remerciai. Ni oui, ni non ! Est-ce que je sais ?

« Ça va, les affaires ?

– Ni plus ni moins ! Ah ! mademoiselle Clotilde. Je m'ennuie ! je m'ennuie !…

– Venez avec nous, je vous donnerai des leçons de droit financier. » Je l'ai laissée partir ! Elle m'ennuie, celle-là, avec

son droit financier. Mais elle est bien charmante tout de même…

Et elles sont arrivées, les vacances. Et me revoilà au même point que l'an dernier… Et, dans mes dossiers d'office, je ne retrouve plus un Durin ! Tout de même, je ne vais pas le regretter !… Ah ! ces couloirs déserts, ces salles abandonnées… ces gagistes qui vous regardent passer avec un mauvais sourire pour votre misère !… Il y a des dates, qui comptent pour moi ! L'an dernier, ce jour-là, tu te trouvais pour la première fois en face de Durin !… Tu te souviens, la nuit, au bord de la mer, sur le sable noir et chaud… Et cette nuit où tu gagnais un million !… *Un million !…* Et le souper dans l'hôtel Boieldieu, le litre de rouge sur la table de la cuisine, après… après l'affaire ! Et le coup du départ de l'hôtel de Paris-Plage, Mon Dieu ! avons-nous ri !… Et trompette ! Et Georgette !… Ah ! tais-toi ! tais-toi, mon cœur !… Là-bas, un garde me fait signe… Tâchons de gagner notre dîner… Et puis, non, zut ! je n'ai pas le caractère ouvrier aujourd'hui ! « Renvoi après vacations ! Renvoi après vacations ! » Un télégramme pour moi ! Un télégramme de Deauville… mon cœur bat… mon cœur bat ! Oh ! Helena !… Oh ! Helena !… : « Faisons un tour le long de la côte ; pensez à nous. Clotilde. »

Je la déteste, cette Clotilde !…

C'est ton appel que j'attends, Helena !… ton appel !… ton appel qui m'apprendra peut-être enfin la vérité… toute la vérité… Viendra-t-il ?… N'ai-je plus rien à apprendre ?…

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits
Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

——
Avril 2004
——

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**